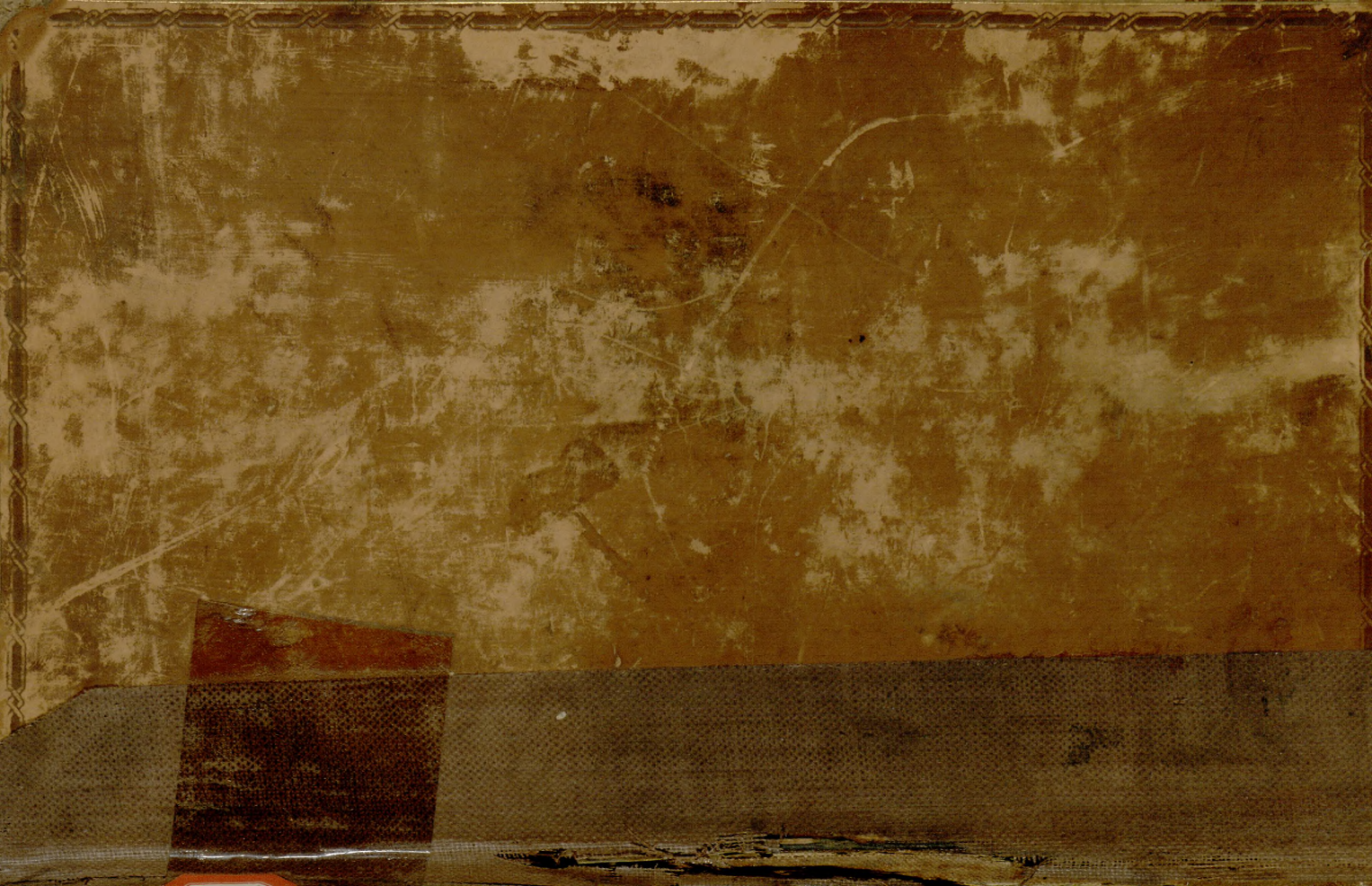


LITTÉRATURE—POÉSIE.

— Il vient de paraître une seconde édition du poème intitulé *Les Obsèques de Kosciusko aux Tombeaux des Rois de Pologne.* Cette production très-remarquable, et qu'on doit à la muse élégante et facile de M. le comte de la Garde est suivi de notes fort curieuses. Nous consacrerons Lundi prochain un article aux beaux vers de M. de la Garde ; qu'il nous suffise aujourd'hui de dire que son poème est digne du personnage auquel il a été dédié, M. Canning.

LITTERATURE—POESIE.

Kosciusko.

Il est rare que l'amour de la patrie n'ait pas inspiré de beaux vers. Le poète, entraîné par son sujet, devient presqu'éloquent malgré lui ; l'enthousiasme enfante l'inspiration, et le feu de l'imagination passe dans la plume de l'écrivain, c'est à ce noble sentiment que M. le comte de la Garde adresse ses invocations pour peindre les funérailles d'un héros, révéré et admiré dans tous les pays, le brave Kosciusko. Le poème de M. le comte de la Garde est une histoire complète de la vie du courageux polonais. Ses vers pleins d'élégance et d'harmonie, toujours empreints de la franchise, de la liberté, dépeignent les différentes circonstances, les grands traits de patriotisme, les gouts simples, et les revers de l'homme qu'il célèbre ; des notes, aussi instructives qu'intéressantes expliquent avec clarté, concision, et éloquence même, les événemens que les vers ont seulement indiqués, et font de ce petit ouvrage une véritable biographie. On voit que le comte de la Garde possède à fond l'histoire de la Pologne ; il rappèle dans son poème le nom d'une partie de ses rois et de ses héros, et n'oublie pas en passant de jeter une larme sur ce malheureux Joseph Poniatowski dont le souvenir et la fin malheureuse ont excité tant d'intérêt. Enfin, l'ouvrage de M. de la Garde est un de ces productions que l'homme de lettres lit avec éloge et que l'homme du monde parcourt avec attendrissement il doit trouver sa place dans les riches cabinets de l'opulence, comme sur les pupitres modestes du savant littérateur. Nous en citerons quelques passages dans notre prochain numéro.

bsèques de Kosciuszko ; Poëme ; omte De la Garde. Seconde Edi- . London, 1827.

person of rank devotes his leisure to his merits ought to be handsomely ac- —especially when they are so re- in the Comte De la Garde. We tice the second edition of the poem us for a double reason—first, be- ent it displays demands this homage and, secondly, because we unfortu- d to criticise it on its first appear- gins with a highly poetical account l array displayed in the cathedral of ccasion of the obsequies of Kosci- the church the procession advanced omb destined for the patriot-warrior. lines present a striking picture of of the hero's sarcophagus:—

que l'airain dans les airs entendu, la mort le cortége attendu, ne et se tait : un sublime silence un moment sous cette voûte im-

rrompu que par l'hymne du deuil, des guerriers qui portent le cer

u Seigneur sur une longue file, héros vers son dernier asile ; leur tête, invoquant l'Eternel, à genoux répand les dons du ciel. e sacré s'élève un sarcophage, ophée offert à son courage, pels, les armes en faisceaux, l'éclat de milliers de flambeaux ; accourus montrent la noble envie, la mort, de retracer sa vie."

e funeral oration is then pro- the remains of Kosciuszko by one of religion ; and the poem con- spirited and touching apostrophe conceived in the true spirit of a ered in a tone which proves the sincere lover of the land of his is interesting volume, to which lone obliges us so briefly to call f our readers, is enriched with cu- e notes referring to its hero, and the following lines to Cracovia, ferred the honour of citizenship e author, in admiration of his titude for the interest he always stinies of Poland :—

Ville libre de Cracovie.

s devenir ma seconde patrie, e tribut de mes faibles talens, 'une mère indulgente et chérie, es essais de l'un de tes enfans."

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

ODE

SUR LA MORT DU TRES HONORABLE MONSIEUR GEORGE CANNING, PAR LE COMTE DE LA GARDE.

"Honor, nomen tuum, laudesque manebunt."

On doute, on interroge, on prie !
D'où naît se douloureux transport ?
Autour de moi chacun s'écrie
Canning se meurt !—Canning est mort !—
Tel que le cèdre tutélaire
L'orgueil et l'abri de la terre,
Tombe abattu par les autans ;
Ainsi les vertus, le génie,
L'espoir, l'honneur de la patrie
Succombent sous les coups du tems.

Muse, que la douleur inspire,
Noble interprète des regrets,
D'un crêpe viens couvrir ma lyre
Et ceindre mon front de cyprès !
Montre moi l'enceinte funèbre
Où repose un homme célèbre
De tout un peuple regretté ?
Ranime mon âme oppressée
Et viens offrir à ma pensée
Ses droits à l'immortalité ?

Ainsi qu'une terre fertile
Par des bienfaits sait se trahir,
De Canning l'existence utile
Fut un bienfait pour l'avenir ;
Ministre intègre, ami sincère
Tolérant, tendre epoux, bon père,
Qui le connut dut l'admirer ;
Modeste, eloquent, ferme, et sage—
Muse, n'en dis pas davantage !
Ah ! nous aurions trop à pleurer.

Ne crains pas que la calomnie,
Qui s'irrite près des tombeaux,
Jamais de ta cendre chérie
Parvienne à troubler le repos !
Sa rage impie et meurtrière
Essaye encore sur ta poussière,
Sa criminelle impunité ;
Mais en l'écrasant dans la fange,
La justice protège et venge,
Le Génie et la vérité.

Déjà la poignante souffrance
Fixe le terme de ses jours ;
Environ Hygie, et l'espérance
Veulent en prolonger le cours ;
Soins superflus, destin sévère,
Les larmes des grands de la terre
Ne changent pas l'arrêt du sort :
Le fil est tranché par la Parque,
Et les vœux même du Monarque
Ne sauraient désarmer la mort !

Quel spectacle s'offre à ma vue ?
Oh ! mort, je reconnais tes coups !
Je vois une femme éperdue
Sur le corps glacé d'un époux,
J'entens les touchantes allarmes
De ses enfans baignés de larmes,
Vers le ciel elevant leurs mains ;
Et dont la fervente prière
Redemande un soutien, un père,
Au Père de tous les humains.

Pleurez famille infortunée
Le digne objet de votre amour,
Gemissez sur la destinée
Qui rompt vos liens sans retour :
Et dans votre douleur amère
Gravez avec moi sur la pierre
Qui couvre cet être cheri :—
"Son pays regrette son zèle
Le Monarque un sujet fidèle,
Et les malheureux un ami."

Londres, ce 12 Aout, 1827.

3790
3789

Les Obsèques de Kosciuszko *aux Tombeaux des Rois de Pologne, par* le Comte de la Garde, *Membre des Académies de Varsovie, Cracovie, Naples, etc. etc.*

Ce n'est ni l'abondance des matières ni une coupable négligence qui nous ont fait retarder le compte que nous devions rendre de l'ouvrage remarquable dont M. le Comte de la Garde est l'auteur ; nous voulions, pour ressembler à ses lecteurs, lire et relire *les Obsèques de Kosciuszko*, afin de nous bien pénétrer des beaux vers que cet œuvre renferme : M. le Comte de la Garde verra combler ses vœux, car il est impossible de suivre ce que sa plume a tracé sans mêler ses regrets aux regrets de celui qui la guidait et sans répéter avec lui :

Si la fougère couvrait un jour son dernier asile, j'arracherais ses nombreux rejettons :—Herbe vile, lui dirais-je, est-ce à toi d'obscurcir la renommée d'un héros.

Sa dédicace à M. George Canning, doit flatter le premier ministre anglais ; pour des ouvrages où les sentimens patriotiques sont exprimés avec âme, on choisit de préférence le patronage d'un homme capable de les sentir, et M. Canning est l'homme qu'il fallait choisir.

La préface de l'auteur est modeste, simple, attachante, écrite avec une élégance exempte de pédantisme ; on la lit avec émotion.

Les bornes de notre journal nous priveront du nombre des citations qu'il nous serait si agréable de faire ; mais comme le poème se répandra dans les palais, les salons et jusques dans les boudoirs, nos abonnés nous sauront gré de ne leur pas ôter la magie de la lecture, et le charme plus grand que doivent leur faire éprouver les portraits historiques des vieux héros polonais.

Nous avons hâte de laisser parler l'auteur : en nommant Jean III, il le peint en deux vers :

Et qui ceint des lauriers conquis par sa valeur
Dut le trône à sa gloire et sa gloire à l'honneur.

Ce dernier vers est beau et d'un laconisme admirable ; un vers non moins beau est celui qu'il met dans la bouche d'un vieux compagnon de Kosciuszko.

Son camp fut la patrie, et l'honneur sa bannière.

Nous laissons aux lecteurs le plaisir d'en faire l'éloge.

Voici un passage que nous n'avons pu lire sans éprouver une certaine mélancolie, et sans une illusion parfaite :

Cependant de la tour le beffroi redoutable
Annonce de la mort l'arrêt inévitable,

Et du palais des rois jusqu'au temple lointain
L'air vibre tristement sous les coups de l'airain.
Précédé d'un soldat, que respecta la guerre ;
S'avance lentement le convoi funéraire ;
Du feuillage funèbre et de la fleur du deuil
Des vierges ont pris soin de parer le cercueil,
Et semblent devenir, dans leurs douleurs profondes,
Les organes touchans des regrets des deux mondes.
Un coursier suit le char ; modérant son ardeur,
Il porte de la mort la lugubre couleur.
Soldats et citoyens, de tout rang, de tout âge,
Marchent baignés de pleurs autour du sarcophage,
Et des ministres saints le cantique sacré
Vient s'unir aux sanglots de ce peuple éploré.

Ces vers nous paraissent faire image, et l'on se croit témoin de cet imposant et glorieux cortége.

Nous ne pouvons nous abstenir de citer ce quatrain qui précède un discours prononcé par un ministre de Dieu.

De la religion un orateur s'avance,
Des prophètes sacrés déployant l'éloquence,
Il dit la mort du juste, et subjugue l'esprit ;
Peint un brave : on se tait : le nomme : on s'attendrit.

Nous doutons que l'on puisse trouver un vers qui dise tant en si peu de mots : voilà le talent du poète ; les notes historiques de cet ouvrage sont curieuses et attachantes.

SUR LA MORT DE M. G. CANNING.

Canning est mort !.... les publiques allarmes
Font retentir les airs de ce cri douloureux ;
Le prince, ses parens, les peuples sont en larmes
Et j'ai le cœur anglais pour pleurer avec eux.

A. L.....

Ce 15, Août, 1827.

3990
3989

La Guerre d'Amérique lui avait appris la résistance et sanctifié l'insurrection. Cette guerre en assurant le succès de la liberté venait de montrer combien il était beau de l'aimer facile de l'établir et glorieux de mourir pour elle

Il est un moyen d'imiter un tel homme c'est de le prendre pour modèle

KOSCIUSZKO.

00202

POËME.

Modeste dans la prospérité, il se montra Grand, inébranlable dans les revers, son ambition pure ennoblit tous les degrés de l'échelle qu'il montait et descendit tour à tour. Doué d'un sens exquis pour l'honneur les dignités ont moins versé d'éclat sur lui qu'il n'en a versé sur elles. Il est mort l'objet de la vénération des hommes, de tous les amis de la Gloire, de la vertu des sciences et de la liberté, l'objet des regrets et du juste orgueil de sa patrie!

LONDRES:
IMPRIMÉ PAR G. SCHULZE,
13, POLAND STREET.

Engraved from an Original Miniature by J. Chapman.

THADDEUS KOSCIUSZKO

London Published as the Act directs July 1st 1797 by H.D. Symonds Paternoster Row

M 81

LES OBSÈQUES

DE

KOSCIUSZKO,

AUX TOMBEAUX DES ROIS DE POLOGNE,

POËME,

238.

SUIVI

DE NOTES HISTORIQUES,

ET

DE LA HARPE DU BARDE,

PAR

LE COMTE DE LA GARDE,

MEMBRE DES ACADÉMIES DE VARSOVIE, CRACOVIE ET NAPLES,
CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES, CITOYEN POLONAIS
PAR DÉCRET DU SÉNAT DE LA RÉPUBLIQUE DE CRACOVIE,

&c. &c. &c.

3790
3787

SECONDE ÉDITION.

Patria plorans filios suos et noluit consolari;....
quia non sunt. *Jérémie.*

LONDRES:

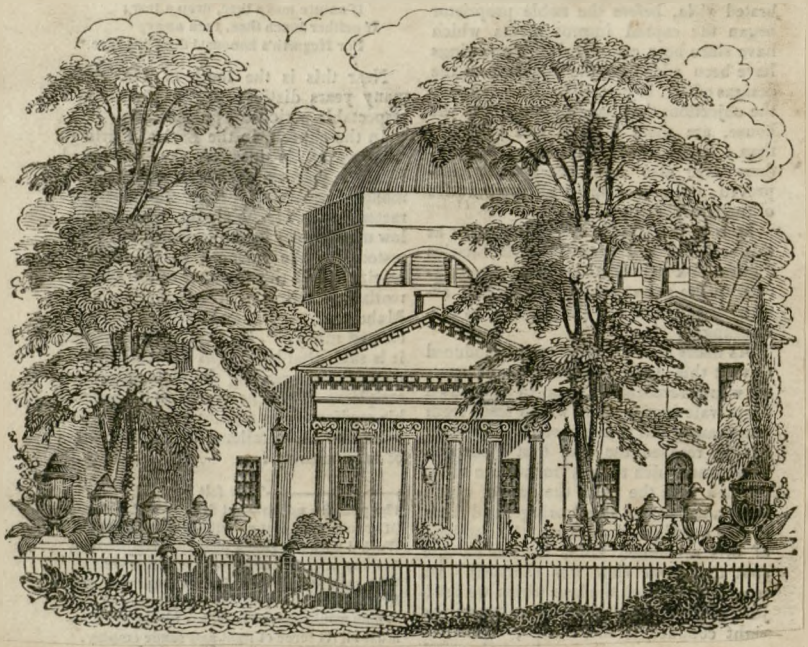
CHEZ TREUTTEL, WÜRTZ, TREUTTEL FILS, ET RICHTER,
30, SOHO SQUARE.

1827.

a! Bévoudrez picture in the book of time,
Sarmatia fell, unwept, without a crime.

Campbell.

Duke of Devonshire's Villa, Chiswick.



THE lamented death of the Right Hon. George Canning has naturally excited the curiosity of our readers to the villa in which that eminent statesman breathed his last; and we have therefore obtained from our artist an original drawing, which has been taken since the melancholy event occurred, and from which we are now enabled to give the above correct and picturesque engraving.

George Canning est né le 11 avril 1770
Mort le 8 août 1827

EL MUI HONORABLE JORGE CANNING.

AU TRES-HONORABLE

Monsieur George Canning,

Membre du Parlement, Premier Ministre d'Angleterre,

&c., &c., &c.

Monsieur,

Il est des hommes dont la vie est un éloge et le suffrage une récompense ; rattacher son nom au leur, c'est se montrer enthousiaste de la véritable gloire ; voilà le motif qui m'a engagé à choisir Kosciuszko pour sujet de ce Poëme, ainsi qu'à vous prier, Monsieur, de me faire la faveur d'en agréer la dédicace.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Avec les sentimens du plus profond respect,

Votre très-humble,

Et très-obéissant serviteur,

le Comte de la Garde.

Londres, ce 3 Juin, 1827.

PRÉFACE.

" Sa vie fut le bienfait d'une plante utile."

La succession des siècles amène, sur la scène du monde, quelques hommes qui y apparaissent d'intervalle en intervalle pour régénérer les empires : c'est envain que ces hommes désignés d'avance se tiennent à l'écart ; la main de la fortune les conduit rapidement d'obstacles en obstacles jusqu'au but qu'elle s'est proposée ; une sorte d'inspiration naturelle anime toutes leurs pensées ; un mouvement irrésistible est donné à toutes leurs entreprises ; la multitude les cherche encore au milieu d'elle et ne les trouve plus ; elle lève les yeux.... et dans une sphère de gloire, elle voit celui qui ne semblait qu'un téméraire aux regards de l'ignorance et de l'envie! Tels furent Epaminondas, Cincinnatus, Catinat, Washington, Kosciuszko et quelques autres,

dont l'existence, trop fugitive, ne fut cependant qu'un enchaînement d'actions héroïques ; car, c'est ainsi que l'on peut appeler l'abnégation de toute ambition coupable, de toute passion haineuse, et le bonheur si rare de mourir digne de la réputation que l'on s'est acquise.

J'aurais donc pu ne pas mêler l'éloge au tableau de la pompe funèbre du Polonais, l'orgueil de son pays, qui vécut assez pour sa gloire, et mourut trop tôt pour la Pologne dont il était l'espoir, pour ses amis, dont il était l'idole. Mais je quittais le Nord, pour toujours, et le désir de jeter après moi la dernière fleur du souvenir, m'a enhardi à traiter un sujet dont l'éloquence polonaise s'est emparé avec tant d'avantage, depuis que le cri de la mort de l'homme célèbre a retenti dans le cœur de tous les citoyens.

Je souhaitais terminer cet ouvrage à Cracovie. C'est en effet sur le théâtre de la gloire de Kosciuszko ; que près des braves qui l'ont secondé, mon imagination se serait enrichie à l'aspect de tous les grands souvenirs qui y entourent l'ombre du héros ; mais les circonstances imprévues

qui m'en ont inopinément éloigné m'ayant déshérité de ces inspirations locales ; aujourd'hui même je craindrais de publier cette ébauche imparfaite, si je n'étais rassuré par l'idée qu'une nation qui honore ainsi ses grands hommes, est indulgente pour l'écrivain qui se rattache à leur destinée.

Je me place au commencement de ce poëme dans l'église cathédrale de Cracovie : c'est là ; c'est au milieu des souvenirs que ce temple consacre que je décris les derniers hommages offerts par la reconnaissance à l'héroïsme. Toute l'histoire de la Sarmatie se déroule à mes yeux sur les pages de marbre du grand livre de la mort ; mais j'ai dû imposer des bornes à mon enthousiasme, pour que la description de tant de nobles accessoires ne nuisit point au plan spécial de cette composition.

Le sujet que je traite était trop vaste, trop sublime pour ne pas offrir de grandes difficultés : si je n'ai pu les vaincre, j'espère du moins prouver que je les ai senties. Mais, si, partageant le sentiment vif et profond dont cette cérémonie auguste m'a pénétré, le lecteur verse avec moi des larmes sur le tombeau de la véritable grandeur ;

si la Pologne agrée avec bienveillance l'hommage d'un étranger heureux d'avoir plusieurs fois consacré ses faibles talens, ses années et sa fortune, à la gloire d'une nation qu'il estime, puisse au moins cette nation, répéter avec La Bruyère : " *Quand une lecture nous élève l'esprit et nous inspire des sentimens nobles et vertueux, ne cherchons pas une autre règle pour juger l'ouvrage.**

---

* Peu de temps après la publication de cet ouvrage, le sénat de la République de Cracovie accompagna de la lettre suivante, l'envoi qu'elle m'adressa du diplôme de Citoyen Polonais :

LE SÉNAT DE LA VILLE LIBRE, INDÉPENDANTE ET STRICTEMENT NEUTRE DE CRACOVIE ET DE SON TERRITOIRE

A M. LE COMTE DE LAGARDE.

En considération de l'intérêt que vous portiez à la république pendant votre séjour à Cracovie, Monsieur le Comte, ainsi que de la part que vous ne cessez de prendre même dans l'étranger à tout ce qui a rapport au bien-être du pays dont vous venez de faire une mention aussi honorable dans votre intéressant Poëme sur les Obsèques de Kosciuszko, le Sénat saisit avec plaisir l'occasion de vous donner des preuves de sa gratitude, en vous invitant d'accepter le droit de cité et conservant dans ses actes cet ouvrage précieux. Il se flatte, en outre, que vous reconnaîtrez, Monsieur le Comte, dans cette adoption fraternelle, la haute estime que chacun de ses Membres vous porte en particulier, et ne cesserez, par vos talens, de faire honneur à votre nouvelle Patrie.

Stanislas Wodzicki, Président du sénat,

Mieroszewski, Secrétaire Général.

Cracovie, ce 23 *Mars* 1819.

KOSCIUSZKO.

POËME.

" La pompe funèbre de l'homme juste, est le triomphe de la vertu qui retourne à l'Etre Suprême."

BOSSUET.

SOURCE de la valeur, des vertus, du génie,
Noble présent du ciel, amour de la patrie,
Viens inspirer mes chants, viens embraser mon cœur,
Des élans généreux de ton feu créateur.
Rassemble autour de moi ces sublimes images,
Orgueil des nations, leçon de tous les âges,
Et rends, amour sacré, mes accens et mes vers,
Dignes du souvenir auquel ils sont offerts.
Accourez à ma voix, grands et touchans modèles,
D'un pays malheureux, adorateurs fidèles ;
Vous, qui dans vos revers et vos nobles travaux,
Au seul nom de patrie oubliâtes vos maux,

Sarmates, guidez-moi dans ces murs solitaires,
Où tout retrace encor la gloire de vos pères,
Et sur la tombe même, où dorment vos aïeux,
Récitez vos exploits ; j'écris pour vos neveux.
Parlez, et si l'on voit jaillir de votre vie,
Sous mille aspects divers l'amour de la patrie,
Que l'on dise, admirant tant de faits immortels,
" Son temple est dans ces lieux, leurs cœurs sont ses autels."
En vain le sort jaloux peut réduire en poussière
La piété modeste et la valeur guerrière :
Si d'immuables lois les livrent au trépas,
Toi seul, amour sacré ! toi seul ne péris pas ;
On te voit constamment, plus grand dans les orages,
Renaître avec les temps, t'accroître avec les âges,
Et sans cesse inspirer, dans les climats divers,
La vertu, la valeur, le génie et les vers,

Près du palais des rois, la cathédrale antique [1]
Elève dans les airs sa noble basilique
Et parmi ces débris, le temple du Seigneur
Semble un port que le ciel présente à la douleur.
J'avance avec respect vers cette auguste enceinte,
Qui des efforts du temps paraît braver l'atteinte,
Pour laisser à la mort l'utile soin d'offrir
Les siècles écoulés aux siècles à venir.
Sur ces autels sacrés, sous ces portiques sombres,
Je crois voir des héros les immortelles ombres ;

J'évoque des tombeaux ces rois, qui tour à tour,
Furent de leurs sujets l'espérance et l'amour.
Miceslas, aux chrétiens dont la croyance est chère[2],
Ladislas,[3] Sigismond,[4] et ce roi populaire,
Qui, dans tous ses sujets, voyant tous ses enfans,
Mérita le beau nom de roi des paysans ;[5]
Battori, cher aux arts et cher à la victoire.[6]
Jean trois, dont le Viennois a gardé la mémoire,[7]
Et qui ceint des lauriers conquis par sa valeur,
Dut le trône à sa gloire et sa gloire à l'honneur.
Ainsi les arts en deuil me montraient d'âge en âge,
Ces trésors de vertus, de talens, de courage ;
Et ces tombes semblaient éloquemment m'offrir
Tout ce que l'espérance emprunte au souvenir.

Soudain un bruit confus vient frapper mon oreille,
Et du songe des ans tout à coup me réveille.
On déploie à mes yeux la pompe des tombeaux,
Le parvis est jonché de fleurs et de rameaux :
Tout annonce le deuil dans ce vaste édifice ;
On prépare aux autels l'auguste sacrifice,
Et parmi ces apprêts de fête et de douleur,
Le peuple accourt au temple et prie avec ferveur.
Près de moi, des soldats appuyés sur leurs armes,
Gémissent, étonnés de répandre des larmes :
Ah ! les larmes des preux sont la voix de leurs cœurs.

Je demande à l'un d'eux, le sujet de ses pleurs ?
" La source, me dit-il, n'en peut être tarie,
" Nous pleurons un guerrier, l'orgueil de la patrie,
" Le brave, dont la mort fait regretter en lui,
" Au soldat un exemple, à l'état un appui.
" Un élève de Mars,[8] dont l'ardeur héroïque
" Brilla dès son aurore aux champs de l'Amérique,[9]
" Quand le règne des lois, par son bras affermi,
" Mérita qu'un héros l'adoptât pour ami,[10]
" Soit qu'aux bords de l'Hudson, signalant son courage,
" Il apprît à briser le joug de l'esclavage ;
" Soit que de ses conseils il guidât le congrès,
" Partout il illustra le nom de Polonais.
" Mais, au récit des maux causés par l'anarchie,
" Du Continent nouveau volant vers sa patrie,[11]
" Tout à tour orateur, capitaine, soldat,
" Seul pilote, neuf mois, du vaisseau de l'état,
" Luttant par sa valeur contre une armée entière,
" Son camp fut la patrie, et l'honneur sa bannière ;
" Modeste en ses habits, simple dans ses discours,
" Du Dieu des nations invoquant le secours,
" Sans brigue, sans envie, intègre, magnanime,
" Il fut tout par lui-même, il dût tout à l'estime ;
" Et s'il faut en un trait, dépeindre deux héros,
" Poniatowski lui-même a suivi ses drapeaux,[12]
" Qu'ils sont chers à mon cœur, ces temps de notre histoire

" Dont le peuple à jamais gardera la mémoire :
" Quand dans ces murs témoins de notre long malheur,
" Kosciuszko parut comme un libérateur ![13]
" Je crois entendre encor sa sublime éloquence,
" Rappeler les beaux jours de notre indépendance,
" Et tous les citoyens accourus à sa voix,
" Y jurer de mourir pour défendre leurs droits.
" Je vois, autour de lui, sa seule renommée
" Ranimer l'espérance, assembler une armée,
" Et les hommes des champs offrir à ce héros,
" Pour rempart leur courage, et pour armes leurs faulx :
" Il part. Son front serein présage la victoire ;
" Il marche aux ennemis comme on vole à la gloire,
" Et le ciel secondant tant d'efforts généreux,
" Semblait guider leur pas et combattre pour eux.
" Mais de *Wraslavicé* les lauriers se flétrirent,
" De tant de feux brillans les flammes s'éteignirent,
" Et, d'un pays conquis, partageant le destin,
" Il dut céder au sort, à qui tout cède enfin.
" A *Macèjovicé*, jour de deuil et de larmes,[14]
" Il soutint en héros la gloire de nos armes ;
" Fidèle à son serment de vaincre ou de mourir,
" Sans appui, sans espoir, et dédaignant de fuir ;
" Entouré, méconnu, près de perdre la vie,
" L'amitié conserva ses jours à la patrie[15],
" Mais vaincu par le nombre, enfin il succomba.
" Je le suivis captif au bords de la Néva ;

" Attaché sur ses pas aux jours de la victoire,
" A partager ses fers je mis encor ma gloire,
" Et payant à son sort de trop justes tributs,
" Avec l'Europe entière admirai ses vertus.
" Charmant par le travail sa triste solitude,
" Il passait de son tour, à ses fleurs, à l'étude,[16]
" Et ce sage, insensible à sa captivité,
" Pleurait sur sa patrie et sur la liberté.
" Enfin, montant au trône, un prince magnanime
" Vient briser les liens du guerrier qu'il estime[17],
" Et d'un si grand bienfait doublant encor le prix,
" Il rend l'homme célèbre aux vœux de son pays:
" Il fait plus, et toujours noble dans ses largesses,
" Paul aime à le combler d'honneurs et de richesses;
" Mais il refuse tout, riche de ses vertus,
" Digne de Washington et de Cincinnatus:
" Comme eux, donnant au monde un exemple sublime,
" Comme eux, du monde entier, il mérite l'estime.
" Et nous, les compagnons de ses nobles travaux,
" Nous, qui pleurons un père en perdant un héros,
" Quand gémissant encor d'une perte cruelle[18],
" Le deuil de la patrie en lui se renouvelle:
" Pourquoi faut-il, hélas! que le sort en courroux,
" Réserve à nos héros ses plus terribles coups.?" [19]

Ainsi dit le guerrier: et priant en silence,
Il baignait de ses pleurs le crêpe de sa lance.

Ah ! quel tribut touchant, quel éloge flatteur,
Qu'une larme du brave au tombeau de l'honneur !

Cependant de la tour le beffroi redoutable
Annonce de la mort l'arrêt inévitable,
Et du palais des rois, jusqu'au temple lointain
L'air vibre tristement sous les coups de l'airain.
Précédé d'un soldat, que respecta la guerre,
S'avance lentement le convoi funéraire ;
Du feuillage funèbre et de la fleur du deuil
Des vierges ont pris soin de parer le cercueil,
Et semblent devenir, dans leurs douleurs profondes,
Les organes touchans des regrets des deux mondes.
Un coursier suit le char ; modérant son ardeur,
Il porte de la mort la lugubre couleur.
Soldats et citoyens, de tout rang, de tout âge,
Marchent baignés de pleurs autour du sarcophage,
Et des ministres saints le cantique sacré
Vient s'unir aux sanglots de ce peuple éploré.

Au pied du mont Wavel le cortége s'arrête,[20]
Wodzicky, du sénat éloquent interprète,[21]
Harangue au nom du peuple, une dernière fois,
Cette cendre qu'attend la cendre de ses rois.

" Ah !" s'est-il écrié dans un élan sublime,

Qu'une vive douleur inspirait à l'estime :
" Si l'inflexible mort, qui ne respecte rien,
" Nous amène au tombeau d'un héros citoyen ;
" Nous n'y pleurons pas seuls, tous ses compagnons d'armes,
" Eloignés de ces lieux, s'unissent à nos larmes,"[22]
" Et la Pologne entière imite par ses cris,
" La douleur d'une mère au tombeau de son fils.
" Si les regrets des preux, les vœux de la patrie,
" Arrachaient au trépas sa précieuse vie ;
" De ce temple éternel, qu'entr'ouvre l'avenir,
" Au cri de notre amour nous le verrions sortir,
" Unissant sur son front rayonnant de courage,
" Les lauriers de la gloire et la palme du sage.
" Mais tarissons nos pleurs ! ....ceux là sont immortels,
" A qui l'amour du peuple a dressé des autels.
" Puis soudain, élevant la palme du civisme ;
" *Les deux mondes*, dit-il, *à ton patriotisme !*. . . ."
Et le peuple ravi d'un aussi noble essor,
Demeurait immobile, et l'écoutait encor.

Cependant du Wavel le char atteint la cime,
La mort vient aux autels présenter sa victime,
Et les ombres des rois sortent de leurs tombeaux,
Pour offrir un asile aux mânes d'un héros.

Mais au parvis du temple accouru dès l'aurore,

Tout le peuple qu'unit la perte qu'il déplore,
Vers le ciel élevant de suppliantes mains,
Redemande son père, au père des humains.
Les hommes des vieux jours, racontent au jeune âge
Les succès éclatans qu'on dut à son courage ;
Chacun cite le trait qu'a retenu son cœur,[23]
L'enfant lui dut un père, une vierge l'honneur,
Une mère son fils, le vieillard sa chaumière.
On croit entendre encore une famille entière,
Sur le simple tombeau d'un père qui n'est plus,
Rappeler les bienfaits d'un siècle de vertus.
C'est ainsi que joignait sa mémoire chérie,
Par d'heureux souvenirs, les deux bouts de la vie.
Mais sitôt que l'airain dans les airs entendu,
Annonce de la mort le cortége attendu,
Tout s'incline et se tait : un sublime silence
Règne seul un moment sous cette voûte immense,
Et n'est interrompu que par l'hymne du deuil,
Et le chant des guerriers qui portent le cercueil.
Les prêtres du Seigneur sur une longue file,
Précèdent le héros vers son dernier asile :
Le pontife à leur tête, invoquant l'Eternel,
Sur le peuple à genoux répand les dons du ciel.
Près du dôme sacré s'élève un sarcophage,[24]
Décoré du trophée offert à son courage,[25]
Sur le bronze poli, les armes en faisceaux,

Réfléchissent l'éclat de milliers de flambeaux ;
Tous les arts accourus montrent la noble envie,[26]
Sur l'autel de la mort, de retracer sa vie.
Le ciseau créateur, ou d'habiles pinceaux,
Sous mille aspects divers présentent le héros.
D'un côté du tombeau, la Muse de l'Histoire
Grave ses actions au temple de mémoire ;
Et de l'autre, la Gloire et l'Immortalité
Offrent les traits d'un brave à la postérité.
Un tableau nous le peint au matin de son âge,
Du Nestor polonais méritant le suffrage.
Sur la mer entr'ouverte et près de l'engloutir,
On le voit calme encor s'essayant à mourir.[27]
Ici, récompensant la gloire à son aurore,
De l'ordre américain Washington le décore.
Là, des bourgeois armés, il reçoit le serment ;
Là, vainqueur, il revient modeste en triomphant.
Et pour tout dire enfin, on lit sous son image,
Il sut vivre, penser et mourir comme un sage.
Ainsi de ses vertus animant chaque trait,
Les arts rendaient au peuple un ami qu'il pleurait.
Parmi les flots pressés de cette foule immense,
Deux anges de beauté, quêtaient pour l'indigence,[28]
Et d'un regard touchant, par de simples discours,
En nommant le héros obtenaient des secours.

Cependant, à l'autel le sacrifice auguste

Réunit la prière au nom de l'homme juste,
Et du prophète roi les cantiques pieux
Disent de la douleur les chants religieux.
L'évêque a consommé le sublime mystère,
D'un Dieu mort, rachetant les fautes de la terre;
Puis en digne pasteur, tourné vers son troupeau,
Il bénit de l'autel le peuple et le tombeau.

De la religion un orateur s'avance,[29]
Des prophètes sacrés déployant l'éloquence,
Il dit la mort du juste, et subjuge l'esprit;
Peint un brave : on se tait; le nomme : on s'attendrit.
Je ne retrace pas une oraison funèbre,
Digne des temps, des lieux, et de l'homme célèbre,
Ni son cœur promettant en prêtre, en citoyen,
La gloire à la valeur, et le ciel au chrétien.
Organe du Très-Haut, il se plaît à redire
Ce que la foi, l'honneur et l'héroïsme inspire;
Combien de son discours ce trait sut émouvoir,
Qui prouvait d'un grand nom l'effet et le pouvoir!
C'est ainsi qu'il parla : " Dans ce temps où la France
" Succombait sous le poids de sa propre puissance,
" Des soldats survenus des bords du Tanaïs,
" Agissant en vainqueurs, dévastaient le pays.
" Près du palais des rois, dans un modeste asile,[30]
" S'écoulait d'un vieillard l'existence tranquille.

" De la tendre amitié partageant les douceurs,[31]
" Accueillant l'infortune et tarissant ses pleurs,
" Etranger aux débats qui dévastaient la terre,
" Il concentrait ses vœux sous son toit solitaire.
" Une troupe accourue, avide de butin,
" Ebranle avec fureur les portes du jardin ;
" Bientôt elle franchit l'obstacle de feuillage
" Qui ceint en s'enlaçant la cabane du sage ;
" Soudain il court vers eux, et comme aux champs vêtu,
" Il parle à des guerriers au nom de la vertu,
" Mais sourde à ses accens, la horde forcenée,
" Va ravir sous ses yeux tout l'espoir de l'année ;
" Par un nouvel effort, une dernière fois,
" Il leur dit fièrement, en élevant la voix :
" Soldats, qui d'un vieillard repoussez la prière,
" Osez donc d'un soldat dévaster la chaumière :
" Je suis Kosciuszko. . . . Pouvoir de la vertu !
" A peine ce seul nom par eux est entendu,
" Que prouvant leur respect par leur obéissance,
" Ces soldats inclinés, s'éloignent en silence,
" Et demeurant armés aux portes de l'enclos,
" Comme aux jours de sa gloire, ils gardaient le héros."[32]

De la religion le sublime langage,
Ces lugubres apprêts, cet héroïque image,
De ce peuple attendri rappelant les douleurs,

Rend son âme à la gloire et sa pensée aux pleurs.
Mais déjà des tombeaux on soulève la pierre,
Qui de grands souvenirs renferme la poussière,
Du pieux monument de regret et de deuil,
Les lévites sacrés descendent le cercueil,
Et dans l'asile étroit où rien n'est illusoire,
Le modeste pasteur y précède la gloire.
Là, privés à jamais des doux regards des cieux,
L'or, le marbre, l'airain, semblent dire en ces lieux :
" Ici le présent cesse, et l'avenir commence !"
Mais avant de les rendre à l'éternel silence,
Semant de quelques fleurs la tombe du héros,
L'évêque achève ainsi ses augustes travaux :"

" Soyons justes, dit-il, et louons-le sans crainte ;
" Sans art traçons la mort que nous pleurons sans feinte ;
" On peut dans ce séjour n'être plus suspecté,
" Nous d'adulation, ni lui de vanité.
" Peu d'instans sont passés depuis que la patrie
" Regrettait d'un guerrier la précieuse vie,
" Et ces marbres, témoins de nos vives douleurs,
" Voient à d'autres regrets donner les mêmes pleurs.
" De sages, de héros, tous les siècles avares,
" Rassemblent au tombeau des mérites si rares,
" Pour offrir aux mortels un exemple frappant
" De ce qui vient s'unir aux portes du néant.

" Nous l'invoquons toujours cette illustre poussière
" Que le trépas en vain effaça de la terre ;
" Brave Kosciuszko, vaillant Poniatowski,
" Grands encore à côté du grand Sobiesky ;[34]
" Dignes par vos vertus, des palmes immortelles,
" Venez, Dieu vous convie à ses joies éternelles !"
Il dit : les chœurs sacrés recommencent leurs chants :
Sur la tombe du brave on voit fumer l'encens ;
Et bénissant encor cette immortelle enceinte,
Sur tous les assistans il répand l'onde sainte.

Ainsi fut terminé dans ce jour de douleur,
De ces devoirs sacrés la lugubre splendeur ;
Mais du sein de la terre on remonte en silence.
Et moi, près du tombeau, seul enfant de la France,[35]
Je puis donc réunir, écho de mon pays,
Ma prière et mes vœux aux pleurs de ses amis.
Heureux d'une pensée et consolante et chère,
Ramassant quelques fleurs éparses sur la terre,
J'en tresse une couronne, et la baignant de pleurs,
Sers, lui dis-je, d'organe à nos justes douleurs,
Et que tes doux parfums, emblêmes de sa vie,
S'unissent à l'encens offert par sa patrie.
O toi ! qui parmi nous as compté tant d'amis,[36]
Toi ! que la France entière adopta pour son fils,[37]
Brave ! repose en paix dans ton dernier asile,

Tes frères sont heureux, ton pays est tranquille,
Le fils, l'auguste fils de ton libérateur,
Roi de la Sarmatie, en est le bienfaiteur.[38]
Ah ! quand le ciel lui rend cette autre providence,
Que de tes nobles vœux il comble l'espérance,[39]
Du séjour immortel qu'habitent les héros,
Contemple avec transport le fruit de tes travaux ;
Et dans ces mêmes lieux où ta mâle vaillance,
Prépara les beaux jours de son indépendance,[40]
Vois de ce qu'il te doit, ton pays acquitté[41]
Par le dernier bienfait de l'hospitalité.[42]

NOTES.

[1] *Mais soudain à mes yeux la cathédrale antique.*

La cathédrale de Cracovie, située sur le mont Wavel, fut fondée en 966, par le duc Miceslas, lors de l'introduction du christianisme en Pologne. Il la dédia à Saint-Venceslas, oncle de Dambrowska sa femme. Cette princesse, et le roi Boleslas Chroby, son fils, l'achevèrent entièrement. Brûlée en 1306, Nanker, évêque de Cracovie, la reconstruisit sur un plan plus vaste. Après lui, le cardinal Bernard Macierowski, Pierre Tylicki et Martin-Sriyszkowski, évêques de Cracovie, y mirent la dernière main. Des rois, des princes et les grands de la Pologne, se sont empressés à l'envie de l'embellir.

On y retrouve presqu'en entier l'histoire de ce royaume, retracée de chapelle en chapelle ; mais il serait à désirer qu'un érudit Polonais s'occupât à faire connaître les trésors d'antiquités que cette église renferme. L'étranger qui la visite, cherche en vain à se procurer un guide certain dans ce dédale des âges, et les Polonais mêmes regrettent, dans les fréquens pèlerinages qu'ils y font, de ne remporter que des notions vagues sur les monumens les plus anciens de leur gloire nationale.

Amené à parler de quelques tombeaux, par mes citations sur divers rois célèbres, je désire qu'une si faible ébauche fasse

sentir à l'académie de Cracovie, la nécessité de s'occuper avec sollicitude de cet objet.

[2] *Micislas, aux chrétiens dont la croyance est chère.*

Le Nord commençait à reconnaître Jésus-Christ : l'Esclavonie et la Bohême avaient renoncées depuis quelque temps aux erreurs du paganisme, lorsqu'une princesse pieuse convertit aussi la Pologne.

Dambrowska, fils de Boleslas, duc de Bohême, fut l'instrument dont Dieu se servit pour cet ouvrage. Elle ne consentit à épouser Micislas, que sous la condition qu'il recevrait le baptême. Le prince se fit instruire des vérités de la religion, et dès qu'il fut chrétien, il voulut que tous ses peuples le fussent avec lui ; il devint leur apôtre ; les idoles furent brisées, et sur les ruines de leurs autels on éleva des temples au vrai Dieu.

Son fils Boleslas Chroby (ou le Grand) lui succéda, et fut le premier roi de Pologne.

[3] *Ladislas.....*

Le mariage de Ladislas Jagellon, grand-duc de Lithuanie, avec Hedvige, fille de Louis, héritière du trône de Pologne, établit l'union des deux couronnes, qu'en 1413 la diète de Horodlo cimenta pour jamais. Ladislas fit abjurer l'idolâtrie à ses anciens sujets, et les rapprocha autant qu'il le put des nouveaux, en conférant à sa noblesse les privilèges dont jouissait celle de la Pologne ; mais ayant confié la régence de son duché à ses frères, l'ambition et la mésintelligence de ces

princes causèrent des troubles, que l'empereur Sigismond et les chevaliers Teutoniques fomentèrent à l'envie.

Les habitans de Bohême, après le supplice de Jean Huss, au concile de Constance, craignant de donner pour successeur à leur roi Venceslas, l'empereur Sigismond, dont ils redoutaient les persécutions, offrirent la couronne à Jagellon, qui n'osa ou ne voulut pas l'accepter.

Si ce prince, monarque faible, confirma aux nobles de trop grands privilèges, heureux et vaillant guerrier, il soumit la Podolie et la Valachie, remporta sur les chevaliers de Prusse les célèbres batailles de Grünvald et de Tanenberg, dans lesquelles le grand maître et 48,000 Chevaliers restèrent sur la place. Généreux et éclairé, il acheva l'ouvrage de Casimir le Grand, en protégeant l'académie de Cracovie, qui devint depuis si célèbre.

L'établissement de quelques bonnes lois et des diétines qui précèdent les diètes, datent encore de ce règne, aurore d'une longue suite de beaux jours pour la Pologne. Tant d'utiles souvenirs doivent rendre la mémoire de ce prince éternellement chère aux Polonais.

Mort en 1434, il repose à la cathédrale de Cracovie, dans le caveau des Sigismonds.

4 *Sigismond*..... ...

Le règne de Jean Albert avait laissé la Pologne dans un état déplorable ; mais la sagesse de Sigismond Ier, sut en cicatriser les plaies. Obligé de soutenir des guerres continuelles contre les woyewods de Moldavie, de Valachie et les chevaliers de Prusse, il eut encore à pacifier les discordes civiles et les rébellions de plusieurs factieux. Glinski, le plus auda-

cieux des mécontens, offrit ses services au Czar dans les guerres qu'il suscita à sa patrie ; mais les armes victorieuses des Polonais contraignirent bientôt Iwan Basilowitz à demander la paix.

Les rapports de la Pologne avec la Prusse changèrent à cette époque ; Albert de Brandebourg, neveu de Sigismond, et dernier grand-maître de l'ordre, adopta la réforme de Luther. Secondé par l'empereur Maximilien Ier, il reçut du roi l'investiture de la Prusse ducale. Ce grand événement, fatal dans ses suites, rétablit momentanément l'harmonie des deux états. Sigismond, malheureux des obstacles renaissans qui traversèrent si souvent ses grandes vues d'amélioration, mourut de chagrin en 1518

Ce règne, fécond en grands hommes de tous genres, et qu'illustrèrent les arts et les sciences, est un des plus glorieux dont la Pologne puisse s'honorer.

Marié en secondes noces à Bonne de Sforce, femme dont le caractère altier eut de si fâcheuses influences sur l'état, il en eut Sigismond Auguste, auquel il assura la succession.

Son corps est déposé dans une des chapelles de la cathédrale, qu'il consacra à sa famille et qui porte son nom. Parmi les ornemens précieux qui la décorent, on remarque un autel d'argent dont il se servait dans les camps. On en attribue les peintures à Albert Durer.

Le dôme qui s'élève à l'extérieur de l'église, et qui couvre cette chapelle, a été doré par ordre de la reine Anne, femme d'Etienne Battory.

Cette chapelle sert également de sépulture à son fils Sigismond II, qu'une prudente lenteur dans ses opérations fit sur-

nommer le *Roi du Lendemain*. Le bonheur dont les Polonais jouirent sous son règne, leur a fait regretter vivement que la dynastie mâle des Jagellons qui les avait gouvernés 186 ans, s'éteignît par la mort de ce prince.

[5] *Et ce roi populaire,*
Qui, dans tous ses sujets, voyant tous ses enfans
Mérita le beau nom de Roi des Paysans.

Un pays vaste, composé des états, de tous les princes de la maison de Piast, mais ruiné et affaibli par les incursions des barbares, tel fut l'héritage que recueillit Casimir III, après la mort de son père Ladilas Lokiétek. La tranquillité et le bien être de son royaume, furent l'objet de ses constans efforts. Loin de chercher à l'agrandir, il céda aux chevaliers teutoniques, par le traité de Wyszogrod, en 1335, la Poméranie et la terre Chelme, en échange de celle de Dobrzyn et de la Cujavie. Il annexa à la couronne la Wolhynie, la Podolie et la Russie-Rouge.

Uniquement occupé de ses vues d'amélioration, il convoqua l'assemblée de Wislica, où il réforma les abus de la justice administrative, établit des tribunaux et publia de nouvelles lois.

Ses soins furent couronnés du plus heureux succès : l'état florissant dans lequel il laissa la Pologne, la fondation de l'académie de Cracovie, la construction d'une grande partie des villes et bourgs du pays, lui valurent les noms de Père et de Grand, que peu de princes méritèrent mieux que lui.

Les nobles, mécontens de sa continuelle sollicitude pour l'amélioration du sort des laboureurs, lui donnèrent le surnom

de *Roi des Paysans*, et ce sobriquet devint son plus beau titre de gloire.

Plusieurs souverains assistèrent au mariage de sa nièce Elisabeth, princesse de Poméranie, avec l'empereur Charles IV; Casimir déploya dans cette occasion un luxe et une magnificence jusqu'alors inconnus. Les historiens du temps, qui en donnèrent les détails, citent, entr'autres, qu'un bourgeois de Cracovie, nommé Wierzynski, voulut traiter chez lui les monarques rassemblés dans cette ville, et qu'à l'issue du repas, il leur fit distribuer pour plus de cent mille ducats de cadeaux. A défaut d'enfant mâle, Casimir se choisit pour successeur, son neveu Louis, prince de Hongrie; choix qui fut confirmé par la nation. Il mourut en 1370, après trente-sept ans du plus beau règne qu'ait eu la Pologne.

Son corps repose dans la cathédrale, à droite du maître-autel, dans un riche tombeau de marbre rouge de Suède.

[6] *Battory, cher aux arts et cher à la Victoire!*

Dans l'interrègne qui suivit le départ de Henri de Valois, plusieurs prétendans aspirèrent au trône de Pologne, dont Anne Jagellon, dernière sœur de Sigismond Auguste, était légitime héritière. Etienne Battory, prince de Transilvanie, l'emporta sur ses rivaux, dont le plus puissant était Charles d'Autriche, que le grand général Zamoyski défit et retint long-temps prisonnier à Krasnystaw. Etienne épousa la princesse, âgée de 52 ans. Heureux dans toutes ses entreprises, il appaisa la sédition de Dantzick, soumit une partie de la Moscovie, et eût poussé plus loin ses conquêtes, si le Czar n'eût

recherché la paix par l'entremise du pape, à qui il promit la conversion de ses sujets.

Rentré dans ses Etats, Battory déploya le même génie pour 'administration. Son règne, qui ne fut que de onze ans, est une époque de gloire, de lumière et de bonheur pour la Pologne.

Derrière le maître-autel de l'église cathédrale, orné de trophées d'armes, on voit, placée sur un mausolée, la statue de ce grand roi; il est appuyé sur sa main dans l'attitude de la pensée, et semble méditer encore les vastes et utiles entreprises dont il espérait signaler son règne, mais que sa mort, en 1586, ne lui permit pas d'accomplir.

[7] *Jean trois, dont le Viennois a gardé la mémoire.*

Grand général de la couronne, sous le roi Michel. La victoire de Chocim, et d'autres avantages sur les Turcs, lui valurent le trône, que lui décernèrent l'armée et la nation.

A peine élu le 19 mai 1674, il suspendit la cérémonie de son couronnement, pour continuer la guerre qu'il termina par le traité de Zurawno. Il avait opposé avec succès, dans cette campagne, 13,000 combattans à une armée de plus de 200,000 Turcs Tartares. Il renouvela ce prodige au siége de Vienne, où, avec moins de 30,000 soldats, il sauva l'empire, en battant toutes les forces ottomanes, commandées par Kara Mustapha*. Il poursuivit les Turcs jusqu'en Hongrie, où l'attendait l'échec

* Ce fut après cette mémorable victoire qu'on appliqua à Jean Sobiesky ce que le Pape Pie v avait dit de Juan d'Autriche après la bataille de Lepante :

Il fut un homme envoyé de Dieu, nommé JEAN.

de Parkau, qu'il répara à Strigonie, et enfin, après la prise de quelques places, il revint glorieux dans sa patrie.

Les intérêts de sa politique l'engageaient alors à accepter la paix que la Porte lui offrait, et à s'unir avec la France, en surveillant l'Autriche et la Russie, mais l'ambition et la vanité de sa femme, française d'origine, en décidèrent autrement. Offensée du refus de quelques honneurs qu'elle demandait à Louis XIV, elle travailla toujours depuis à détourner Jean III de l'alliance de la France, et elle n'y réussit que trop. Ce prince, continuel jouet de l'ingratitude de l'Autriche, peu aimé de ses sujets qu'il fatiguait d'une guerre onéreuse contre les Turcs, malgré la protection qu'il accorda aux lettres et l'éclat qu'il répandit sur la Pologne, vit les dernières années de sa vie empoisonnées par des chagrins de tout genre. Il mourut en 1691, avec la réputation d'un héros plutôt que d'un bon roi.

Derrière le maître-autel, un très-beau mausolée, orné de bas reliefs que soutiennent des esclaves enchaînés, fut élevé à Jean Sobieski, par les chanoines de la cathédrale de Cracovie, mais son corps est déposé dans un tombeau de marbre noir, que l'on voit dans un des caveaux de l'église.

[8] *Cet élève de Mars.*

Thadé Kosciuszko, né en Lithuanie, d'une famille noble, mais pauvre, du palatinat de Brzesc, fut élevé au corps des cadets, fondé et entretenu par la munificence de Stanislas Auguste.

Cette école militaire, placée par ce monarque éclairé sous la direction du prince Adam Czartorinski (alors général des terres

de Podolie), rivalisa bientôt d'utilité publique avec ce que les autres royaumes offraient de remarquable en ce genre. Le grand nombre de sujets distingués que le règne précédent dut à ce corps militaire, a justifié les bienfaits du roi, par l'éclat qu'ils ont répandu sur leur patrie.

Kosciuszko fut un des élèves qui s'attira particulièrement la protection du prince directeur-général, et dès-lors les bienfaits du Nestor polonais lui fournirent les moyens de développer le germe de ses connaissances. Il voyagea avec fruit dans l'étranger, se rendit en France, où il s'appliqua constamment aux études qui ont rapport à l'art militaire, ne se délassant de ses travaux que par la culture des lettres et des beaux-arts.

Sa liaison avec le savant Peronnet, architecte distingué, prouve combien il sentit, jeune encore, la nécessité de se rapprocher de ce qui est grand ou utile, pour devenir tel lui-même.

[9] *Brilla dès son aurore aux champs de l'Amérique.*

Ce fut en 1775, lors du premier partage de la Pologne, que Kosciuszko, effrayé des maux dont l'anarchie menaçait son pays, s'expatria volontairement, et se rendit en France, d'où il passa en Amérique.

On connaît le résultat des efforts consacrés à la cause de l'indépendance, les Américains furent vainqueurs, et témoignèrent leur reconnaissance à quelques officiers étrangers, dont l'histoire a conservé les noms, en les décorant de l'ordre de Cincinnatus.

Pour donner à Kosciuszko une marque particulière de l'estime qu'il s'était acquise par sa bravoure et ses talens, les

Etats-Unis lui accordèrent le droit de naturalisation, en y joignant le don d'une terre, ainsi que d'une pension dont il pouvait jouir partout.

Ce fut également de cette époque que data son intimité avec le général Gates et le docteur Franklin, dont l'amitié ne fut pas la moindre récompense de son courage et de ses vertus.

[10] *Mérita qu'un héros l'adopta pour ami.*

Il est de l'essence des âmes grandes et fortes de distinguer sur-le-champ le mérite sous quelque forme qu'il se présente, sans se laisser dominer par les mouvemens d'une basse jalousie.

C'est à cette réunion de sentimens élevés que Kosciuszko dut l'accueil de Washington, auquel il s'était présenté, sans autre recommandation que la conviction de la bonté de la cause qu'il voulait servir. L'estime particulière dont ce général l'honora, en l'employant dans les occasions les plus difficiles, et en lui confiant enfin le commandement de l'avant-garde de son armée, fut une nouvelle preuve de cette puissance sympathique, qui met si souvent en rapport des êtres faits pour s'apprécier.

[11] *Du nouveau continent, volant vers sa patrie.*

L'exaltation que la révolution française produisait en E urope parut à Kosciuszko devoir influer sur le sort de la Pologne ; il se hâta de quitter l'Amérique pour offrir à ses concitoyens l'expérience qu'il avait acquise dans une guerre opiniâtre, et

l'utile exemple d'un pays se constituant libre, sans que l'ordre fut interverti par tant de commotions violentes.

Accueilli dans sa patrie avec la considération que sa noble conduite dans l'étranger lui avait méritée, la diète lui conféra le grade de général de brigade. Il servit peu de temps après, comme général de division, sous les ordres du jeune prince Poniatowsky, et fut employé contre l'amée que la Russie faisait avancer pour renverser la constitution du 3 mai 1791. La savante retraite qu'il opéra dans cette campagne, depuis la Dubienka jusqu'à Chelm, lui obtint l'admiration et l'estime de l'armée.

[12] *Poniatowszki lui-même a suivi ses drapeaux.*

Le prince Joseph Poniatowsky, lors du premier partage en 1793, s'était éloigné de la Pologne avec son compagnon d'armes, le général Wielhorsky. Dès qu'il eut appris que la voix du peuple et de l'armée avait placé Kosciuszko à la tête de de l'insurrection polonaise, il vint se ranger sous les drapeaux de celui qui, peu de temps auparavant, avait combattu sous ses ordres. Il fut imité dans cette abnégation patriotique par les généraux Dombrowsky, Wodzicky, Grocholoski, Jascinski, Zajonzcek, Grabowski, Wielhorsky et Wielowieyski.

[13] *Quand dans ses murs témoins de notre long malheur*
Kosciuszko parut comme un libérateur.

Kosciuszko entra dans la ville de Cracovie dans le moment même où le général russe Igelstrom, qui commandait alors à

Varsovie, venait de sommer le général Madalinsky de licencier son régiment. Madalinsky, au lieu d'obéir, leva l'étendard de la liberté et chassa les Russes de Cracovie. Le 24 mars, les citoyens de cette ville dressèrent l'acte de l'indépendance polonaise, et investirent Kosciuszko d'une dictature générale. Il se montra constamment digne de cette haute confiance, et jamais ses ennemis mêmes, ne purent lui reprocher d'avoir abusé de son autorité. Le premier usage qu'il en fit fut de sortir de Cracovie, et de se mettre à la tête de 4,000 hommes, la plupart n'ayant pour armes que des piques et des faulx. Avec ce faible corps, et sans artillerie, il n'hésita pas d'aller à la rencontre d'une armée de 12,000 Russes ; il les attaqua avec la plus grande impétuosité près de Wraslavicé, les battit complètement, leur enleva 12 pièces de canon et fit 3,000 prisonniers. De nouvelles levées vinrent bientôt le joindre, et il se trouva, au commencement du mois de mai, à la tête de 9,000 combattans. L'exemple de Kosciuszko et de Madalinsky avait été suivi avec succès ; à Varsovie après un combat dans les rues de cette ville, combat meurtrier, qui se prolongea pendant trois jours ; le général Igelstrom et tous les Russes en avaient été chassés. Kosciuszko s'y rendit pour y organiser le gouvernement. Mais l'approche d'un nouvel et formidable ennemi le força bientôt à en sortir pour livrer de nouveaux combats. Le roi de Prusse entra en Pologne à la tête d'une armée de 40,000 hommes. Kosciuszko n'en avait environ que 15,000 à lui opposer, il eut l'audace d'attaquer les Prussiens près de Szcekociny, dans la mémorable journée du 8 juin ; la bataille fut sanglante et la victoire long-temps disputée. Après avoir eu deux chevaux tués sous lui et perdu beaucoup de

monde, Kosciuszko parvint cependant à prendre une forte position au-devant de Varsovie, et à couvrir cette ville que les Prussiens ne purent emporter : mais ils se vengèrent sur Cracovie, le berceau de la révolution, place importante, contre laquelle ils envoyèrent un corps de troupes qui s'en empara. A cette nouvelle le peuple de Varsovie, transporté de fureur, se porta à de grands excès. Des agitateurs ameutèrent la populace et forcèrent les prisons. Plusieurs prisonniers furent massacrés. Kosciuszko qui voulait la liberté et non la licence, rentra indigné dans Varsovie, où il fit aussitôt traduire les auteurs de ces atrocités devant les tribunaux. Après une enquête légale, ils subirent la peine prononcée contre eux. Le roi de Prusse, ayant réuni de nouvelles forces auxquelles plusieurs corps russes venaient de se joindre, reprit bientôt le blocus de Varsovie ; mais il employa vainement toutes les ressources de la puissance et de la ruse pour réduire cette capitale. Les citoyens furent menacés d'une destruction totale ; on offrit aux officiers polonais la conservation de leurs grades et de nouvelles faveurs s'ils voulaient abandonner Kosciuszko ; tous renouvelèrent leurs sermens de vaincre ou de périr avec lui. Pendant deux mois des combats sanglans se livraient tous les jours. Un assaut général fut enfin résolu ; mais les Prussiens et les Russes furent repoussés avec une perte immense. Frédéric Guillaume se trouva alors forcé de lever le siége et de se retirer en toute hâte vers la Pologne Prussienne où une insurrection venait d'éclater. Kosciuszko détacha plusieurs corps à sa poursuite et comptait se mettre lui-même à la tête d'une petite armée pour pénétrer en Lithuanie, mais le général russe Suwarow, depuis si fameux, y était déjà entré,

et avait battu Sierakowski près de Brzesc ; d'un autre côté, le général Fersen s'avançait à marches forcées à la tête d'un corps considérable, pour se joindre à Suwarow. Kosciuszko quitta Varsovie le 29 septembre pour tenter à tout prix d'empêcher cette jonction.

[14] *A Macéjowicé, jour de deuil et de larmes.*

Ce fut dans le Palatinat de Lublin, sur les bords de la Vistule, dans une terre du comte Zamoysky, nommée Macéjowicé, que Kosciuszko livra, le 4 octobre, sa dernière bataille, et que, malgré sa défense opiniâtre, il vit évanouir les espérances de l'avenir. Enveloppé de toutes parts par des forces supérieures, commandées par les généraux Fersen et Denisow, et n'étant pas secouru par la division de Poninsky, à qui l'ordre de se rallier à lui n'était pas parvenu, tous les efforts qu'il fit pour retarder sa défaite furent vains : blessé, et perdant beaucoup de sang, il disputait encore le champ de bataille, lorsque son cheval, tué sous lui, le renversa dans la mêlée. Entouré à l'instant par des soldats ennemis, il dédaignait de se nommer pour sauver sa vie, lorsqu'un jeune militaire, que l'amitié et le dévouement attachait à ses pas, se jeta au-devant des lances, en s'écriant : " *Arrêtez, soldats, c'est Kosciuszko !*" Les Cosaques, surpris de trouver le général polonais sous les simples habits de paysan, qu'il portait constamment depuis la confédération de Cracovie, respectèrent ses jours, et formèrent un brancard de leurs lances pour transporter à leur camp cet illustre captif. Il y fut traité avec distinction par le général Fersen ; mais peu de temps après, ayant été conduit à

Pétersbourg, l'impératrice Catherine, qui ne lui pardonnait pas de s'être opposé à ses volontés, le fit enfermer au vieux palais de Grégoire Orloff, où réuni à plusieurs de ses compagnons d'infortune, Ignace Potocki, Julien Niemcievitcz, et quelques autres Polonais, il demeura captif jusqu'à l'avénement de l'empereur Paul Ier au trône.

C'est par la perte de cette bataille que se termina le rôle politique de Kosciuszko, auquel devait succéder une longue et vertueuse carrière. Sans doute les entreprises de ce héros ne furent pas couronnées par le succès, et ne répondirent pas aux efforts inouïs de ses frères pour le seconder ; mais qui peut s'opposer aux arrêts du destin, et dire, si ces malheurs mêmes ne furent pas la première source de l'existence actuelle de la Pologne ? Dieu soumet-il sa volonté aux calculs des passions humaines, et parce qu'un insensé en se couvrant le visage de ses mains, s'écriera qu'il ne voit pas le soleil, l'astre brillant du jour en vivifiera-t-il moins la terre ?

[15] *L'amitié conserva ses jours à sa Patrie.*

Si ces notes n'étaient écrites que pour des Polonais, il serait inutile d'ajouter, qu'à la bataille de Macéjowicé, la patrie dut la conservation des jours de son héros, à M. Julien Niemciewitcz, alors aide-de-camp de Kosciuszko, et qu'attaché constamment à la fortune de son général, il le suivit dans sa captivité, et depuis en Amérique.

Militaire, homme d'état, littérateur distingué, M. Julien Niemciewitcz, maintenant secrétaire du sénat du royaume

de Pologne, jouit dans son pays, de l'estime qu'il s'est justement acquise dans les diverses carrières qu'il a parcourues.

[16] *Il passait de son tour, à ses fleurs, à l'étude.*

Dans les hommes d'un grand caractère, le goût des occupations simples et qui rapprochent davantage de la nature, s'unit souvent aux plus vastes conceptions.

Parmi les monumens précieux d'antiquités polonaises rassemblés à Pulhavi, dans le temple de la Sybille, par les soins de Madame la princesse Czartorinska, on voit un vase d'ivoire tourné par Kosciuszko, dans sa prison, et que ne désavouerait pas un des plus habiles artistes dans ce genre. Tel que le grand Condé, à Vincennes, il s'adonnait à la culture des fleurs, et charmait, comme le héros français, les heures si lentes de sa captivité.

Il est arrivé à Kosciuszko ce qui arrive à tous les hommes célèbres : après leur mort, on considère comme précieux tout ce qui vient d'eux.

Madame la duchesse de Raguse a payé 200 francs un sabot que Kosciuszko a tourné.

[17] *Mais en montant au trône, un prince magnanime,*
Vint briser les liens d'un guerrier qu'il estime.

Dès que la mort de l'impératrice Catherine (au mois de Décembre 1796) eut donné le trône à l'empereur Paul, la première action de ce prince fut de se rendre dans la prison de

Kosciuszko, suivi de ses deux fils, les grands-ducs Alexandre et Constantin, pour y briser les fers de cet illustre captif et de ses vingt autres compagnons d'infortune ; il accompagna cette faveur de tout ce qui peut en rehausser le prix : " Je " vous remets votre épée, lui dit-il, en vous demandant votre " parole de ne jamais vous en servir contre les Russes." Défense honorable, qui prouvait combien il estimait celui qu'il rendait à la liberté.

Il s'informa où il désirait se rendre, en quittant Pétersbourg. " En Amérique, lui répondit Kosciuszko, j'y re- " trouverai mes compagnons d'armes et les traces de glorieux " souvenirs." Paul approuva sa résolution, et lui fit remettre une somme d'argent très-considérable : Kosciuszko dut la recevoir momentanément, pour ne pas irriter l'empereur par un refus.

Il s'embarqua à Cronstad, relâcha en Suède, où il fut accueilli avec les transports que sa glorieuse renommée inspirait à une nation si enthousiaste des vertus guerrières : de là il se rendit en Angleterre, où il reçut des honneurs inouïs d'un peuple, qui ne voyait plus que les mérites de l'homme dont le courage et les connaissances militaires lui avaient été si funestes.

Ce fut alors qu'il écrivit à l'empereur de Russie une lettre pleine de noblesse et de respectueuse reconnaissance, dans laquelle il le suppliait de permettre qu'il n'acceptât pas ses bienfaits, se fiant, disait-il, sur les secours que ses services en Amérique lui donnaient le droit d'attendre.

Le gouvernement américain prouva bien qu'il ne s'était pas trompé, en comptant sur sa loyauté. A son arrivée à New-York, en 1797, une décision du Congrès, lui rendit ses ap-

pointemens, et 16,000 piastres, pour les cinq ans qu'il n'avait touché.

[18] *Quand gémissant encor d'une perte cruelle,*
Le deuil de la patrie en lui se renouvelle.

Quel est le Polonais à qui ces vers ne rappellent les pleurs versés sur le tombeau du prince Poniatowsky ! Regrets partagés par l'Europe entière, à qui la mort de ce nouveau Bayard fut aussi sensible qu'à sa patrie. Que de vers faits à sa louange, d'oraisons funèbres prononcées dans tous les palatinats, de monumens élevés à sa mémoire, et mieux encore, que de larmes silencieuses données par l'amitié ou la reconnaissance à l'homme si digne des sentimens qu'il inspira !

Parmi cette foule d'écrits où respire un patriotisme raisonné, je me plais à citer le discours prononcé à Varsovie par le général comte Vincent Kracinski, lors de la translation des cendres de ce héros aux tombeaux des rois à Cracovie : il est plein de ces mâles beautés, noble appanage du génie de son pays.

Et moi aussi, j'ai jeté quelques fleurs sur la tombe d'un héros que l'envie même n'a pu atteindre ; et j'offre encore ici cet hommage à sa mémoire, espérant que l'élan d'un cœur français ne saurait déplaire à tout ce qui chérit l'honneur. Si la fougère couvrait un jour son dernier asile j'arracherai ses nombreux rejetons—Herbe vile, lui dirais-je, est-ce à toi d'obscurcir la renommée d'un héros.

STANCES.

L'amour, l'espoir de sa patrie,
Nouveau Bayard sans reproche et sans peur,
Poniatowsky, dans les champs de l'honneur,
Expira digne de sa vie.
Braves guerriers, témoins de ses succès,
Noble appui de ses espérances,
Attachez un crêpe à vos lances,
Soldats, pleurez le héros polonais!!!

Vous, Bardes! qu'inspirait sa gloire,
Qui dans les camps, retraçant sa valeur,
Par vos récits enflammiez le cœur
Des jeunes fils de la victoire,
De notre amour, de nos vœux désormais
Ne soyez plus les interprètes;
Que vos harpes restent muettes,
Bardes, pleurez le héros polonais!!!

Femmes, arbitres de la vie,
Dont le sourire encourage les arts,
Vous, qui payez d'un seul de vos regards
Le sang versé pour la patrie,
Sexe enchanteur, en mêlant vos regrets,
A notre douleur éternelle,
Au tombeau d'un amant fidèle,
Belles, pleurez le héros polonais!!!

Vous, ses amis, ses frères d'armes,
Braves Français, troubadours et guerriers,
Sur son tombeau qu'ombragent des lauriers,
Venez tous répandre des larmes;
Quand vous goûtez les douceurs de la paix,
En gravant dans votre mémoire
Qu'il expira pour votre gloire,
Français! pleurez le héros polonais!!!

[19] *Réserve à nos héros ses plus terribles coups.*

La muse de la douleur inspirait mes accens sur le tombeau d'un homme célèbre, lorsque la nouvelle de la mort du général Dombrowsky vint redoubler l'amertume des larmes qu'on donnait à Kosciuszko, naguère encore si plein d'existence ; Dombrowsky était venu revoir ses anciens amis à Cracovie, et semblait promettre de fournir une longue et utile carrière.

Je l'entendis chez le président comte Wodzicki, discourir avec autant de feu que de justesse, sur la position actuelle de la Pologne et sur l'état présumable de l'avenir de ce royaume ; puis il rappela ses campagnes, parla de ses succès avec modestie, de Kosciuszko avec enthousiasme, il dit : que pendant son commandement des légions polonaises en Italie, il envoyait à Kosciuszko, alors retiré du service en France, le rapport journalier de ses opérations militaires, comme un hommage à son honorable chef.

Revenant sur les époques orageuses dont il fut le témoin, on croyait entendre le génie de l'histoire, lisant page à page à la postérité les causes des progrès et du résultat de cette anarchie de la Pologne, anarchie qui, semblable à la révolution française, a dévoré ses auteurs ; enfin, il ajouta : " Sous les " ordres de Kosciuszko, en 1794, chargé de la défense d'une " des lignes qui protégeaient Varsovie, voici la bague qu'à " cette occasion je reçus de ce général ; je l'ai toujours portée " depuis, comme une des plus précieuses récompenses de mes " services, on y avait gravé : *la patrie à son défenseur.*"

Pleins d'un intérêt toujours croissant, plongés dans le silence de l'admiration, nous contemplions un de ces braves Po-

lonais échappé au torrent qui dévasta son pays ; mais, hélas! la mort était assise au banquet; souriant à sa proie, elle écoutait les récits du guerrier qu'elle devait bientôt frapper ; on croyait encore entendre Dombrowsky!....il n'était plus que dans le souvenir.

[20] *Au pied du mont Wavel, le cortège s'arrête.*

Le mont Wavel, dont la Vistule baigne la base, est une montagne rocailleuse sur laquelle Cracus, duc de Pologne, fit élever en 700 un château, successivement rebâti par les rois Piast, Sigismond I, Auguste II, et fortifié en dernier lieu par Dumourier, pendant la guerre de 1768.

A travers les traces des guerres, des incendies, de la fureur des passions, on aperçoit quelques ruines éparses de ce palais, qui luttent encore contre la puissance du temps ; de vastes galeries que soutiennent des colonnes élancées, des fragmens de sculpture en marbre, étonnés de survivre à ce qui les entourait; sur des vitraux gothiques, quelques peintures dont la pensée s'efforce de deviner le sujet ; de riches débris qui attestent sa magnificence passée ; mais en vain cherche-t-on la salle d'audience où Jagellon étonnait l'Europe par le faste de sa cour, cette chambre des sénateurs dont le plafond, sculpté par les ordres de Sigismond Auguste, retraçait l'image des nobles interprètes de la patrie. Plein du souvenir des Tarnowsky, des Umita, des Trezepcki et de tant d'autres hommes célèbres, on interroge ces murs devant lesquels des générations se sont

écoulées ; mais en vain s'efforce-t-on d'y recueillir l'âme et la pensée des grands hommes de tous les âges, on revient sur ces marbres de la cathédrale retrouver des noms et des armes, qui attestent que cette illustre poussière fut jadis agitée quelques instans.

Des issues pratiquées à l'extérieur du mont Wavel, conduisent dans des souterrains où, selon une tradition fabuleuse, habitait un immense dragon, qui dévorait les hommes et les animaux : les habitans, ne sachent qu'opposer à ce fléau, étaient sur le point d'abandonner la ville, quand Cracus imagina de remplir la peau d'un veau de matières combustibles et de pré senter ce simulacre au monstre, qui s'étant jeté dessus pour le dévorer, en fut à l'instant consummé. Les chroniques ajoutent même que cette action lui valut la couronne. Le tombeau de ce prince est près de la ville, sur une colline appelée Mogila Kracusa.

[21] *Wodzicki, du sénat l'éloquent interprête.*

La conduite distinguée de M. le comte Stanislas Wodzicki, dans les fonctions administratives qu'il a successivement remplies dans son pays, lui mérita au congrès de Vienne l'honorable distinction d'être désigné par les trois souverains protecteurs de la république, pour présider le sénat de la ville libre de Cracovie.

D'après le caractère sage, énergique et modeste que Kosciuszko déploya dans tout le cours de sa vie, il était sans doute réservé à l'un de ses compatriotes, qui approche le plus de ce

noble modèle, de déposer sur son cercueil la couronne civique, au nom de la patrie reconnaissante.

M. le président du sénat, convaincu que tout doit venir de l'âme, dans une composition destinée à réveiller dans tout un peuple le sentiment de sa gloire, fit précéder cet hommage d'un discours qui honore à la fois son cœur, son esprit et son patriotisme.

[22] *Eloignés de ces lieux s'unissent à nos larmes.*

Des lettres circulaires adressées par le sénat à la plupart des fonctionnaires publics de la Pologne, fixaient le jour où la ville libre de Cracovie rendrait les derniers devoirs à Kosciuszko, ceux qui ne purent assister à sa pompe funèbre, s'unirent sans doute par la pensée à ses amis qui pleuraient sur sa tombe. L'exaltation que Kosciuszko avait inspirée à sa nation ne pouvait que s'accroître quand il ne restait plus que des regrets à lui donner.

Ce sentiment d'enthousiasme fut tel pendant sa vie, que partout où les Polonais se trouvaient réunis, ils regardaient comme un devoir de célébrer au mois d'octobre la fête de leur héros, soit par des banquets, soit même par des illuminations publiques.

Ces témoignages d'estime ne furent pas interrompus pendant le temps de sa captivité ; et M. Schelling (membre de l'académie royale de Munich) me disait avoir connu à Leipzig une dame polonaise d'une naissance distinguée, qui s'astreignit à ne dormir que sur une natte de paille, tant que dura la captivité de Kosciuszko.

Témoin des honneurs funèbres rendus par les Polonais à plusieurs de leurs héros, j'ai pu apprécier les sentimens qui les

attachent à ce qui fait leur gloire; soldats, savans, magistrats, tout le peuple me fit comprendre l'étendue de ses regrets par l'éclat de ses gémissemens et par l'amertume de ses larmes. Comment ne pas essayer de retracer un tableau si touchant !

Veut-on connaître le gage le plus certain de l'esprit national d'un peuple ? Que l'on considère l'intérêt qu'il attache à ses défenseurs et les honneurs qu'il rend à leur patriotisme, qui pourrait alors lui interdire le souvenir de sa gloire ; il répète le nom de ses braves, il aime à se faire retracer leurs hauts faits, il se presse autour de leur image, et pour obtenir un succès assuré, la poésie doit célébrer leurs exploits, le pinceau reproduire leurs traits, et la musique consacrer des hymnes à leur mémoire.

[23] *Chacun cite le trait qu'a retenu son cœur.*

Parmi cette foule immense de citoyens, de soldats, de cultivateurs si pittoresquement groupés sur les divers plans du mont Wavel, et dont la plupart avaient combattu sous les ordres de Kosciuszko, le lieutenant-général comte Grabowsky, digne compagnon d'armes du héros que l'on pleurait, attira mon attention sur un paysan Masovien, qui racontait à ceux qui l'entouraient, ce trait si digne des temps héroïques de la Grèce et de Rome.

" A la bataille de Wraslavicé, disait-il, où je combattis " avec trois de mes frères, deux pièces d'artillerie avanta- " geusement placées, accablaient d'un feu soutenu la colonne " polonaise qui, plusieurs fois envain, avait tenté de s'en em- " parer, deux paysans des environs de Cracovie, animés par la

" présence de leur général, s'élancent sur ces canons, en cou-
" vrent la lumière de leurs corps et s'y laissent percer de coups
" sans cesser de les tenir embrassés. Cet acte de dévouement
" permet à leurs compagnons de les secourir, ils renversent
" sans peine les artilleurs ; et maître de la batterie, ils la diri-
" gent aussitôt sur les ennemis, qu'ils mettent en fuite."

Ces deux braves, assez heureux pour qu'aucune de leurs blessures ne soit mortelle, reçurent le prix de leur conduite héroïque : ils furent faits officiers par Kosciuszko, à la place même où ils s'étaient immortalisés.

[24] *Près du dôme sacré.*

Ce dôme, entièrement de bronze, placé au centre de la cathédrale, fut élevé en 1606, par Martin Srykowski, évêque de Cracovie, pour y déposer les reliques de Saint-Stanislas, patron de la Pologne, assassiné à l'autel, par Boleslas II, en 1079.

Elles y sont renfermées dans un cercueil d'argent massif, d'un très-beau travail, et que supportent des anges de grandeur naturelle, également du même métal.

[25] *Décoré du trophée offert à son courage.*

Il était réservé à Kosciuszko de recevoir, dans sa retraite volontaire, des preuves continuelles du sentiment d'estime et d'enthousiasme qu'il inspirait à ses compatriotes : vers la fin de l'année 1799, les légions polonaises de l'armée d'Italie lui offrirent le sabre de Jean Sobiesky, trouvé dans le trésor de Notre-Dame de Lorette.

Etonnant résultat de la destinée de cet homme célèbre, qui semblait devenir ainsi un monument de reconnaissance, comme un modèle à l'émulation de tous ceux que le pur sentiment du bien entraîne dans la carrière de la gloire.

Cet hommage flatteur, offert par la victoire à la vertu, placé maintenant sur son cercueil, était encore le plus digne ornement de sa pompe funèbre.

[26] *Tous les arts accourus montrent la noble envie,*
Sur l'autel de la mort de retracer sa vie.

On dut l'exécution très-remarquable de ce magnifique cénotaphe, aux talens et au zèle de MM. les officiers du Génie, chargés d'établir les lignes de démarcations entre le royaume de Pologne et le territoire de la ville libre de Cracovie. Ce fut sous la direction de M. le colonel Boyanowitcz que ce sarcophage fut dressé au centre de l'église cathédrale de Cracovie, par le Lieutenant Colonel Koss.

Les tableaux qui retraçaient les diverses époques de la vie de Kosciuszko, sont dus aux savans pinceaux de M. Stahowitcz, artiste Polonais de la plus grande espérance.

[27] *Sur la mer entr'ouverte et près de l'engloutir,*
On le voit calme encor s'essayant à mourir.

Lorsque Kosciuszko passa pour la première fois en Amérique, le bâtiment qu'il montait fut assailli pendant plusieurs heures d'une violente tempête ; on le réveilla pour l'avertir du danger ; il se rendit aussitôt sur le pont du navire ; il y trouva les gens de l'équipage dans la plus grande consterna-

tion: lui seul, conservant son sang-froid dans ce péril éminent, contemplait sans effroi ce désordre des élémens, semblable à celui des passions humaines, que la destinée de ce grand homme l'appelait à émouvoir ou à calmer tour-à-tour.

[28] *Deux anges de beauté quêtaient pour l'indigence.*

Pendant cette auguste et touchante cérémonie, les jeunes comtesses Angélique et Caroline Wodzicka quêtaient pour la maison de réfuge de Cracovie, et leur honorable zèle fut récompensé par le plaisir qu'elles durent éprouver en versant plus de 3,000 florins dans la caisse de cet établissement.

Sans doute, puisque le sentiment d'une piété religieuse (reste précieux de notre héritage céleste), devait, pour émouvoir, emprunter les traits des mortels, la charité ne pouvait choisir de plus irrésistibles organes, que ceux de la beauté modeste tendant la main pour l'infortune, au nom de la religion et de l'héroïsme.

Parmi les établissemens utiles dont Cracovie s'honore, je me plais à désigner à l'attention des êtres sensibles de tous les pays, celui connu sous le nom de Maison de refuge et de secours, fondé par la société de bienfaisance de cette ville libre.

Dans une des ailes du château, destinée jadis aux casernes royales, on a formé, sous la direction du comte Mierosczewky et de la palatine Malachowska, un établissement de bienfaisance, où de travaux faciles arrachent l'indigence à l'oisiveté, et l'affermissent dans des principes religieux et la pratique des bonnes mœurs.

Vingt salles commodes et saines, entretenues avec la plus

grande propreté, réunissent 300 pauvres, auxquels on prodigue tous les secours que leur position réclame.

Inspectés journellement par un membre de l'administration, et soignés dans leurs maladies par des médecins également mus par des principes d'humanité, ils peuvent se convaincre que leur indigence est un titre de plus à la sollicitude de leurs concitoyens.

Chacun de ces infortunés, outre la nourriture, reçoit journellement douze gros pour son travail; un d'eux, sur dix, chargé d'une surveillance assidue, est récompensé proportionnellement à ses soins.

Les enfans des deux sexes y sont instruits selon l'état auquel on les destine, et si, dans la suite, on les confie à des ouvriers estimés, c'est avec l'injonction de leur apprendre leur métier, et surtout de les traiter avec bienveillance.

Avant de commencer leurs travaux, ils vont tous entendre la messe dans une chapelle contiguë à leurs salles. Dans ce premier acte de la journée, ils appellent les regards du ciel sur un des établissemens qui honore le plus le cœur de l'homme.

Les ministres des cultes, le sénat, les tribunaux, l'université, le corps des marchands, les diverses corporations, et jusqu'aux manœuvres, même glorieux d'augmenter du salaire de sa journée les collectes qui se font tous les mois, chaque habitant concourt, autant qu'il est en son pouvoir, à la prospérité de cette fondation, qui suffirait seule pour signaler cette ville hospitalière. Unissant même le plaisir à cette vertueuse conception, des loteries d'effets précieux, des bals, des concerts, des feux d'artifice, tout ce qui peut présenter la certitude du profit, est mis en usage pour coopérer au bien-être des pensionnaires.

Guidés par cet exemple touchant, des souverains, des princes étrangers, des personnes illustres ont désiré s'associer par des bienfaits à une œuvre aussi méritoire ; et l'on a vu, cette année, les fonds de la caisse portés à plus de cents mille florins.

De quelles pensées consolantes et douces l'âme n'est-elle pas pénétrée sous ces galeries de l'ancien Palais des Rois, transformés en un asile de bienfaisance ! Quel contraste n'offre pas le conflit des passions dont elles étaient jadis le séjour avec le spectacle d'une indigence laborieuse qui, utilisée par le travail, s'éteindra dans le silence.

Combien, au touchant souvenir de tous les bienfaiteurs de l'humanité, la philanthropie se plaît à joindre ici les noms estimés des Wodzicka, des T. Grodzicka, des J. Wielowieska, et de tant d'autres dames de cette ville, dont la sollicitude continuelle pour cet établissement mérite les hommages des cœurs sensibles et vertueux !.... Dignes émules des pieuses sœurs de la charité, c'est à vous que St-Vincent-de-Paul eût dit en vous bénissant, ce qu'il se plaisait à répéter à ces femmes immortelles qui s'honoraient du titre DE SERVANTES DES PAUVRES :

" Faites du bien pour vous rendre riche en bonnes œuvres ; " un seul verre d'eau donné en son nom, ne restera pas sans " récompense !.....DATE ET DABITUR VOBIS.

[29] *De la religion un orateur s'avance.*

Monsieur Lancouski, prélat de l'église de Sainte-Marie, fit concevoir, dès ses premières années, les espérances qu'il a depuis si heureusement réalisées. Son éloquence lui mérita le titre de prédicateur de la cathédrale de Cracovie ; ce fut

à cette époque que Kosciuszko, qui connaissait son patriotisme, le créa membre de la commission civile et militaire. Nommé ensuite archi-prêtre de Sainte-Marie, envoyé plusieurs fois comme député à la Diète, où il se fit remarquer par ses discours, aussi sages qu'énergiques, choisi comme commissaire adjoint de la commission d'organisation de la ville libre de Cracovie ; dans ces diverses charges, ainsi que dans toutes les époques de sa vie, il se montra digne de l'estime et de l'attachement de ses compatriotes.

L'oraison funèbre qu'il prononça sur la tombe de Kosciuszko est un modèle de sensibilité et de patriotisme. Après avoir parlé avec reconnaissance de la magnanimité de l'empereur Paul envers un héros malheureux, il ajouta : " *Assis main-*
" *tenant sur le trône des Jagellons, c'est à toi, Alexandre,*
" *que la Pologne doit sa renaissante existence ! ainsi Da-*
" *vid prépara les matériaux du temple de Dieu, et laissa*
" *à son fils la gloire d'achever cet immortel ouvrage.*"

On possède de M. Lancouski un recueil de poésies lyriques et plusieurs fables, que ne désavoueraient, pour le style et la pensée, ni les Krasicki ni les Niemcevitz.

[30] *Près du palais des rois, dans un modeste asile.*

Une des preuves les plus convainquantes de la considération dont Kosciuszko jouissait aux Etats-Unis, fut l'importante mission dont le chargèrent les membres du congrès près du Directoire français ; cette affaire délicate demandait du secret, et il le garda, même avec ses plus intimes amis : il se rendit alors à Paris, et termina sa négociation à l'entière satisfaction

du gouvernement américain. Son influence et son mérite personnel ayant contribué à rapprocher les Etats-Unis de la France.

Le règne de sang avait cessé. La France, moins agitée, offrait aux étrangers un asile assuré. Kosciuszko, qui prit la résolution de s'y fixer, choisit une maison de campagne près de Fontainebleau ; il sut s'y retirer avec gloire, et jouir du repos avec dignité ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun des calculs de vanité que la crainte de déchoir inspire souvent à l'ambition, ne lui avait conseillé cette retraite prématurée. Privé de l'espoir de travailler avec certitude au bonheur de son pays, il résista depuis à toutes les offres qui lui furent faites de se mettre à la tête des mouvemens que l'on projetait en Pologne. Ni les séductions, ni les menaces du ministre Fouché ne purent ébranler ce caractère intègre et ferme ; et l'on dut renoncer au projet de le rendre un instrument de faction. Dans les douces occupations d'un sage, il se consolait de son inutilité par le souvenir de ce qu'il avait fait jadis pour la Pologne; mais ses vœux étaient toujours dignes des sentimens qui l'avaient animé pour elle, pendant tout le cours de sa vie.

[31] *De la tendre amitié partageant les douceurs.*

Un cœur aussi noble, un être aussi sensible devait éprouver vivement les plus douces émotions de l'âme. Kosciuszko connut l'amitié et en remplit tous les devoirs avec cette pureté de principe qui forma toujours la base de son caractère. Très-circonspect sur le choix des personnes qu'il admettait dans son intimité, son dévoûment ne connut plus de bornes dès qu'il les

eut jugés dignes de son estime. " Un parent est une partie de " notre corps, disait-il, un ami une partie de notre cœur."

Ce fut cette conformité de sentimens et de goût qui l'unirent si intimement à M. Zeltner, ministre de Suisse en France. Kosciuszko, vivement sollicité par son ami de venir habiter, dans le sein de sa famille, une maison de campagne qu'il possédait à Berville, céda à ses instances réitérées. Il y resta quinze années consécutives, ne venant à Paris que pour y rendre sa présence utile à ses amis. Il avait coutume de dire " que lors- " qu'on est déchu du côté de la fortune, on ne peut conserver de " la dignité qu'en évitant de se montrer, ne faisant d'avance à " personne, ne cédant qu'à celles de l'amitié et en vivant dans " une profonde solitude."

De même que Catinat à St.-Gratien, le guerrier s'y adonnait à la culture des fleurs, aux détails de l'agriculture, se délassant des occupations champêtres par la lecture de Plutarque et de Tacite, ses auteurs favoris, et en s'occupant de l'éducation de la fille de son ami, dont, avec un plaisir bien vif, il formait le cœur et développait les talens.

[32] *Comme au jour de sa gloire, ils gardaient le héros !*

Ce fait eut lieu dans un petit village nommé Cugny, près Berville. Inséré en 1814 dans diverses gazettes françaises et étrangères, il honore, sans doute, autant le grand homme qui en fut l'objet, que la nation qui rendit un tel hommage au mérite modeste. Tel est le vrai sublime, dépouillé du brillant emprunté qui séduit la multitude. Quel éloge pourrait-on faire de Kosciuszko qui valut ce trait de sa vie ? voilà ce que le pinceau ne

peut rendre, ce que la poésie ne peut peindre, ce que la langue la plus éloquente chercherait en vain à louer dignement. Ces mêmes témoignages touchans d'estime et d'admiration furent donnés par les ennemis de Louis XIV et de la France à l'auteur de Télémaque ; ils n'épargnèrent, en ravageant nos provinces, que les terres et les possessions de l'immortel évêque de Cambrai.

Dès que Platoff, hetman des Cosaques, connut la demeure de Kosciuszko, il lui envoya une garde d'honneur, qui préserva des horreurs d'une nvasion le château de Berville et toutes les propriétés de M. Zeltner. Il suffisait, même alors dans cette commune, de se réclamer du nom du héros, pour être respecté dans sa personne et ses biens.

[33] *L'évêque achève ainsi ses augustes travaux.*

Les éminentes vertus de monseigneur de Woroniez, ainsi que son mérite littéraire, rendaient ce respectable prélat digne d'être l'interprète de la nation polonaise aux obsèques de Kosciuszko. Monseigneur de Woroniez se fit connaître dès sa plus tendre jeunesse par des succès dans la littérature latine, qui lui méritèrent à 16 ans les éloges de l'académie de Rome. En avançant en âge, ses qualités morales le firent passer successivement par les dignités ecclésiastiques qui ont honoré les plus célèbres orateurs du clergé polonais ; il dut à l'influence publique sa nomination de conseiller de gouvernement, que lui conféra le roi de Saxe.

C'est également la conviction de sa conduite irréprochable qui détermina l'empereur Alexandre à user en sa faveur du droit qu'il s'était réservé, au congrès de Vienne, de nommer à l'é-

vêché vacant de la ville libre de Cracovie ; et il joignit à cette honorable marque d'estime, les dignités de commandeur de l'ordre de Saint-Stanislas et de sénateur du royaume. C'est à ce prélat que l'on doit l'ingénieuse pensée d'avoir adapté des chants nationaux aux pieux cantiques de l'église, en faisant remonter la gloire de la patrie à la puissance dont elle émane. Enfin, monseigneur de Woroniez est à la fois un des plus dignes modèles que la religion et la littérature puissent offrir à la Pologne.

C'est encore par ses soins que le palais épiscopal de Cracovie est devenu un musée historique de la Sarmatie ; tout ce que les diverses époques de l'histoire de la Pologne ont offert de faits glorieux, s'y trouve décrit avec autant d'exactitude que de génie : une suite d'appartemens y sont destinés à rassembler les portraits des Polonais qui ont répandu sur leur pays l'éclat qu'ils réfléchissaient ; d'immenses tableaux y retracent les événemens mémorables du siècle dernier ; d'autres y font admirer ce que les rives fertiles de la Vistule offrent de plus pittoresque ; les salines de Wielizka, les mines d'argent, de cuivre, de fer et de plomb, dont le territoire de cette ville libre est enrichie.

On y retrouve même tout ce qui rappelle les anciennes mœurs des Sarmates : leurs jeux, leurs fêtes, leurs migrations ; rien n'est oublié de ce qui peut présenter un but d'intérêt ou d'utilité aux nationaux et aux étrangers.

Son génie ne s'est point borné à ces seules marques de zèle pour la gloire des arts : sans nous étendre sur le mérite reconnu de son poëme de la Sibylle, et sur les divers morceaux de son éloquence sacrée, nous aimons à signaler à l'espérance un poëme épique, intitulé, *la Jagelloniде*, dont il enrichira bientôt la littérature polonaise.

Quelques-uns de ses ouvrages ont été traduits par M. l'ab-

bé Boucher, professeur de littérature française à l'université de Cracovie, qui, depuis plusieurs années, s'est occupé avec fruit à faire connaître à l'Europe savante les beautés de la poésie polonaise

[34] *Brave Kosciuszko, vaillant Poniatowsky,*
Grands encore à côté du grand Sobiesky....

Un caveau situé à droite de la porte principale de la cathédrale de Cracovie, fut construit par les ordres de Stanislas Auguste, en 1788, pour y déposer les cendres de J. Sobiesky. Il espérait que les siennes y reposeraient un jour ; mais le sort, plus puissant que la volonté des rois, en ordonna autrement.

Cette chapelle souterraine, séparée en plusieurs salles par des colonnes d'ordre ionique, ne renferme maintenant que trois tombeaux ; celui de Sobiesky, de Joseph Poniatowsky, et de Thadé Kosciuszko. Le premier, soutenu par quatre esclaves, est de bronze ; il est renfermé dans un mausolée de marbre noir. Le second est de plomb, revêtu de bois de chêne, sur lequel sont gravées les dernières paroles que le prince prononça en mourant. Le troisième, simple comme la vie de celui dont il contient les précieuses dépouilles, porte ce seul mot : *Kosciuszko.*

[35] *Et moi, près du tombeau, seul enfant de la France.*

Jamais ce qui intéresse la Pologne ne pourra devenir étranger à la France : trop d'estime et de sympathie servent de base à leur union, pour que le souvenir ne franchisse pas les longs espaces qui les séparent, et ne rapproche des cœurs faits pour s'apprécier : il en est des affections générales comme des intini-

tés particulières; partager la même gloire, les mêmes revers, suffisent pour rendre les liens des hommes indissolubles. Pourquoi ceux des nations seraient-ils exempts de l'influence d'une destinée commune ? Quels sont depuis vingt ans les victoires de nos armées, que les phalanges Sarmates n'aient cimentées de leur sang ? Quel est le français proscrit, telles que fussent ses opinions, qui, sans asile, n'ait trouvé une patrie dans cette Pologne hospitalière, et abandonné de ses amis, des consolateurs et des frères ?.... Plein de cette attendrissante pensée, je me suis répété à moi-même ce que le crieur public répétait aux Athéniens : " *Que celui qui veut ouvrir un avis utile s'avance* " *et parle.*" Je me suis avancé dans tous les tems, et j'ai dit ce que mon cœur m'a dicté pour une nation que j'aime, chez laquelle j'ai passé les belles années de ma vie, et que j'ai cru digne d'entendre la vérité toute entière.

Assistant à Cracovie à cette cérémonie touchante, j'ai mêlé mes larmes aux larmes des frères de Kosciuszko ; et, dans l'enthousiasme que ces lieux et leurs souvenirs m'inspiraient, il me semblait entendre la voix du héros s'écrier du fond de la tombe :.... Relève ta tête, Sarmatie ; car, tu es grande encore, et restée grande en dépit du sort ; sillonnée par la foudre, ton front n'en a pas été abattu ; trop de l'auriers en couvraient les nobles cicatrices. Sois toujours hospitalière aux malheureux, secourable aux opprimés, juste, loyale, fidèle ; et, digne de tes grandes destinées passées, tu le seras encore des nobles destinées qui t'attendent.

[36] *O toi qui parmi nous as compté tant d'amis.*

Dès que la nouvelle de la mort de Kosciuszko se fut répandue, tous ses amis de la France, de la Suisse, de la Pologne

de l'Angleterre, de la Suède, de l'Amérique, ainsi que de la Prusse et de la Russie, donnèrent des témoignages publics de leurs regrets.

Lors des derniers honneurs rendus, le 31 octobre, au général polonais, dans l'église de Saint-Roch, à Paris, le Général la Fayette saisit avec empressement l'occasion de manifester l'attachement et la considération qu'il avait toujours portée à son ancien compagnon d'armes; les nombreux amis que ses nobles qualités lui avaient acquis pendant son long séjour en France, assistaient en larmes à ce service funèbre. Ils semblaient y pleurer un frère.

" Les hommes qui ont défendu les lois de leur patrie, sans déshonorer une aussi juste cause par aucune action indigne, méritent qu'un hommage public accompagne leur mémoire, au moment où la tombe engloutit leur dépouille mortelle. Parler de Kosciuszko, c'est parler d'un homme qui a été honoré par les souverains, même contre lesquels il avait combattu pour la défense de son pays.

" Son nom appartient au monde civilisé, ses vertus à l'humanité ; l'Amérique le compte au nombre de ses plus illustres défenseurs. La Pologne regrette en lui un patriote, dont la vie fut consacrée à la cause de sa liberté et de son indépendance. La France et la Suisse ont admiré en lui l'homme bienfaisant et vertueux. La Russie, qui le vainquit, ne vit jamais un homme plus inébranlable dans ses principes, et plus ferme dans l'adversité..... .....

" Les Polonais se considéraient tous comme ses enfans ; ils l'entouraient de leur respect et de leur amour, et ils présentaient avec quelque orgueil aux autres nations ce modèle des vertus de leur patrie, cet homme si pur, si intègre, si grand à

la tête des armées, si modeste dans la vie domestique, si redoutable aux ennemis qu'il combattait, si humain, si bienfaisant pour eux, dès qu'il les avait vaincus, si zélé pour la gloire et l'indépendance de sa patrie, si consciencieux dans son culte pour la liberté, qu'il ne laissa jamais souiller par aucun excès." *(Moniteur du 3 Novembre 1817)*.

Les arts viennent encore d'offrir un nouvel hommage à la mémoire de l'homme regretté.

Pour faire suite à la collection numismatique des hommes illustres de tous les pays, on a frappé à Paris, en l'année 1818, une médaille en bronze, qui présente sur un des côtés le buste du général polonais, entouré de cette légende: THADEUS-KOSCIUSZKO ; et sur le revers ;

NATUS
AN. M. DCC. XLVI.
SIECHNOWIEZ DUCAT.
LITHAVIAE IN POLONIA.
OBIIT
AN. M. DCCC. XVII.

SERIES NUMISMATICA
UNIVERSALIS VIRORUM ILLUSTRIUM
MDCCCXVIII
DURAND EDIDIT.

[37] *Toi, que la France entière adopta pour son fils.*

Après avoir donné sa démission d'officier général, lorsque son zèle pour sa patrie eut été paralysé par la faiblesse de Stanislas Auguste, Kosciuszko s'exila volontairement, et se retira en France. Ce fut à cette époque qu'il reçut à l'unanimité de

l'assemblée législative le titre de citoyen français, que cette représentation nationale crut devoir accorder autant à la noblesse de ses sentimens, qu'à la loyauté de son caractère.

Le génie appartient de droit au peuple qui sait l'apprécier; naître en tel lieu est l'effet du hasard ; y demeurer par choix, c'est rendre hommage aux vertus qu'on y trouve et à tous les avantages qu'on y rencontre.

[38] *Le fils, l'auguste fils de ton libérateur,*
Roi de Sarmatie, en est le bienfaiteur.

Après tant d'efforts inouïs, d'espérances déçues, de dévouement sans résultat, la Pologne respire enfin ; et cette même Providence, que tant de bienfaits récens nous ont fait bénir, a régénéré d'un regard ce pays qu'elle paraissait avoir si longtemps abandonné.

Semblable aux corps célestes dont l'influence se répand partout, un prince magnanime a tendu une main protectrice au courage malheureux ; à sa voix tout a repris une existence nouvelle : une constitution forte, premier bienfait d'un pacificateur, a été adaptée aux lumières actuelles, comme à la position du pays. Rédigée avec sagesse par des hommes dignes de concourir à la perfection d'un travail aussi important, elle est devenue le gage éternel d'une alliance que le temps et la raison doivent consolider à jamais. Cette charte, basée sur le bonheur et l'intérêt mutuel, prouve assez aux Polonais que, nouveaux enfans d'une grande famille, la sollicitude d'un père a calculé pour eux les avantages du présent et les chances de l'avenir.

Epuisé par des efforts infructueux, ce pays, convalescent de trente années de convulsions, languissait dans toutes ses

parties, et ne se soutenait que par l'enthousiasme : mais cet horizon brillant, ainsi que les feux de l'été qui trompent dans la nuit le voyageur égaré, s'évanouissait pour renaître, et chaque espoir déçu coûtait à la Pologne la presque totalité de ses revenus, et le sang de l'élite de la nation.

Arrachés à leur patrie pour une cause étrangère, des milliers de bras enlevés à l'agriculture et aux arts, laissaient la campagne en friche et les cités sans artisans; la capitale même, qui, en si peu d'années, avait appartenu à tant de maîtres, était loin de présenter l'aspect que son rang politique lui assignait en Europe. Les arts, les sciences aussi nécessaires à la civilisation qu'à la gloire des peuples, n'étaient point encouragés. Le perfectionnement de la langue nationale n'était dû qu'à la persévérance d'une réunion de savans estimables qui, dépositaires de ce feu sacré, trouvaient dans leur énergie et leur patriotisme des ressources que les circonstances ne permettaient pas à leurs concitoyens de leur offrir.

Mais le législateur voulut; et des milliers d'ouvriers rendent la capitale digne de devenir le séjour de son roi. Des places vastes et régulières ont ajouté à la salubrité, des édifices publics, des monumens élevés aux grands hommes dont la Pologne s'honore, la décorent; et les citoyens, jaloux de suivre un aussi digne exemple, font construire, d'après un plan uniforme, et dégagent les rues de ces huttes hideuses et fétides qui n'attestaient que trop les désastres de cette période écoulée.

Des écoles publiques ouvertes à l'enfance, des lycées à la jeunesse, jettent dans toutes les classes le germe de l'éducation; une université offre aux Polonais, dans des cours de

littérature, d'histoire, de médecine, d'économie politique, de jurisprudence, de beaux arts, etc. les moyens de se perfectionner dans toutes les parties des sciences, sans avoir recours aux établissemens étrangers.

La justice, les finances et les autres administrations marchent d'un pas égal vers le but où tout concourt.

Le commerce, dégagé de ses entraves, commence à jouir des bienfaits de la paix.

Et l'armée, cette armée intrépide qui a porté l'éclat de ses armes et du nom polonais sur tous les points de l'Europe, en paraîtra plus redoutable encore à qui tenterait d'attaquer le corps imposant dont elle est partie intégrante.

De quel amour ne doit donc pas être entouré celui sur qui reposent toutes les espérances de l'avenir ? Solon, ce sage de l'antiquité, mit la paix publique de sa patrie sous la garantie du ciel. Polonais ! mettez votre existence sociale et votre bien-être à venir sous la sauve-garde de votre roi. Le courage et des circonstances heureuses font les héros ; le génie, les talens et les vertus font les grands hommes. Que celui qui vous gouverne soit votre Providence, comme il fut celle de l'Europe entière. Que ces mots sacrés de vaillance et de fidélité, gravés dans vos cœurs, flottant sur vos bannières, retentissant dans vos rangs, soient l'arche d'alliance qui réunisse toutes les pensées, éteigne toutes les passions, et fasse connaître à l'Europe, que, toujours dignes de ce siècle si honorable dans les annales du monde, ce cri de l'honneur et du dévouement ne cessera jamais d'être votre devise.

Voilà le langage que Kosciuszko eût tenu à ses concitoyens, et les pensées, qu'avec plus d'énergie sans doute, il

aurait publiquement émises dans les dernières années de sa vie ; c'est dans cette conviction, que j'ose le redire aux vrais amis de leur patrie, dont les âmes retrempées par leurs propres malheurs, sentent maintenant ce qu'ils doivent au bienfait d'une position stable: AMICUS PLATO, AMICUS ARISTOTELES, SED MAGIS AMICA VERITAS.

[39] *Lorsque le ciel lui rend cette autre Providence.*

Peu de jours après son arrivée à Paris, l'Empereur Alexandre désira voir Kosciuszko. Il lui envoya sa voiture, et l'invita de se rendre près de lui.

Enhardi par la bonté avec laquelle il fut reçu de l'empereur, Kosciuszko lui parla long-temps de sa patrie ; et peu de temps après, avec la noble assurance de la vertu, il lui adressa cette lettre, qui semblait contenir tous les vœux de son inaltérable patriotisme.

" SIRE,

" Si j'ose de ma solitude adresser mes instantes prières à un " grand monarque, c'est que je reconnais pour le premier des hommes " celui dont la magnanimité égale le génie. C'est donc avec la confiance " que cette conviction m'inspire que je supplie V. M. I. bienfaitrice de " l'humanité, d'accorder une amnistie pour la Pologne, sans aucune restric- " tion ; que les paysans qui sont en pays étranger soient libres en rentrant " dans leur patrie. Que V. M. I., en se déclarant roi de Pologne, lui " donne une constitution semblable à celle de la Grande-Bretagne ; que " des écoles publiques pour l'instruction des paysans soient formées et " entretenues sur les fonds de la régence ; que la servitude soit abolie dans " l'espace de dix ans, et qu'à cette époque chaque laboureur reste pro- " priétaire du champ qu'il aura fertilisé.

" Si mes prières sont accueillies, Sire, que V. M. I. m'accorde encore " la dernière qui est de me permettre, quoique malade, de venir à ses pieds " y prêter le premier serment de fidélité, et lui offrir mes hommages comme " à mon souverain et au bienfaiteur de ma patrie."

Berville, le 9 avril 1814.

[10] *Et dans ces mêmes lieux où ta mâle vaillance*
Prépara les beaux jours de son indépendance.

Ce fut le 24 mars 1794 que, cédant aux vives sollicitations de ses amis, Kosciuszko, revenu d'Italie, fit son entrée à Cracovie, et reçut sur la grande place de cette ville, le serment de tous les citoyens, armés pour la cause de l'indépendance. Les emplois éminens sont comme les pyramides, deux seuls sortes d'êtres peuvent y atteindre; les reptiles et les aigles! Proclamé à l'unanimité chef suprême de la force nationale *(natzelnik)*, et investi de l'autorité civile, on ne donna d'autres bornes à son pouvoir que sa sagesse et ses vertus.

Il s'occupa sur-le-champ de toutes les réformes nécessaires, ainsi que des préparatifs de défenses; et le même jour, il adressa deux proclamations aux habitans.

Voici ces pensées indépendantes et fières, telles qu'elles s'élancèrent de l'âme qui les avait conçues:

" MES CONCITOYENS,

" Je ne puis espérer de briser le joug qui nous accable " qu'avec le secours que j'attends de votre patriotisme. Ralliez-vous sous " les drapeaux de la liberté, et n'ayons tous qu'une seule pensée, comme " un seul but. Offrez à la nation une partie de ces biens que vous ne " pouvez plus regarder comme à vous, depuis que vos oppresseurs en " disposent.

" Lorsque le désespoir fait prendre les armes, la mort doit effrayer " aussi peu que les menaces de l'ennemi. Armez-vous pour la cause de " l'indépendance: que l'avenir de nos enfans soutienne nos efforts, et " ranime notre courage.

" La ferme résolution d'être libre est le premier pas vers la liberté, " comme le sentiment de sa force est le gage certain de la victoire."

Cracovie, le 24 mars 1814.

Sa seconde proclamation, adressée aux dames polonaises, était conçue en ces termes :

" Nobles Dames,

" Vous êtes l'ornement de la nation ; mais aussi vous " en faites la force par l'énergie que vous lui communiquez : il vous convient " donc d'apprendre ce que je suis résolu de tenter pour la délivrance de " notre patrie.

" Vous gémissez, ainsi que nous, sous le joug qui pèse sur la Pologne. " Eh bien ! nous le briserons ce joug ; mais, pour y parvenir, des sacri- " fices de tout genre sont indispensables : chaque enfant d'une même " famille doit être prêt à les faire. Me serai-je en vain adressé à vos " âmes tendres et sensibles ? non, mes dignes concitoyennes ; vos époux, vos " fils, vos frères s'arment pour le combat : nos efforts assureront votre " bonheur. Nobles dames, quand notre sang aura coulé, prenez soin de " vos défenseurs."

Cracovie, le 24 mars 1814.

A peine ces proclamations furent-elles répandues, qu'un même cri retentit dans tous les cœurs, et que la jeunesse polonaise se hâta d'accourir sous les drapeaux de Kosciuszko. Désirant profiter de cet élan de patriotisme, qui rend les hommes capables des plus grandes choses, il quitta Cracovie, peu de jours après son arrivée ; et, sans artillerie, à la tête de 4000 hommes, armés pour la plupart de piques et de faulx, il marcha au-devant d'un corps de 12000 Russes qu'il osa attaquer à Wraslavicé, le 4 avril 1794. Sa grande âme aspirait à l'honneur de consolider la liberté de son pays, ne redoutant pas même d'en être le martyr, pourvu qu'il en fût le fondateur.

Le succès couronna son audace ; et, après un combat qui dura cinq heures, il défit entièrement les ennemis, leur tua 3000 hommes, et se rendit maître de onze pièces de canon.

[1] *Vois de ce qu'il te doit ton pays acquitté.*

Les Polonais avaient pensé que la présence de Kosciuszko au congrès de 1815, à Vienne, pourrait être de quelque utilité aux intérêts de leur pays : ils le sollicitèrent donc vivement de s'y rendre ; n'écoutant que son dévouement patriotique, il accéda sur-le-champ à leurs désirs. Retardé par quelques obstacles qui le retinrent en route, il arrivait trop tard à Vienne, lorsqu'il rencontra l'empereur Alexandre à Braunau. Dans la longue audience que ce souverain daigna lui accorder, Kosciuszko l'entretint de l'objet de son voyage. Et ces mémorables paroles, prononcées depuis par celui qui ne promit jamais en vain, prouvèrent que les vœux du héros avaient été entendus et exaucés. " Polonais, je respecte " et j'apprécie vos efforts pour reconquérir votre patrie et " lui rendre une existence digne d'elle, mais une branche " enlevée de l'arbre où elle a pris naissance s'y rattache de " nouveau, dès qu'on la réunit au tronc qui faisait sa force ! " De vous-mêmes dépend votre régénération future.... Vos " destinées sont celles du peuple Slave. .."

C'est au retour du congrès de Vienne, qu'il connut à Soleure M. Zeltner frère de son ancien ami ; ce nouveau lien, qui plaisait à son cœur, lui fit prendre la résolution de se fixer en Suisse. Kosciuszko y consacra ses dernières années à la pratique des vertus qui honorent le plus l'humanité. C'est de là qu'est daté le dernier acte marquant de sa vie. Par une disposition formelle, prise devant les autorités et enregistrée par le notaire public, il abolit la servitude dans son domaine de Siecnowicze en Pologne, déclarant libre et exempt de toutes charges, redevances et services personnels les anciens serfs de ses terres.

Montant chaque jour à cheval, il dirigeait habituellement ses promenades vers la cabane des infortunés qu'on lui désignait. Sa générosité fut bientôt connue dans le canton ; pendant cette année de disette où la famine désolait la Suisse, la classe indigente accourait de toute part réclamer ses secours : sa charité n'eut d'autres bornes que sa vie.....On le croyait riche, parce qu'il donnait la presque totalité de ses revenus, accoutumé depuis beaucoup d'années à se contenter du strict nécessaire : il n'eût connu de privation qu'en cessant de pouvoir répandre des bienfaits.

[42] *Par le dernier bienfait de l'hospitalité.*

Le 15 octobre 1817, jour de deuil éternel pour la Pologne, Kosciuszko mourut d'une fièvre nerveuse, à Soleure, entre les bras de son ami Zeltner, regretté de tous les habitans de ce canton, et surtout des infortunés dont il aimait à s'entourer. Il semblait depuis quelque temps pressentir sa fin prochaine ; et je tiens de madame la princesse *Fanny Lubomirska* qui, à cette époque, passa près de lui quelques semaines, que son patriotisme s'exaltait davantage à mesure que la vie lui échappait. Lorsque cette dame dut le quitter, pour visiter le lac de Genève, il ne put retenir ses larmes. Il la sollicita vivement de lui donner un anneau : la princesse le lui envoya de Lausanne, avec cette inscription : *l'amitié à la vertu.* Lorsque la bague arriva à Soleure, l'homme célèbre avait vécu.

Dès que la Pologne eut retenti de ce cri douloureux qui se répéta des monts helvétiens jusqu'aux stepes les plus reculés de la Sarmatie, *Kosciuszko n'est plus !..* les Polonais n'eurent qu'une pensée, qui fut de rendre à leur patrie les restes précieux de son illustre défenseur.

Par l'organe du lieutenant du roi, le prince Zajonzeck, ancien compagnon d'armes et ami de Kosciuszko, ils s'adressèrent à l'Empereur Alexandre, pour obtenir son agrément à cet égard. S. M., dans une lettre qui respire toute la sensibilité de son noble caractère, voulut bien s'identifier aux regrets de ses nouveaux enfans, elle fit plus encore, elle ordonna à l'un de ses gentils-homme de la chambre, le prince Antoine Jablonowsky, petit-fils du Castellan de Cracovie, de se rendre à Soleure, pour, conjointement avec son ministre en Suisse, demander à la régence de cette ville les restes de l'homme illustre, et veiller à ce que ses cendres fussent transportées avec toute la dignité convenable.

La ville de Soleure,* qui la première avait eu le triste avantage de rendre des honneurs funèbres au général polonais, désigna, de son côté, pour accompagner le corps, M. Zeltner, directeur de la régence, que Kosciuszko avait nommé son exécuteur testamentaire : ce fut avec cet honorable cortège que les restes du héros arrivèrent à Cracovie, où ils furent reçus par tous les fonctionnaires de la république, et déposés dans l'église de Saint-Florian, au faubourg de ce nom.

Le 22 Juin 1818, cette antique capitale, après des obsèques dignes d'elle et de lui, honora le courage et la vertu modeste, en plaçant, dans le tombeau des rois, celui que la Pologne

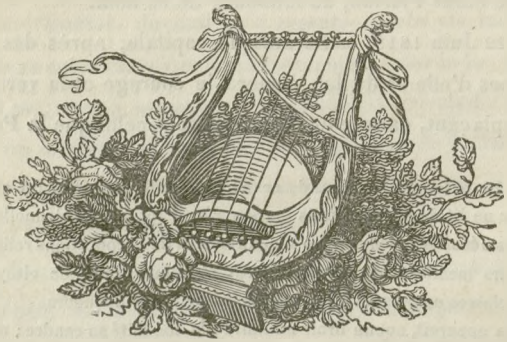
* Le 16 octobre, le corps de ce héros, habillé de noir, fut exposé à Soleure sur un lit de parade ; trois jours après, il fut porté solennellement à l'église des Jésuites, accompagné de pauvres et de corporations religieuses, de plusieurs membres du gouvernement et d'une foule de citoyens de toutes les classes empressés à lui rendre les derniers honneurs.

Aucun appareil, aucun bruit militaire n'a inquiété sa cendre ; mais elle a été bénie et arrosée par les larmes des gens de bien. La douleur de l'homme sensible est comme la lampe religieuse et solitaire qui veille auprès des tombeaux. *(Gazette de Lausanne.)*

nomma son ange tutélaire, et qui ne vit dans ses transports pour lui que ses devoirs envers elle.

Qu'il repose en paix l'homme vertueux : sa carrière a été courte, mais elle a été bien remplie ; il a passé, en faisant le bien, et son souvenir vivra parmi les hommes tant que la loyauté, le courage et la vertu seront en honneur sur la terre. L'amitié donne à sa perte des larmes amères. Les malheureux qui perdent un père en lui, le bénissent, en priant sur sa tombe ; et sa patrie a honoré sa mémoire par d'augustes et touchans regrets.

De la douce vertu tel est le sûr empire,
Telle est la digne offrande à tes mânes sacrés,
Vous, qui n'êtes que grands, vous qu'un flatteur admire,
Vous traitons-nous ainsi lorsque vous expirez ?



LA HARPE DU BARDE,

CHANT GAULOIS

POUR LA DIETE DE VARSOVIE,

Il est juste sans doute, il importe au genre humain de louer les Titus, les Trajans, les Louis XII. les Henri IV. et ceux qui leur ressemblent.

Voltaire, Mélange de Littérature.

Prends ta harpe, Barde Sarmate : le vent du malheur ne dessèche plus ta patrie ; il ne fait plus vibrer plaintivement l'harmonieux interprète de tes pensées ; prélude fièrement à tes chants par un nom que tes accords ont redit plus d'une fois quand tu as peint la vertu sur le trône.

Barde, dans ce jour d'espérance, tes frères veulent entendre ta voix : jadis elle enflamma le cœur des jeunes fils des combats, lorsqu'ils répondaient à tes accords belliqueux, en brandissant au loin leurs lances victorieuses ; maintenant le Dieu des batailles a baissé son glaive ensanglanté, l'épi nourricier croît aux champs du carnage. Qu'au cri des combats succède l'hymne à la paix, et les passions terribles seront silencieuses comme la lave éteinte des volcans.

Vois les Sclades, vois les guerriers protecteurs de la Sarmatie, sur les nuages qu'argente le disque brillant de la reine des nuits ; ils sourient au calme de la nature et du monde, fruit des nobles travaux du héros qu'ils désignent à tes chants.

Prends ta harpe, Barde Sarmate : le vent du malheur ne dessèche plus ta patrie.

Que la corde reconnaissante s'agite fortement sous tes doigts ; parle aux nations qui le bénissent, aux heureux dont il s'en-

toure ; jamais tant de regards ne se seront fixés sur tant de vertus ; que les larmes du cœur coulent en sa présence, il recevra cet éloge que le mensonge ne dégrade pas.

Redis comme le désir de rendre ses peuples heureux l'éveille, jeune encore dans le secret des nuits, peins le juste comme la loi, bon comme la nature, méditant dans la profonde sagesse de sa pensée cette constitution libérale, gage d'alliance et de fidélité, édifice magnanime dont le temps consolidera la base, et dont la chûte terrible entraînerait tous les maux d'une entière dissolution.

Prends ta harpe, Barde Sarmate : le vent du malheur ne dessèche plus ta patrie.

Le calme règne autour de toi ; non ce calme précurseur des tempêtes, qui chasse devant lui le nuage dévastateur, mais ce silence d'une belle nuit où le zéphir retient son haleine, où le cristal de la rosée se distille lentement sur le feuillage renaissant, quand le rossignol seul salue de son ramage le tableau azuré du firmament.

Barde, répand ton âme dans tes chants, ranime l'œil éteint du vieillard pour qu'il contemple encore une fois le monarque père de son peuple, réveille la jeune épouse, et qu'elle presse avec transport son nourrisson sur son sein, que les premiers mots qu'il entende soient *amour* et *fidélité*, pour qu'il les répète un jour près de toi, à son Roi père de la patrie. Prépare l'hymen du guerrier dont le sang coula pour son pays ; qu'il ne porte plus sa chevelure de guerre, et que cette époque fortunée soit aussi celle de son bonheur ; redis le doux épisode de sa vie.

La jeune Vierge de la Vistule, pure comme la neige des montagnes, s'avance le ciel dans le regard vers celui qu'elle a choisi ; son cœur, rempli par le sentiment intime de son bonheur, garde le silence de peur de se trahir ; elle lui présente comme aux siècles écoulés, l'écharpe et la lance, liens sacrés de leur union ; les libations de vin et de lait arrosent l'autel de fleur qu'environne un nuage de parfums, la coupe de cristal pourprée du vin des Gaules passe de mains en mains, le jeune couple en humecte ses lèvres. Aimons-nous, disent-ils de la voix et du regard, aimons-nous, répètent autour d'eux leurs heureux amis, et que le premier baiser de l'amant accomplisse l'immuable vœu de la nature: chante l'hymne nuptiale. La vie jaillira de la vie, et tout dans ce jour d'espérance respirera amour et bonheur.

Prends ta harpe, Barde Sarmate : le vent du malheur ne dessèche plus ta patrie.

Quel plus noble sujet pourrait inspirer tes accens ? l'olivier renaît sous l'égide de Minerve, et son feuillage tutélaire, uni au chêne sacré, ombragera désormais le génie et les arts ; repose-toi sous ses branches enlacées en berceaux, et dès que l'astre du jour dorera, à son lever, le sommet des montagnes, contemple avec ravissement tous les heureux fruits de la paix.

Dis, ce guerrier rendu au premier des arts utiles, façonnant maintenant le fer pour un plus doux usage, rentré dans le sein du peuple dont il fut le plus noble enfant: il a suspendu sa lance sous l'image de Kosciuszko, pour cultiver le champ de ses pères avec la même ardeur qu'il l'a su défendre. Elle passera cette génération des braves, mais sa mémoire ne passera pas, et le feu sacré de sa gloire embrasera les cœurs de la génération qui s'avance. Vois ces chemins embellis d'une double rangée des jeunes plantes de la forêt, ces nouvelles routes ouvertes pour rendre au commerce l'activité qui unit les hommes par leurs besoins mutuels; vois ces encouragemens accordés à l'industrie, donnant au métal empreint la circulation rapide, signe de la prospérité de l'état.

Dis, ces fleuves, naguère inconstans comme la faveur du peuple, qui, semblables aux séditions, ne se répandaient dans les campagnes que pour y porter le désordre et l'effroi; resserrés maintenant, dans des bornes prescrites, ils vivifient doublement le sol par la fertilité qu'ils augmentent et par cette multitude de barques légères qui sillonnant leurs ondes captives, vont porter aux mers lointaines le produit du travail et de l'industrie.

Prends ta harpe, Barde Sarmate : le vent du malheur ne dessèche plus ta patrie.

Vois ces villes, dont les ruines attristées attestaient si péniblement les ravages des guerres passées, et les désastres plus terribles encore des révolutions renaissantes, comme elles semblent renaître sous le compas créateur des successeurs de Vitruve. Soit que le goût ordonne de détruire pour édifier sur un plan uniforme, soit que, donnant l'essor au génie qui enfante, il lui désigne seulement le chemin qu'il doit suivre: un palais s'élève où naguère une masure fétide contristait la pensée, le regard s'étend le long de ces rues que le cordeau régularise, l'air parcourt librement ces places dégagées de leurs entraves; des édifices immenses préparent aux défenseurs de la patrie des abris sains et commodes: et vous aussi, hospices du malheur, vous ornez les cités en attestant à la Pologne attentive, qu'encourager, perfectionner, prévoir tel est l'esprit du règne actuel.

Prends ta harpe, Barde Sarmate : le vent du malheur ne dessèche plus ta patrie..... Mais que tes doigts restent suspendus sur la corde mobile; approche de cette enceinte auguste, et contemple dans le recueillement de la pensée ces organes de la patrie et des lois; applaudis à cette éloquence, noble domaine du génie de ton pays; ton roi les écoute, et sa présence adorée donne un nouvel élan à leur patriotique énergie; ils ont connu son âme dans la sagesse de ses discours, le bien qu'il a fait leur est garant de celui qu'il médite; il est à la fois la leçon et l'exemple.

Vois ce nonce* dont l'âge a mûri la raison; revêtu du costume

* Député, nommé par les diétinnes à la diète générale.

de ses ancêtres, il s'avance à la tribune aux harangues ; il parle, et sa voix sonore retentit dans les cœurs, comme l'hymne du barde après la victoire. Son geste est simple, sa contenance noble et modeste ; il fait le tableau des mœurs, il peint la tolérance comme le seul moyen possible d'amener les hommes à une même doctrine, en rendant à la religion chrétienne son auguste destination, à cette religion sainte, qui défend à la haine de durer un jour et prescrit à l'amour d'être éternel ; il persuade, il entraîne, les lumières de son esprit ont éclairé son cœur, la nature fait souvent naître et mourir en un jour les plantes qui atteignent dès leur naissance leur force et leur beauté dernière, mais elle élève lentement le chêne qui étend ses rameaux protecteurs sur les générations des forêts.

Un autre député lui succède ; ce qu'il a médité long-temps il l'exprime avec concision, il dit les besoins et les ressources de l'état, revient sur les maux passés pour mieux faire sentir le bonheur présent ; il discute les lois et les adapte à chaque partie de l'administration : l'histoire moderne est fertile en héros, mais elle offre rarement de ces législateurs sublimes qui domptent tous les obstacles pour le bonheur des hommes. Cet autre parle des finances : celui-ci de l'instruction publique, ce guerrier de l'armée : tous enfin sur des sujets divers n'ont rien en vue que la patrie, et leur noble éloquence subjugue par le sentiment de la vérité ; ils laissent parler leur cœur, ils osent tout ce qui leur dicte, et forts de cet appui moral, ils s'élèvent aux plus sublimes conceptions. Députés, votre Roi vous a compris, les sages qui l'entourent vous remercient du regard, vos tâches sont remplies ; et le murmure approbateur de ce moderne aréopage est la couronne civique offerte par la reconnaissance à la flamme sacrée du génie.

Prends ta harpe, Barde Sarmate : le vent du malheur ne dessèche plus ta patrie.

Que ces élans du génie ennoblissent tes vers : Barde, fixe la vérité fugitive, et transmets d'âge en âge les époques glorieuses de ce siècle, tout ce qui vient du cœur n'est pas de la flaterie, les flatteurs n'en ont pas ! que tes mâles accords charment l'âme des guerriers, récite les exploits de leurs ancêtres, rends leur cet héritage de gloire dont tant de sang a scellé la légitimité, nomme ceux qui préfèrent leur pays à la vie, ranime le cœur de la patrie saignant encore de la perte récente de ses immortels enfans ;* et vous aussi, ombres chéries, sur les nuages argentés où vous avez rejoint vos aïeux, vous souriez au réveil majestueux de la patrie régénérée par un monarque si digne du nom de Grand.

Modulant des doux accords, que tes chants coulent comme le

* Poniatowsky ; Kosciuszko, Dombrowsky, enlevés presqu'en même temps à l'amour de leurs concitoyens.

ruisseau qui serpente la vallée, délasse l'homme utile de ses travaux pénibles, montre l'immortalité au savant qui polit les mœurs, au législateur qui civilise, au ministre des autels dont l'exemple est une seconde religion : les calomnies passent, mais les œuvres restent ; et si pour l'imagination l'immensité n'est qu'un pas, tes récits seront à notre oreille attentive ce qu'est la brise du soir à la fleur qui se fane sur sa tige.

Mais Barde, que semblable à la voix du remords, tes accens terribles condamnent le crime à l'immortalité de l'opprobre, qu'ils éloignent le vil calomniateur dont le souffle empoisonné consume la proie qu'il poursuit ; c'est un lâche à qui le courage seul manque pour être un assassin ; le médisant qui feint de répéter ce qu'il avance ; l'envieux qui ne pardonne aucun succès, et dont le regard stérile dessèche le génie en sa fleur ; qu'ils errent sans repos sur la terre de douleur où la gloire et l'amitié sont étrangères.

Barde ! Barde ! que tes accens, luttant de puissance avec la nature, soient l'appui du faible, l'immortalité du juste et la terreur du méchant ; que l'écho des nations les redise aux terres lointaines et les répètent encore quand tout ce qui t'entoure sera effacé de la scène du monde comme la vague impétueuse au désert de l'océan.

Etranger à la Sarmatie, ô Barde ! j'ai quitté les montagnes de la Gaule, et dans le premier âge de ma vie je me suis assis à tes banquets ; j'ai assisté à tes fêtes. Lorsque l'astre des nuits, suspendu comme une lampe funéraire, répandait sa clarté vacillante sur la vallée des tombeaux. J'écoutais les chants de tes frères ; ils étaient plaintifs alors ; le génie des souvenirs ne leur inspirait que les consolantes illusions de l'espérance ; vers l'automne de mes années, j'ai voulu revoir cette nation dont les grands hommes et les génies supérieurs ont été constamment l'objet de mon culte. Je suis venu, et j'ai vu briller la joie sur le front du peuple, les cris d'allégresse m'ont nommé le bienfaiteur et le bienfait, car les grandes actions portent leur gloire avec elle comme le rubis sa pourpre.

Enivré d'une joie pure qui se partage avec tant de charme j'ai bu dans la coupe d'or le vin de l'hospitalité, et j'ai répété avec une nation entière, fière d'obéir à des vertus dignes de lui commander : heureux les peuples témoins de cette époque fortunée, honneur aux sages qui en ont préparé la naissance, gloire au monarque digne des hommages de la terre reconnaissante et des regards augustes de l'Eternel.

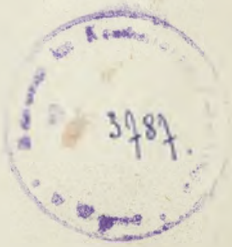
Prends ta harpe, Barde Sarmate, et prélude avec enthousiasme à tes chants ; l'admiration motivée est plus qu'un sentiment, c'est une seconde âme ; Barde, il en est des grands hommes comme des dieux : comblés de leurs bienfaits, nous n'avons pas pour eux de récompenses, mais nous avons des hymnes.

Ainsi dit le Gaulois, soudain les mains des Vierges pressèrent de leurs doigts de roses les cordes frémissantes des harpes. Et leur douce musique, telle qu'une langue universelle, peignit toutes les sensations de leurs âmes. Fixant ses regards sur le séjour de l'éternelle paix, le Barde des anciens jours fit entendre aux peuples attentifs les chants de reconnaissance et d'amour, et les ailes des vents les portent sur les plages lointaines aux enfans du courage et des âges écoulés.

A LA VILLE LIBRE DE CRACOVIE.

Tu daignas devenir ma seconde patrie,
Accepte ce tribut de mes faibles talens,
Et telle qu'une mère indulgente et chérie,
Souris à ces essais de l'un de tes enfans.

De l'Imprimerie de G. Schulze 13, Poland Street.


3787.

LE COMTE DE LAGARDE.

Dessiné d'après nature et sur pierre par C Carbonnier.

Imp. C Hullmandel

L'ENTHOUSIASTE

OU

L'AVEZ-VOUS VUE?

Dialogue en vers sur l'arrivée

DE MADAME DE STAËL

À VIENNE

SUIVI

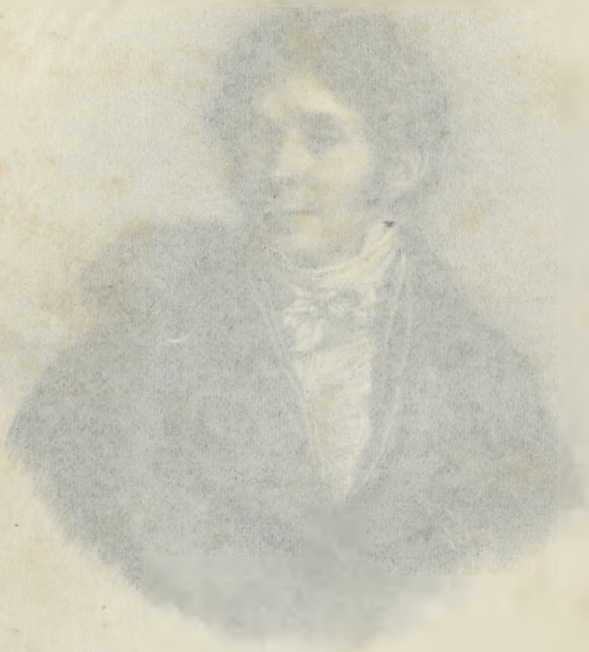
DE MÉLANGES DE LITTÉRATURE,

Par un Membre de l'Académie de Naples.

L'Enthousiasme en tous genres est ridicule pour qui ne l'éprouve pas.

Mme de Staël, Delph. de Corinne ou l'Italie.

1810.



LE COMTE DE LAVALETTE.

L'ENTHOUSIASTE

OU

L'AVEZ-VOUS VUE?

Dialogue en vers sur l'arrivée

DE MADAME DE STAËL

À VIENNE

SUIVI

DE MÉLANGES DE LITTÉRATURE

PAR UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE NAPLES.

L'Enthousiasme en tous genres est ridicule pour qui ne l'éprouve pas.

Mde. de Staël, 5 chap. de Corinne ou l'Italie.

3490
3987

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON, BESSON, LIBRAIRES.

A St.-PÉTERSBOURG,

CHEZ LESZNOWSKI, Libraire, près le Pont-Bleu.

1810.

Avec Permission de la Censure.

DE L'IMPRIMERIE DU SÉNAT-DIRIGEANT.

PRÉFACE.

Quoiqu'en ne mettant pas son nom à un ouvrage il semble que l'on soit dispensé d'être modeste; comme de pareils incognito finissent toujours par se découvrir, il est prudent de réclamer d'avance l'indulgence de ses lecteurs en s'accusant des fautes que l'on sait avoir commises.

Le premier tort est d'avoir écrit contre Mde. de Staël, mais les femmes qui ne s'éloignent jamais du sentier que la nature leur a tracé et se contentent d'y cueillir les fleurs qu'avec profusion les grâces y font naître, me pardonneront je l'espère, d'avoir voulu y ramener une d'elles qui

cherchant le bonheur dans la célébrité courra toute sa vie après l'ombre sans jamais atteindre la réalité.

Le second, d'avoir publié les fragmens d'un poème qui ne donnent pas même l'idée de ce que son titre annonce, puisque ce ne sont que des portraits qui ne rappellent en rien l'Augarten ni sa fête au 1er de Mai; mais si j'avais continué cet ouvrage en y épanchant tous les sentimens que les Viennois m'ont inspiré, tant pour leurs meurs douces et leur attentive hospitalité que pour le bonheur qu'ils éprouvent et que l'on partage, je ne l'eusse jamais publié à Vienne. Quelques méritées que soient les louanges c'est toujours de loin qu'il faut les accorder et j'ai donc cru devoir profiter de mon absence pour rendre à quelques-uns d'entre-eux la justice qui leur est due sans que leur modestie en souffrit, ni que l'on puisse m'accuser de flatter des gens que l'estime publique met au-dessus de tout éloge.

Le troisième, seroit d'avoir écrit, l'épître à mon ami, qui par sa prétention à donner des conseils pourroit m'attirer de

fort facheux avis, mais si sans avoir égard au style ainsi qu'au peu de brillant des pensées on ne veut faire attention qu'à la pureté du motif, je trouverai peut-être grâce aux yeux des personnes qui ne défendent pas à la jeunesse de réfléchir dans un siècle où l'on est homme de bonne heure et où l'on acquiert à ses dépens le droit de prémunir ses jeunes amis contre les dangers qui les attendent.

Quant au reste de l'ouvrage, c'est ce que tout le monde fait ou peut faire; de petits vers fort innocens, qui, lorsqu'ils ne sont pas de nuisibles inutilités n'ont pas besoin d'être défendus puisque personne n'est tenté de les attaquer.

Enfin s'il ne m'étoit pas interdit de parler de mon coeur dans un livre dont le titre annonce une satire, je dirois que c'est lui qui m'a guidé dans tout ce que je publie ici; que je n'ai jamais mis d'importance à mes opuscules littéraires qu'autant qu'ils pourroient servir d'interprète à mes sentimens, ainsi qu'à m'acquitter envers les êtres qui me sont chers, de l'affection qu'ils veulent bien me témoigner.

J'ajouterois ..... mais peut-être n'ai-je pris qu'une peine inutile ; si cet ouvrage doit rester inconnu, qu'est-il besoin de le défendre, s'il plaît, ma cause est gagnée ; si non, les gens de goût s'en vengeront par l'oubli.

À MON AMI.

Vous qui joignez au charme heureux d'écrire
Le don séduisant de parler ;
Vous que l'on voudroit écouter
Pour s'amuser ou pour s'instruire,
Et qui sachant si bien juger,
On n'entendit jamais médire ;
Lorsque ma main vient de tracer
Les vers piquants d'une satire,
Si j'ose vous la dédier,
Consentirez-vous à la lire?
Daignerez-vous encourager
Les premiers essais d'une lyre
Que l'art d'Ovide eût dû guider
Et qui préfère le délire
Dont Juvénal sut l'inspirer.

En implorant votre indulgence,
Conserverai-je l'espérance
Pour cet écrit de vous fléchir?
Quand la faveur que je réclame,
L'ouvrage admiré d'une femme
Dans mon coeur n'a pu l'obtenir.

AVANT-PROPOS.

JE n'avois pas l'intention en commençant cette bluette sur l'enthousiasme que l'arrivée de madame de Staël a fait éprouver dans la société de Vienne, d'y mêler aucune réflexion sur *Corinne* ou l'*Italie*. Les journalistes ont trop parlé de ce roman, chacun dans le monde a trop donné son opinion, pour que beaucoup dans mes vers n'y reconnoissent leurs idées. Je me serois donc bien gardé de mettre les miennes au jour, si j'avois trouvé dans le caractère que je trace un cadre susceptible d'être suffisamment brodé et si je n'eusse pensé que quelques remarques sur cet ouvrage, en y ajoutant de l'intérêt, pourroient justifier le rôle exagéré que je donne à Cléon.

J'ai été frappé, je l'avoue, de l'espèce de délire que quelques personnes paroissoient éprouver après l'avoir entendue; et cet empressement de la voir, l'emphase des récits, ce fanatisme universel m'ont fait naître l'idée de traiter en riant une manière de voir que tant d'autres adoptoient d'une façon si grave.

Le mérite de madame de Staël est trop généralement avoué pour que quelques

plaisanteries puissent y porter la plus légère atteinte. Son imagination vive et brillante, ses expressions concises et heureuses, ses pensées fines et neuves lui ont assuré à jamais les éloges de son sexe, et l'admiration du nôtre.

Une grande réputation, de quelque mérite qu'elle soit, est une obligation que l'on contracte envers le monde de s'en montrer toujours digne, et l'avidité que l'on mettoit à entendre parler cette femme célèbre a dû vraisemblablement nuire à son mérite réel. On ne lui pardonnoit pas de s'exprimer avec une simplicité naturelle; et quoiqu'il soit bien avéré que trop de recherche dans les phrases habituelles de la société porte avec elle le cachet du ridicule, on vouloit de l'esprit où il ne falloit que de la grâce, et de l'exaltation dans ce qui n'exigeoit que du bon sens.

Qu'en est-il résulté? faute de juger plus sainement, chaque jour l'enthousiasme a diminué et tel maintenant rira de ma satire, qui ne fut peut-être qu'une copie de mon original.

L'ENTHOUSIASTE,

DIALOGUE.

CLÉON *rencontrant* ARISTE.

L'AVEZ-VOUS vue! ah! mon ami,
D'honneur j'en suis dans le délire;
Quelle aimable façon de dire!
Vous m'en voyez encor ravi.
D'un mot enlever les suffrages,
Unir la grâce à l'enjoûment,
Avoir l'esprit de tous les âges,
Et modeste avec du talent!
On court après, chacun espère
Dans sa maison la recevoir;
Il n'est savant qui ne préfère
Le souper où l'on peut la voir.
Depuis long-temps chez Dorimène
On attendoit l'instant heureux;
Le jour est pris on nous l'amène
Et du talent ce phénomène
Dans son éclat s'offre à nos yeux.

Non, jamais je ne pourrai rendre
Ce qu'en la voyant j'éprouvois;
De lui parler je palpitois,
Et je redoutois de l'entendre.
Le silence le plus profond
Tenoit en suspend l'assemblée,
Elle parla!... l'âme étonnée,
Que chacun de ses mots confond,
Crut par un songe être abusée:
Quel triomphe alors, quelle cour!
C'est bien là jouer le beau rôle:
Je crus voir Corinne en plein jour
Improvisant au Capitole.

ARISTE.

Eh! mon Dieu, parlez, cher Cléon,
Nommez-moi donc cette merveille;
Mais qu'elle emphase sans pareille,
Avez-vous perdu la raison?

CLÉON.

Oui, j'en suis fou; l'enchanteresse
A jeté son charme sur moi,
Et désormais ma seule loi
Sera de l'admirer sans cesse;
De recueillir avidement
Chaque bon mot, chaque axiôme,

Comme elle parle sentiment !
Que ne l'ai-je connue à Rome
Au Capitole improvisant !

ARISTE.

Mais enfin dites-moi de grâce,
Le nom d'un être si parfait ;
Est-ce le chantre de la Thrace,
Le Dieu des vers sur le Parnasse,
Ou d'Anacréon le portrait ?

CLÉON.

Qu'elle est l'erreur qui vous abuse,
Mais où vivez-vous, mon ami,
Ignorez-vous que la dixième Muse
Tout récemment vient d'arriver ici ?
N'auriez-vous jamais lu Delphine,
Ce *nec plus ultra* des romans,
Ni les douloureux sentiments,
Qui nous font admirer Corinne ;
Mon cher Ariste, où vivez-vous ?
Gardez-vous bien je vous conjure,
N'ayant point fait cette lecture,
D'oser vous montrer parmi nous.

ARISTE.

Ah ! je commence à vous entendre ;
Vous parlez d'une femme auteur.

CLÉON.

Oui, d'une femme dont le cœur
Formé sensible, aimable et tendre,
De l'amour peignit le malheur.

ARISTE.

Je la connois, et son ouvrage
Où règnent le goût et l'esprit,
Intéressant et bien écrit,
Peut instruire et plaire à tout âge.
Cependant, on peut selon moi,
Trouver quelque chose à redire;
Mais mon avis ne fait pas loi
Et je déteste la satire.

CLÉON.

Ah! parlez, parlez sans détour,
J'aurai plaisir à vous répondre
Et veux, certain de vous confondre,
Plaider la cause de l'amour.

ARISTE.

C'est justement ce qui me blesse
Dans le roman dont vous parlez;
On peut aimer avec ivresse,
Mais des sentimens exaltés
Peindront toujours mal la tendresse.

CLÉON.

Mais quelle étrange opinion !
L'amour vous plaît-il à la glace ?
Il faut pour écrire avec grâce,
Outrer un peu la passion.

ARISTE.

Mon cher Cléon, de la nature,
Si je veux rendre la couleur,
De la lumière la plus pure,
Mes teintes prendront la fraîcheur :
N outrons rien, ou sachons nous taire.
Quand Ricoboni, Sévigné,
L'auteur charmant de la Valière,
La Fayette et Deshoullière,
Cottin, Grafigni, d'Aubigné
Écrivoient, elles savoient plaire.
Sans doute elles ne faisoient pas
Courrir sous la zône Torride
L'héroïne pâle et sans guide
Après le plus grand des ingrats.
Encor moins seule et par l'orage,
Lorsque le ciel se fond en eau,
Toute la nuit sur le rivage,
Chercher le sillon d'un bateau.
Mais elles peignoient une belle

Donnant le prix de la valeur
Au héros constant dont le cœur
Savoit vivre et mourir pour elle ;
Ou la beauté s'embellissant
De l'incarnat de l'innocence ;
Lorsque modeste et rougissant,
Son cœur ému, charmé, s'offense
Du tendre aveu d'un sentiment ;
Et non pas l'amour-propre extrême
D'une Sybille, s'écoutant,
N'aimant, ne pensant, ne parlant,
A tout venant que d'elle-même,
Et pour charmer l'amant qu'elle aime,
Devant le peuple improvisant.

CLÉON.

Votre critique est trop sévère ;
Mais avant de la réfuter,
Analysons le caractère
Du héros qu'elle à su tracer.
Avez-vous lu, de votre vie,
Quelque chose d'aussi parfait
Que l'ensemble de ce portrait,
Et du plus étonnant génie
Y voyez-vous briller le trait?
Quelle tendresse conjugale,
Dans son esprit quel heureux tour!

Il n'est rien, je crois, qui n'égale
Et son courage et son amour,
Que sa piété filiale.
Mais je vous tiens : que dites vous
De cet effort de grandeur d'âme;
Dans Ancône parmi la flamme
S'exposer pour sauver des foux?

ARISTE.

Ce que j'en dis? L'invraisemblance,
Mon cher Cléon, ne plût jamais;
Il faut garder la convenance
Pour obtenir un plein succès.
Présentez Nelvil moins frivole,
Ne trahissant pas ses serments,
Les Italiens moins rampants,
De Corinne changez le rôle,
Et j'aimerai la perle des romans.
Mais un Anglais sans caractère,
Des Anconitains à genoux,
D'un Français la tête légère
Ressemblante à celle des foux;
Lucile qui dans la nuit sombre
Sans la voir reconnoît sa sœur,
Et s'évanouit de frayeur,
S'imaginant que c'est son ombre;
Ce Derfeuil qui sans débrider,

De Suisse en Écosse chemine
Tout à point pour sauver Corinne
Et dans ses bras la ranimer;
Le récit pompeux des voyages
Qu'on lit au long dans Dupaty,
Des axiômes, des adages,
Voilà Corinne, mon ami.

CLÉON.

La critique est aisée et l'art est difficile,
Boileau sagement le disoit;
Répondez donc, censeur habile,
Quels chef-d'œuvres avez-vous fait?

ARISTE.

Je n'ai rien écrit, je l'avoue,
Mais, mon cher Cléon, en ce cas,
Faut-il malgré moi que je loue
Un livre qui ne me plaît pas?

CLÉON.

Oui, quand le livre est d'une femme;
Vous, que je croyois si galant,
Vous venger par une épigramme
Et déchirez à belle-dent
L'ouvrage enchanteur d'une dame!

ARISTE.

Mais en frondant ce qu'elle écrit,
Je la respecte, je l'admire ;
Si par l'éloge on affadit,
On corrige avec la satire,
Et je ne juge que l'esprit.
Vous savez qu'un grand homme a dit :
«Elle en a trop pour le conduire.»

CLÉON.

Mon cher ami, ce sont des mots,
Trop de talent voilà son crime ;
L'esprit est toujours la victime
Ou des envieux ou des sots.
Enfin sur Corinne ou sur elle
Avez-vous donné votre avis ?

ARISTE.

Modérez-vous, point de querelle,
Encor un mot et je finis.
Pourquoi lorsque mon âme émue
Verse les pleurs du sentiment,
M'entretenir d'une statue,
D'un Palais ou d'un monument ?
Ou quand Nelvil d'une voix tendre
A Corinne adresse ses voeux,
Je le voyais prêt à surprendre

Et ses secrets et ses aveux ;
Au même instant le tableau change
Comme une scène d'opéra,
Où Corinne dissertera
Tandis qu'Oswald que tout arrange,
Patiemment l'écoutera.
De nouveau retourner encore
Des paysages à l'amour ;
Vivre avec l'amant qu'elle adore,
Comme elle dit : au jour le jour.
Qu'arrive-t-il ? infortunée,
De sa gloire désenchantée,
Corinne n'intéresse plus ;
L'auteur aurait dû pour mieux faire,
Rendant moins faux ce caractère,
Changer son esprit en vertus.

CLÉON.

Vous la jugez sur un ouvrage,
Mais enfin quand vous entendrez
Le charme heureux de son langage,
Plus que moi vous l'admirerez.

ARISTE.

Lorsqu'elle parle de son père
J'approuve l'élan de son cœur ;
Voilà l'écrit que je préfère,
Il a ce charme séducteur

Qui nous entraînant, sachant plaire,
Caractérise un grand auteur.

CLÉON.

Un grand auteur, et séduisante
Ah! je vous vois tout repentant,
Revenir à mon sentiment.
Allez, la femme qui m'enchante
Peut plaire universellement;
Dans son esprit de la finesse,
Le don naturel de narrer;
Croirez-vous qu'elle peut parler
Sciences, vers, beaux-arts, tendresse,
Au même instant sans se troubler;
La verrez-vous sans un transport extrême,
Sans une vive émotion?

ARISTE.

Celà se peut, femme à prétention,
Cher ami, n'est pas ce que j'aime.
J'éprouve toujours des regrets
De voir au sexe tant de gloire;
Quel est le but de tels succès?
C'est comme l'âne de la foire;
Dont on rit en courant après.

CLÉON.

Ah! c'en est trop, votre esprit ironde,

Ariste, impitoyablement;
Ayez le goût de tout le monde,
Ou taisez votre sentiment.
On ne jure ici que par elle,
C'est la divinité du jour.

ARISTE.

Ainsi qu'une mode nouvelle,
Brillante comme l'étincelle,
Nous plaît et s'éteint sans retour,
L'esprit, le talent et la grâce
Charment aussi, l'instant se passe,
Ils sont oubliés pour toujours.

CLÉON.

Bon, mais enfin la renommée
Qui dans ces lieux l'a dévancée,
Contre vos phrases la défend;
Et demandez à qui sait vivre,
Si la femme qui fait un livre
N'est pas un être surprenant.

ARISTE.

Mon cher Cléon, je le répète,
La renommée et sa trompette;
Au sexe aimable ne vont pas;
Pour vanter les soins d'une mère

ARISTE.

Préférez donc à la nature
La froide illusion de l'art,
A l'innocence la plus pure
La coquetterie et le fard,
Préférez à la modestie,
Aux soins attentifs et constants
D'une épouse sage et chérie
Les succès les plus éclatants;
Mais lorsqu'au sommet du parnasse
L'encens l'enivrera d'erreur,
C'est bien en vain que dans son coeur
Vous réclamerez une place.

CLÉON.

Est-ce vous que j'entends parler,
Et tous ces mots contre une femme?

ARISTE.

Vous ne voulez pas que je blâme
Ce que vous aimez à louer.
Mon cher Cléon, votre colère
Prouve en faveur de mes discours,
Qu'également on ne peut plaire
Et moins encor briller toujours.

CLÉON.

A tout ceci je ne veux rien comprendre,
Si c'est une erreur je m'y plais,
Moi j'idolâtre ses succès,
Et de ce pas, sans plus attendre,
Je vous quitte et vais tout exprès
La voir, l'admirer, et l'entendre.

ARISTE *seul.*

Cours insensé, joins tes accens
Au triomphe qui l'environne
Et pour fleuron à sa couronne,
Ajoute encore un grain d'encens.
Cours, hâte-toi. Le monde est un théâtre
Où nous conduit la nouveauté
L'être aujourd'hui qu'on idolâtre,
Demain est à peine écouté;
Il veut briller, il veut séduire,
L'encens s'allume sous ses pas,
Et l'amour-propre est en délire;
Du pinacle il n'aperçoit pas
L'instant où chacun se retire,
Mais quand le voile se déchire
Il ne trouve que des ingrats.

FRAGMENT DU POËME

DU

PREMIER DE MAI A VIENNE.

Je ne crois pas pouvoir mieux achever de donner une idée de Madame de S., qu'en publiant à la suite de ce dialogue un fragment du poëme du premier de Mai, dans lequel je la présente se promenant à l'*Augarten* à Vienne.

La voilà, se dit-on, cette femme immortelle
Qui sera pour son sexe une gloire éternelle.
Ah ! me suis-je écrié, c'est donc à ses vertus
Que l'on vient prodiguer de si justes tributs,
A la mère attentive, à l'épouse fidèle
Rendant à ses enfans les soins qu'on eût pour elle;
Redites moi les traits de son humanité,
Parlez-moi de son cœur, de son aménité,

Joint-elle à des attraits le don d'une belle âme ?
Eh ! Monsieur, en ce cas, ce seroit une femme
Comme on en connoît cent, me répond aussitôt
Un homme qui sembloit aussi bavard que sot.
Qu'est-ce, a-t-il ajouté, qu'une belle figure
Qui ne dit pas un mot et doit à la nature
Des attraits passagers qui demain ne sont plus,
Et qu'on fait pour garder des efforts superflus ?
Qu'est-ce que la vertu, Monsieur, parmi les femmes?
Un sentiment d'honneur que l'on sème en leurs âmes,
Mais qui n'y germe pas ; le monde corrupteur
Sape l'arbre en sa tige avant qu'il soit en fleur,
Et si par aventure on en voit une éclose,
On la doit au piquant qui protège la rose.
Mais de chaque saison, Monsieur, quel est le fruit ?
C'est le profond savoir et le brillant esprit ;
Voilà ce qui survit aux attraits qu'on renomme :
A Minerve, Pâris devoit donner la pomme,
Et l'on n'auroit pas vu pour un joli minois,
S'armer contre Illion cette foule de rois.
Les charmes de l'esprit, les arts, l'agriculture,
De Vénus, je le crois, valent bien la ceinture ;
Conduits par l'abondance, ils donnent le bonheur.
L'autre comme un serpent se cache sous la fleur,
Attendant pour piquer qu'à la prochaine aurore
L'enfant vienne cueillir celle qui vient d'éclore.
Enfin je le répète ainsi qu'un grand auteur :

La science est un fruit dont l'esprit est la fleur,
Et Troie auroit acquis une gloire immortelle
Si l'on avoit nommé Minerve la plus belle.
Qu'à rapport, s'il vous plaît, Minerve et son esprit,
Ajoutai-je à mon tour, à la femme qu'on suit?
Le rapport, me dit-il, qu'ont d'ordinaire ensemble
Deux lignes qu'en un point un même angle rassemble.
Ce n'étoit point Junon, ni la mère d'Amour,
Mais bien certainement la Minerve du jour
Que vous venez de voir et qui saura l'entendre,
Jugera de l'esprit ce que l'on peut attendre.
Il me quitte à ces mots et s'enfuit comme un trait
Me laissant ébahi du fat et du portrait.
Je le suis, dans l'espoir d'entendre et de connoître
De tout le genre humain le modèle et le maître,
Et bientôt au travers des flots des curieux
Ce brillant phénomène apparoît à mes yeux.
Je m'approche, j'écoute, à peine je respire
Craignant de perdre un mot de ce qu'elle va dire.
Et mon cœur prévenu par tout ce que je vois,
Croit sûrement qu'un Dieu va parler par sa voix.
Debout à ses côtés mon prôneur de miracle
Étoit tendant le col et fixant son oracle,
Semblable à ces oiseaux qu'un dangereux serpent
D'un regard pétrifie et dévore à l'instant.
Elle parle d'amour et de philosophie,
Médit de vingt auteurs et prône son génie;

Fait la guerre, la paix, juge à tort à travers
Les rois, les nations, la tactique et les vers.
Ses nombreux auditeurs l'écoutant en silence,
N'interrompent le flux de sa rare éloquence
Que pour s'extasier et crier des bravos,
Tels que l'enthousiasme en prodigue aux héros.
Certaine du succès elle ose d'avantage,
C'est peu pour son orgueil de ce premier suffrage,
Il lui faut un triomphe encor plus éclatant;
Et sur quoi pensez-vous qu'avec un ton tranchant
Elle ose décider? sur la littérature
Des langues dont jamais elle n'eut la teinture,
Vous les croyez fâchés? ils applaudissent tous,
Tant un nouvel objet a de charmes pour nous.
J'aime, a-t-elle ajouté la pompe du théâtre,
Je vous jourai dans peu la Phèdre ou Cléopâtre,
Ou bien, si vous aimez le drame intéressant,
J'en ai fait un tiré de l'ancien testament:
C'est *Agar au désert*, spectacle de famille
Que nous jouons à trois, moi, mon fils et ma fille.
Ah! repart aussitôt d'un air d'enchantement,
Un homme qu'on nommoit *le philosophe errant*
Et ne la quittoit pas: cet imposant spectacle,
« Pour l'esprit et le goût vous élève au Pinacle,
» Quant aux autres auteurs on les goûteroit peu,
» Sans le ravissement qu'excite votre jeu.
» Je le dis franchement; si vous saviez moins plaire,

» Pourroit-on supporter et Corneille et Voltaire ;
» Racine dont l'amour ressemble à la fadeur ;
» Et Crébillon si sombre inspirant la terreur ?
» On les eût moins loués si, leur prêtant des charmes,
» Vous n'eussiez commandé le tribut de nos larmes. »
Je croyois, qu'à ces mots on alloit s'émouvoir ;
Mais on approuve tout quand on tient l'encensoir.
Ah ! fuyons promptement ce tableau qui m'afflige,
Le jour de la raison détruira le prestige,
Ou charmés et distraits par un objet nouveau,
La mode changera l'idole et le bandeau.
Retournons aux bosquets à leur verte parure,
Au bonheur toujours vrai que donne la nature,
Abandonnons la foule et ses plaisirs bruyants
Pour reposer mes yeux sur les dons du printemps.

LA TULIPE ET LA ROSE,

FABLE.

Ma muse, dans ses vers ou malins ou fantasques,
De deux belles vous peint les traits,
Si vous devinez les portraits,
Par grâce, mes amis, ne nommez pas les masques.

LA tulipe orgueilleuse et fière,
Près de la rose printanière,
Étaloit ses mille couleurs;
Doux objets des soins de l'aurore,
Toutes deux recevoient encore

Un nouvel éclat de ses pleurs.
Des zéphirs la troupe volage
En les voyant s'épanouir,
Soupiroit d'espoir, de désir,
En se jouant dans le feuillage.
Ils osèrent parler d'amour,
Et s'abuser jusqu'à prétendre
Que si l'on daignoit les entendre,
On les dût payer de retour.
Du sommet de sa tige altière,
Jetant un regard dédaigneux
Sur ces jeunes audacieux,
La tulipe, dans la poussière
Fit rentrer l'amour et ses vœux.
Seroit-ce à moi que l'on s'adresse,
Dit-elle à ces infortunés,
Me dire à moi que vous m'aimez,
Et me fatiguer de tendresse;
Par tant d'amour vous m'excédez.
Si je permets par indulgence
Que vous m'adoriez à jamais,
Qu'idolâtres de mes attraits,
Vous soupiriez sans espérance
En vous louant de mes bienfaits,
Que jamais d'un amour profane
Vous n'allarmiez ma pudeur;

Ce nom détesté me fait peur,
Et si je l'entends, je me fane.
Puis sans songer au désespoir
Que tant d'égoïsme leur cause,
Dans l'onde pure qui l'arrose,
Elle se penche pour se voir
Et s'enorgueillit de l'espoir
D'être plus belle que la rose.
En écoutant leur doux aveux,
Des fleurs la séduisante reine
S'affligeoit de causer leur peine
Et sembloit plus à plaindre qu'eux.
Son embarras, son trouble extrême,
Ses devoirs qui lui prescrivoient
De ne jamais prononcer j'aime,
Mille fois plus l'embellissoient.
Mes chers amis, leur disoit-elle,
D'un ton de voix doux et flatteur,
L'amour, d'un moment c'est l'erreur,
Mais l'amitié bien plus réelle,
Peut servir de guide au bonheur.
Ce bien si doux qu'on se propose
Sachons le goûter de moitié,
S'il existe dans l'amitié
Soyez les amis d'une rose.
A ces discours insinuants.

Pouvoient ils résister encore ?
— Ou comme amis, ou comme amans,
Il faut bien que l'on vous adore ;
Commandez donc nos sentimens.
Puis soudain la troupe légère
Légèrement se dispersa ;
De fleurs en fleurs dans le parterre,
Chacun des zéphirs voltigea ;
Mais tous les jours il retourna
Près de l'amie la plus chère.
Où cette obligeante bonté
Finalement aboutit-elle ?
Dit la tulipe avec fierté
A la rose sensible et belle ;
Renvoyez, ma sœur, loin de vous
Des amis la troupe ennuyeuse,
Et pensez que pour être heureuse
Nous ne devons aimer que nous.

Or il advint que des chaleurs brûlantes
Pendant l'été les consumoient
Et que sur leurs tiges mourantes,
Les feux du jour les desséchoient.
Apprendre le danger qui menace la rose,
De tous les bosquets accourir,
La ranimer, la secourir,

Pour les zéphirs fut même chose;
Ils lui prodiguent tour à tour
Leur haleine vivifiante,
Et rappellent enfin au jour
La rose la plus séduisante
Que jamais eût formé l'amour.
Ah! par pitié, sauvez ma sœur chérie,
Secourez-la s'il en est temps,
S'écria-t-elle en reprenant ses sens,
Je vous devrai deux fois la vie,
Si par vos soins prompts et constants,
Vous la rendez à mon amie.
De l'amitié les désirs sont des lois :
Ils partent tous à tire d'aîle
Pour rendre l'existence à celle
Qui les méprisa tant de fois.
Des zéphirs la troupe arrivée,
Prodigue des soins superflus;
Sur la terre, décolorée,
La dédaigneuse étoit jonchée
Et ses charmes n'existoient plus.
Aucun amant ne la regrette,
Et le dernier qui lui restoit,
Avoit délaissé la coquette
Pour aimer une violette
Qui sous sa tige se cachoit.

L'ARCHIDUC CHARLES
A L'AUGARTEN.

Fragment du Poëme du 1er de Mai à Vienne
1 8 0 8.

VOILA donc le guerrier que l'univers admire,
Le défenseur du trône et l'appui de l'Empire ;
Qui sut par ses talens balancer les succès
Que la victoire accorde au héros des Français.
En voyant sur son front la noble modestie
Cherchant à tempérer le feu de son génie,
On se reporte encore à ce temps où les Dieux,
Pour charmer les mortels abandonnoient les cieux,
Et voilant les contours de leur forme divine,
Trahissoient d'un regard leur céleste origine.
Combien j'aime à le voir éloigné de sa cour,
Parcourant les sentiers de ce charmant séjour,
S'égarant dans les bois sans casque, sans armure
Oublier les combats au sein de la nature.
Tel un Cincinatus, un brave Catinat,
Assuroient dans les camps le salut de l'État,

Et bientôt éteignant les foudres de la guerre,
Retournoient, l'un aux champs et l'autre à son parterre.
Si je rends dans mes vers l'hommage si bien dû
A ta noble valeur, à ta mâle vertu,
Permets que librement j'ose encor te redire
L'enthousiasme puissant que ton génie inspire
Au peuple, à tes soldats, même à tes ennemis
Qui te proclament tous héros de ton pays.
Qui marcha sur tes pas se rappelle avec gloire
Que ton bras invaincu captiva la victoire,
Et qui te combattit rend avec vérité
Justice à ton courage, à ton humanité.
Suis moi, viens contempler la muse de l'histoire
Gravant tes actions au temple de mémoire;
Le génie éternel de l'immortalité
Montrant le nom de Charle à la postérité ;
D'un prince qui devint en égalant Turenne,
Émule de Villars et successeur d'Eugène.
Cet hommage, du moins, pourra plaire à ton cœur,
La victoire te l'offre au nom de la valeur,
Accepte de ses mains la palme et la couronne,
C'est celle d'un héros, le monde te la donne.

UN MOT
A MON AMI.

J'ai vécu beaucoup en peu d'années, j'ai acquis une grande expérience à mes dépens et c'est le chemin des passions qui m'a conduit à la philosophie.

J. J. Rousseau.

VOULEZ-VOUS permettre, mon ami, à un jeune homme à peine dans l'âge où jadis on entroit dans la société, de vous tracer quelques unes des réflexions, que les positions différentes dans lesquelles il s'est trouvé dans le monde, l'ont mis à même de faire, et qu'il seroit trop heureux de pouvoir vous rendre utiles.

Croyez bien, mon ami, qu'il est cruel à vingt ans d'avoir de l'expérience, car ce mot si arbitrairement vanté n'est que la triste science de se méfier de soi et des autres; de soi, en craignant de faire ce qui pourroit nous présenter sous un jour désavantageux, et des autres, en évitant de former des liaisons qui, presque toujours dangereuses, amènent insensiblement à juger les hommes avec plus de rigueur qu'ils ne méritent.

Cette méfiance nous éloignant du commerce des hommes, éteint les sentiments d'estime et d'amitié qui nous mettent en rapport

avec eux, et détruisant l'impulsion de notre coeur, rompt enfin les liens nécessaires à la douceur d'une existence que tant d'obstacles et de maux rendent presque toujours un fardeau insupportable.

Ne craignez pas cependant que je vous trace mes pensées trop en noir, ni que j'effraye votre imagination par des tableaux qui ne seront sans doute pour vous qu'illusoires; mais vous êtes dans un âge dont la candeur et l'aimable franchise forment le plus bel apanage, et qui par celà même est susceptible de recevoir des impressions plus ou moins favorables, profitez de tout le charme qu'il sait éprouver et répandre; mais sur toute chose écoutez.

Les leçons paroissent douces dans l'enfance, amères dans la jeunesse et déchirantes dans l'âge mûr. A Dieu ne plaise que je pense vous en donner; mais c'est en nous communiquant mutuellement nos idées, en nous faisant part de nos réflexions, que nous arriverons au résultat utile que je me propose de vous faire envisager, et que vous avez trop de discernement pour ne pas saisir.

Vous venez d'entrer dans le monde, mon

ami, et vous y avez apporté tous les avantages qui peuvent vous rendre agréable ; ce tourbillon que l'on nomme plaisir, après lequel on court et qui, s'il nous entraîne, ne laisse que du vide et des regrets.

Doué d'une figure intéressante, d'un esprit naturel et cultivé, dans un âge où sans ces précieux accessoires, il suffit de se montrer pour être favorablement accueilli, combien en les possédant ne devez-vous pas espérer de succès flatteurs et de moments heureux. Je ne vous parle pas de votre fortune ; le plus sûr moyen de ne jamais plaire est de se fier aux richesses. On obtient de l'encens ; mais vous, moins que tout autre, êtes fait pour le payer, puisque vous pouvez y prétendre a de plus justes titres.

Commençons donc par le caractère et faisons ensemble l'analyse de ce qui peut le rendre agréable aux uns et supportable aux autres. Jetez un coup d'oeil autour de vous ; voyez les gens que l'on estime, qui plaisent et que l'on recherche avec empressement. Ce sont généralement des personnes douées d'une affabilité naturelle, qui dans un rang élevé, savent descendre jus-

qu'à leurs inférieurs pour leur épargner l'humiliante sujétion du respect; ou, qui dans l'aisance, s'occupent du soulagement des infortunés, et sans cesse attentifs et bienfaisants avec délicatesse, forcent ceux qui les entourent à les chérir et les imiter; et ceux enfin, qui nés dans une classe bien inférieure à la vôtre, rachètent les caprices de la fortune ou du sort, par des soins prévenants et empressés qui leur font pardonner un tort, que l'égoïsme du monde rendroit inexcusable sans leurs efforts à le lui faire oublier.

Ne croyez pas cependant que la nature ait accordé ces dons heureux à tous ceux qui les possèdent; ils sont plus souvent le fruit d'une éducation soignée, d'une étude constante à se rendre meilleur et des conseils d'un ami sage et expérimenté; il en est du moral comme du physique; la route la plus belle, la campagne la mieux cultivée, n'étoient peut-être naguères qu'un marais infect et qu'un sentier tortueux; le talent d'un ingénieur, les travaux de l'homme des champs ont vaincu la nature et opéré ce que l'amitié et l'expérience peuvent faire sur l'esprit et le caractère; mais la terre

docile ouvre son sein au soc qui doit la rendre fertile, tandis que l'homme rebelle et sourd à la voix de la raison, refuse les lumières que la sagesse s'efforce de lui donner et les leçons qu'elle cherche à inculquer dans son ame pour y faire germer les vertus.

Passons maintenant à l'esprit. La plupart des hommes ont les mêmes pensées, ce n'est que dans la manière de les rendre qu'ils diffèrent, et par la direction qu'ils leur donnent, qu'ils sont si diversement heureux ou infortunés. Gardez que le vôtre distile le fiel de la satire, et que, frondant tout sans sujet ou même avec raison, il ne vous fasse autant d'ennemis qu'il y a de gens qui peuvent craindre les reproches.

Sous le beau siècle de Louis XIV, dans ce temps si célèbre pour les arts et les lettres, il existoit deux hommes qui, nés également avec du talent, furent bien différemment partagés pour le bonheur; l'un, Jean Lafontaine, que l'on surnomma le *Bonhomme*, et l'autre, Boileau-Despréaux, qui fut appelé le *Satirique;* le premier fut admiré et chéri, le second craint, admiré, mais haï; tous deux, amants de la gloire y parvinrent

également; mais Boileau sur sa route ne trouva que des épines, et dans la sienne Lafontaine ne rencontra que des fleurs. Je vous laisse juge maintenant et vous crois trop de bon sens pour hésiter à préférer l'indulgence à la satire. Il y auroit mille exemples à vous citer si je croyois avoir encore besoin de vous convaincre. Chaque nation, chaque pays, chaque société même a les siens, mais vos propres observations vous auront sans doute prévenu contre ce genre facile et méprisable de briller. Vous aurez vu dans le monde combien un homme caustique ou mordant est detesté; on l'admire peut-être, mais on le fuit. Tel qui vient d'applaudir au bon-mot qui a déchiré son voisin doit redouter pour lui le même sort, et s'éloigne avec effroi d'un méchant qui pour unique sentiment ne peut inspirer que de la crainte.

Il seroit bien plus dangereux cependant de tomber dans l'excès contraire, et s'il falloit opter entre médire ou louer exagérement, il n'y auroit pas à balancer entre la haine et le mépris. Mais c'est un juste milieu qu'il faut garder, peser les inconvénients de l'un et de l'autre, et ne choisir en résultat que ce

qui peut vous donner une opinion indépendante, sans rien approuver ni blâmer que vous n'ayez bien reconnu parfait ou défectueux.

Cherchons quel est le moyen le plus sûr de parvenir à ce but général qui est le bonheur.

Les fausses idées que nous nous formons des biens et des maux, font que nous agissons sans savoir ce qu'il est essentiel de souhaiter ou de craindre; de là naissent cette foule de crimes qui ont ensanglanté l'histoire et qui ne pourront que se renouveler tant que l'impulsion de notre ame ne se dirigera pas plus fortement au bien qu'au mal.

Analysons avant tout cette existence d'un moment empoisonnée par une complication de souffrances que l'on ne peut envisager sans frémir, voyons s'il est possible d'éviter les unes et de pallier les autres.

Notre entrée dans le monde s'annonce par des cris et des pleurs; dans l'adolescence, dans cet âge que l'on nomme heureux et que l'on s'efforce de se rappeler avec tant de charmes, des maîtres nous tyranisent et nous

traitent en esclaves. Les premières sensations sont à la douleur, les secondes à la crainte. Arrive ensuite l'âge des passions; sur mille qui nous assiègent en est-il une qui nous rende heureux? Quelle succession effrayante de soins dévorans, de chagrins amers, d'inquiétudes pour un avenir qui déjà n'est plus, et qui nous échappe en le prévoyant. Quel est enfin le terme de ce souffle d'un moment? Une vieillesse où l'on nous méprise et le tombeau où l'on nous oublie.

C'est à travers ces écueils, sans nombre, ces précipices de tous genres, que je voudrois pouvoir vous tracer la route du bonheur; mais c'est de vous seul que dépendront le plus ou moins d'obstacles que vous rencontrerez pour y atteindre. Du choix de vos amis, de l'heureuse direction de vos sentiments, naîtront une suite de biens ou de maux dont le premier anneau déterminera la chaîne. Souvenez-vous que l'on perd du côté des sensations ce que l'on gagne par l'expérience, que les premières sont toujours les plus vives, les plus durables et celles qui influent le plus sur le reste de notre vie.

A l'âge où vous êtes, l'amour est, ou va

devenir votre importante affaire et je ne saurais trop vous répéter combien il est essentiel que la femme que vous adopterez comme seconde partie de vous-même, soit digne à tous égards d'être assimilée à la première. Lorsque deux êtres ressentent l'un pour l'autre une passion aussi vive que le premier amour, il est bien rare que tous les deux conservent leurs caractères primitifs et que l'un des deux n'inculque pas ses opinions à l'autre. Or donc, si votre maîtresse est indigne de vous, ou vous la convertirez, ou elle vous pervertira; et comme il n'est que trop reconnu que notre faible humanité est beaucoup plus portée au mal qu'au bien, elle pourroit détruire en vous ce germe de candeur et d'élévation d'ame qui intéresse maintenant et doit par la suite vous acquérir l'estime générale. Trop d'exemples malheureusement viennent à l'appui de ce que j'avance, vous les voyez, ils vous entourent, et leurs vérités hideuses vous les fera sans peine éviter.

Enfin, mon ami, je chercherai à vous prémunir contre les dangers de l'ambition. Appelé par votre naissance à tenir un rang dans

le monde, gardez que cette passion ne prenne sur vous un empire absolu et n'empoisonne, en vous avilissant, les plus belles années de votre vie. Vous verrez les hommes qu'elle maîtrise lui sacrifier tout et s'étourdissant sur le genre des moyens qu'ils employent pour la satisfaire, se rendre méprisables aux yeux de tous dans la seule espérance d'éblouir les sots. La duplicité, la mauvaise foi, forment le caractére dominant de pareils êtres, qui presque toujours en parvenant au rang qu'ils envient, deviennent l'opprobre des nations dont ils devroient être l'exemple. C'est une chose bien humiliante que l'étude du coeur humain dans de pareils sujets; mais c'est en vous familiarisant avec les détours de ce labyrinthe, que vos propres observations vous feront éviter le danger.

Il est cependant une sorte d'ambition basée sur le désir d'être utile à son pays ou à ses semblables; elle est à la précédente ce que la vertu est au crime. Vous êtes né dans un pays qui en a fourni le plus d'exemples, et dans lequel l'émulation des talents, la grandeur d'âme et l'héroïsme de tous genres ont produit cette foule d'hommes qui s'y sont

glorieusement illustrés. C'est sur leurs traces que vous marcherez, mon ami, les bonnes actions ne sont immortalisées que pour en produire de meilleures et je me plais a croire que mu par ce beau principe vous surpasserez vos modeles.

Je viens de tracer ce qui peut en général applanir la route du bonheur et je crois que relativement à vous, en voici le résumé.

Plus de liant dans le caractère et d'aménité dans votre humeur; une juste confiance dans vous-même qui ne vous aveuglant pas sur vos défauts, vous donne l'énergie capable d'aspirer aux grandes choses; un dévouement sans bornes en amitié; car ce n'est qu'en faisant une entière abnégation de soi-même que l'on peut en attendre des autres. Une connoissance des hommes qui vous serve à imiter leurs vertus, plaindre leurs erreurs, et consentir à être plutôt trompé mille fois par des ingrats que de manquer par trop de méfiance d'obliger un véritable malheureux; ne pas vous laisser éblouir par la fortune qui carresse d'abord ceux qui l'encensent, mais qui ne les éléve au sommet de sa roue,

que pour les plonger de plus haut dans le précipice qui les engloutit, sans que leur exemple quelqu'effrayant qu'il soit, arrête les témoins d'une catastrophe ou le même aveuglement les conduit. Fixer vos opinions et n'adopter celles des autres qu'après l'entière conviction de leur justesse; suivre toujours l'impulsion de votre coeur lorsqu'il s'agit d'une bonne action; car dans le cas même où cela vous méneroit trop loin, les regrets qui peuvent en suivre, n'égalent jamais le bien que l'ame en ressent.

Etre enfin tant que vous le pourrez ce que vous parroissez aujourd'hui; car malgré vos défauts on vous aimera, parceque votre coeur est bon, et qu'étant la pierre de touche des hommes, un seul trait qui le caractérise tel, fait oublier mille travers de l'esprit ou de la tête. Conservez votre philosophie puisque selon vous, elle n'est que l'espérance et qu'espérer, dit-on, c'est jouir. Jouissez de tout sans abuser de rien et vous ferez, en étant heureux, autant de prosélytes que vous craindrez peu d'ennemis.

Ce sont les voeux de votre ami.

LE ROMAN D'UNE NUIT.

La nuit fait envier ses prestiges au jour
Et trempe ses pavots du nectar de l'amour.
Delille, chant Ier du poème de l'Imagination.

BAL. L'OPERA

LE ROMAN D'UNE NUIT.

VIENS embellir mes vers, illusion charmante,
Sur mes regards ravis attache ton bandeau;
Le doute du bonheur m'enchante,
Quand l'espérance est au fond du tableau.
Prestige heureux de tous les âges,
Viens me retracer des images
Que ton charme sut embellir;
En nous berçant le présent passe,
Le sombre souvenir s'efface,
Et tu nous ris dans l'avenir.

Songes heureux aimable ivresse

Enfans des grâces, des plaisirs,
Illusions de la jeunesse
A mes yeux venez vous offrir;
Au milieu d'un desert aride,
Sur les fleurs des jardins d'Armide
Vous savez captiver nos sens
Et votre enivrante magie
Prête à la douce rêverie
Tout le charme des sentimens.

La campagne froide et tranquille,
Paroît en deuil pour les hameaux,
Tandis que Momus à la ville
Joyeusement agite ses grelots.
On abandonne la nature,
Sombre, glacée et sans parure
Pour goûter de nouveaux plaisirs.
Saison qu'anime la folie,
Hiver, ah! combien dans ma vie,
Je te devrai de souvenirs!

Depuis six mois j'adorois Emilie,
Et par timidité j'étois amant discret,
J'avois seize ans; à cet âge l'on sait
Que les yeux seuls auprès de notre amie
Du sentiment trahissent le secret.

Je n'avois pas osé l'instruire
De ce que mon cœur éprouvoit;
Lorsque l'espoir m'enhardissoit,
Qu'à ses pieds j'allois tout lui dire,
Ma voix sur ma bouche expiroit,
L'amour que j'implorois sans cesse,
Vint me suggérer par bonheur
Le moyen de sonder son cœur,
Et de déclarer ma tendresse
Sans effaroucher sa pudeur.
«Prends, me dit-il, du sexe aimable
»La tournure et l'ajustement;
»Au bal, sous ce déguisement,
»Saisis le moment favorable,
»Et sache à l'aide d'une fable,
»Réaliser le sentiment.
Paris, pour les métamorphoses
Est un lieu vraîment enchanté;
La laide y trouve la beauté,
Toutes les fleurs y sont des roses,
Et l'erreur prend les traits de la réalité.
Jugez s'il me fut difficile
De me changer en peu d'instans
En jeune fille de quinze ans,
Et par les soins d'une ouvrière habile,
De tromper les plus clair-voyans.

Tous les trésors qu'amour dispense
Favorisèrent mon dessein,
Adroitement on arrondit mon sein,
L'art imita de l'innocence
Le vermillon pour embellir mon teint;
Un corps étroit rendit ma taille fine
Et me donna cet air de volupté
Qui sied si bien à la beauté
Et qu'on adore dans Cyprine;
Puis un domino me couvrit
De son mystère impénétrable;
J'étois enfin méconnoissable,
Quand j'entendis sonner minuit.
Et dans la vive impatience
Qu'à mon âge on excusera,
De mon habit oubliant la décence,
Dans ma voiture je m'élance
Criant, cocher, à l'opéra!
Je fus à peine dans la salle,
Qu'une foule de curieux
Vint de sa présence fatale,
Sans pitié fatiguer mes yeux.
«Je la connois à sa tournure,»
Disoit un fat en grasseyant.
«Je pourrois peindre sa figure
»Tant j'ai son souvenir présent.
»Allons, répondez-nous ma chère,

» Votre silence me séduit,
» Et si vous n'avez pas d'esprit,
» Vous avez celui de vous taire, »
Un autre en me pressant la main,
Juroit de m'adorer sans cesse;
Un financier vouloit demain
Me prendre en titre pour maîtresse.
On parloit bas, on chuchotoit,
On disoit : C'est une coquette;
Un libertin s'émancipoit,
En me croyant une grisette.

Femmes, combien la fiction
Ajoute d'attraits à vos charmes:
L'espoir, l'imagination,
Voilà vos plus puissantes armes!
Ils seroient peut-être encor là
A m'excéder de leur présence;
Mais un autre masque passa
Et leur favorable inconstance,
Seul en liberté me laissa.
Je cherchois partout Émilie,
Et de la rencontrer j'allois perdre l'espoir,
Lorsqu'à travers un masque noir,
Mon coeur devina mon amie,
Et près d'elle je fus m'asseoir.

« Mon bonheur vous offre à ma vue, »
Lui dis-je en déguisant ma voix,
« Je craignois de m'être perdue,
» Mais Émilie, je vous vois
» Et l'espérance m'est rendue. »
» Vous obliger me seroit doux,
» Et vous connoissez bien mon âme;
» Mais, me dit cette aimable femme,
» De quel lieu nous connoissons-nous? »
« L'endroit, je ne puis vous le dire,
» Mon nom, je n'ose l'avouer,
» Je dois avant de vous instruire
» Chercher à vous intéresser.
» Si vous vous montrez accessible
» A la pitié pour ma douleur,
» Si l'innocence, le malheur
» Rencontrent une âme sensible,
» Alors vous saurez qui je suis;
» Vous connoîtrez l'infortunée
» Qui par vos soins sera sauvée,
» Et qui sentira tout le prix
» De cette faveur achevée.
» Je ne comptois que dix printemps
» Quand le sort me ravit mon père;
» Je ne connus jamais ma mère,
» Ainsi dès mes plus jeunes ans,
» J'étois sans appui sur la terre.

» L'amour ce tyran de nos coeurs
» A causé les maux de ma vie.
» Puissiez-vous, charmante Émilie,
» N'en connoître que les faveurs.
» Remise aux soins d'une parente,
» Je fus avec elle au couvent;
» Dans l'âge heureux où tout enchante,
» Un monastère plaît autant
» Que la cour la plus séduisante.
» Mon jeune coeur y chérissoit
» Une intéressante novice
» Qu'un père barbare immoloit
» A la plus sordide avarice;
» A la plaindre dans ses malheurs,
» Combien je ressentois de charmes!
» C'étoit en confondant nos pleurs,
» Que je savois tarir ses larmes.
» Ma compagne me dit un soir:
» Sais-tu, ma chère, que peut-être
» Mon frère ici viendra me voir?
» Je veux te le faire connoître;
» Nous irons ensemble au parloir.
» C'est à lui qu'on me sacrifie,
» De ma fortune on l'enrichit,
» Dans un cloître on m'ensevelit
» Le même jour qu'on le marie.
» Cependant il souffre, je crois,

» Plus que moi de cette injustice,
» Mais s'il faut qu'elle s'accomplisse,
» Nous en gémirons tous les trois.
» Au même instant, à mon amie,
» On vint dire qu'il arrivoit;
» Pouvois-je penser, Émilie,
» Que de ce moment dépendroit
» Le destin de toute ma vie? »

« Ah! combien vous m'intéressez,
» Me dit cette femme charmante,
» Combien votre histoire est touchante,
» Ma chère enfant, continuez.
« — En le voyant je me sentis émue,
» Mon coeur vers le sien s'échappoit,
» Et je remarquai qu'à ma vue
» Plus vivement il palpitoit.
» Dieu méchant! quand tu nous entraînes,
» Tu ne nous montres que des fleurs,
» Pourquoi nous arracher des pleurs
» En appesantissant les chaînes?
» Il me déclara son amour,
» Je promis de l'aimer sans cesse,
» Et dans cette innocente ivresse,
» Six mois passèrent comme un jour.

« Bientôt après, pour une affaire,

» Nous dûmes quitter le couvent.
» Il falloit partir à l'instant,
» Et je laissai le monastère,
» Sans en avertir mon amant.

» C'est ici, charmante Émilie,
» Que ma tante vint s'établir;
» Le chagrin consumoit ma vie,
» Et je préférois au plaisir
» Un instant de mélancolie.
» Aux cercles brillants de Paris
» Sans le vouloir, je fus menée,
» J'en rends grâce à ma destinée
» Puisque c'est là que je vous vis.
» J'étois seule avec ma tristesse,
» Quand on me remit ce matin
» Une missive à mon adresse
» Que je décachetai soudain.
» Jugez de ma surprise extrême
» Elle étoit de la main d'Édouard.
» *Si vous m'aimez autant que je vous aime.*
» Me marquoit-il, *aujourd'hui même*
» *Nous nous verrons. Demain seroit trop tard,*
» *Adieu, ma malheureuse amie;*
» *A l'heure où minuit sonnera,*
» *Soyez en masque à l'Opéra,*

» *Ou l'on rompt le noeud qui nous lie.*
» Hélas ! je n'avois qu'un moment ;
» Pour cet instant prenez ma place,
» Devois-je perdre mon amant,
» Et que falloit-il que je fasse ?
» J'écoutai le voeu de mon coeur
» Lui seul me servira d'excuse,
» S'il me conduisit au malheur,
» C'est lui seul qu'il faut que j'accuse.
« — Ma chère enfant, vous vous perdez,
» Votre danger me perce l'âme. »
« — D'un seul mot vous pouvez, Madame,
» Me sauver si vous le voulez.
« — Soyez certaine, qu'Émilie
» Ne vous abandonnera pas. »
« — Ah ! je me jete dans vos bras,
» Je vous devrai plus que la vie.
» Chez Madame de Montalant
» Conduisez-moi, je vous conjure,
» De ma tante j'ai la voiture
« Nous y serons dans un instant. «
« — Quoi ! seriez-vous ? — si mon regret vous touche,
« Ah ! par pitié différez mes aveux.
» Si mon nom sort de votre bouche,
» Je mourrai de honte à vos yeux.
» — Eh bien, partons. » A l'instant je m'empresse

De l'entraîner. Mon valet m'aperçut,
Et près de sa feinte maîtresse,
Diligemment il accourut.
« Madame veut son équipage ? »
Me dit-il, je vais appeler ;
Elle y monte sans y songer
Et nous commençons le voyage.

Elle me pressoit sur son coeur
En me disant : « Infortunée,
» Éloignez de votre pensée
» La perspective du malheur.
» A quinze ans, l'amour vous opprime, »
Ajoutoit-elle en soupirant,
« De votre premier sentiment
» Vous allez être la victime.
» Ma chère enfant, si le destin
» Persiste à vous être contraire,
» Venez auprès de l'amitié sincère,
» Verser vos larmes dans son sein.
» Croyez que ma reconnoissance, »
Lui dis-je, » en tous lieux vous suivra,
» Qu'au-delà de mon existence,
» L'amitié la prolongera.
» Mais avec une âme aussi belle,
» Avec tant d'attraits pour charmer,
» A l'amour êtes-vous rebelle,

» Et ne savez-vous point aimer ?
» Vous vous taissez et votre coeur soupire,
» Ah ! croyez qu'il me seroit doux
» Dans votre âme de pouvoir lire
» Enfin, mon amie, aimez-vous?
» — J'aime, il est vrai ; St.-Elme a su me plaire.
» — St.-Elme, dites-vous ? Ah ! de grâce, parlez,
» Quel nom cher à mon coeur ! Émilie, achevez ;
» St.-Elme, c'est ainsi qu'on appelle mon frère,
» Son âge, son pays, enfin vous le nommez ?
» — St.-Elme de Mercourt, — ah ! je tombe à vos pieds,
» Vous avez prononcé le bonheur de ma vie,
» Celui qui n'adore que vous,
» Qui ne chérira qu'Émilie,
» Votre ami, votre amant, il est à vos genoux.
» — Quoi ! vous seriez?.... — Oui, je suis ce St.-Elme,
» Qui six mois vécut au malheur ;
» Mais qui va renaître au bonheur,
» Si vous daignez redire, j'aime.»
« — Ah ! malheureux qu'avez-vous fait !
» A peine au matin de la vie,
» Méditer une perfidie
» Dont votre Émilie est l'objet ;
» Avec la grâce de l'enfance,
» Sous les dehors de l'innocence
» Cacher l'âme des séducteurs ;
» Froidement concevoir un crime

» Et me plonger dans un abîme
» Que vous déguisiez sous des fleurs ;
» Vous avez rompu tous les charmes ;
» Ils existoient et vous les détruisez. »
« — Hélas ! voyez couler mes larmes,
» Mon crime est votre amour et vous m'en punissez.
» Croyez que mon respect égale ma tendresse,
» Que vos désirs seront ma loi ;
» Mais au moins calmez votre effroi,
» N'êtes-vous pas encor maîtresse
» De vos sentiments, et de moi ? »
« — S'il est vrai que je vous fus chère,
» Quittez votre Émilie, ou bien vous la perdez.
» Pour vous fléchir que faut-il faire ?
» Défendez-moi de vous et je tombe à vos pieds. »
« — Vous à mes pieds ! il est une autre place
» Où je voudrois vous voir au su de l'univers.
» Vous à mes pieds ! Vous me demandez grâce,
» Quand c'est moi qui suis dans vos fers ! »
« — Mettez un terme à tant d'alarmes ;
» St.-Elme, soyez généreux ;
» Ah ! mon ami, pouvez-vous être heureux,
» Quand votre amour cause mes larmes ? »
» — Par pitié, cachez moi vos pleurs,
» Je souffre à vous les voir répandre
» Tout ce qu'un cœur sensible et tendre
» Peut, en se déchirant, éprouver de douleurs.

» Mais mon amour, mais ma constance,
» Ne pourront-ils vous attendrir;
» Songez que pour vous obéir
» Je sacrifie à l'espérance
» La réalité du plaisir.
Enfin je jurai d'être sage
Et l'on prolongea d'un moment,
Le danger d'un pareil voyage;
Mais hélas! comment à mon âge,
Peut-on tenir un tel serment?

Le temps voloit, mon Émilie,
Foiblement encor combattoit;
Quand une larme s'échappoit
Des yeux de ma charmante amie.
Baiser d'amour la tarissoit.
Son regard n'étoit plus sévère,
Si de son cœur un souvenir
Lui coûtoit encore un soupir,
Il n'étoit plus de regret, de colère,
Il s'exhaloit pour le plaisir.

Vous souvient-il du temps où votre amie
Vous apprit dans le même jour,
Tout ce que peut montrer l'amour
De pratique et de théorie?
Pensez, mes amis les plus chers,

A ces premiers transports d'ivresse,
Où sur le sein d'une maîtresse
Vous oubliâtes l'Univers.
Vous que le ciel doua d'une âme tendre,
Jugerez de moments si doux ;
L'indifférent peut les entendre ;
Mais pourroit-il sans les comprendre
Les apprécier comme vous ?

La même main qui me caresse,
Étoit celle qui m'éloignoit.
La même bouche qui me presse,
Étoit celle, qui m'accusoit.
Pour me quitter on attendoit l'aurore
On vouloit fuir un monstre affreux,
Ah ! mes amis, combien je fus heureux !
Le jour parut nous roulions encore.

SUR LE MAUSOLÉE
DE L'ARCHIDUCHESSE CHRISTINE,

Sculpté par Canova.

Célebre Canova ton immortel ouvrage
Sera de nos regrets le parlant témoignage,
Les arts ont seuls le droit de triompher du temps,
Les larmes du malheur, les pleurs des sentimens,
Qui baignent le tombeau de l'être qu'on adore.
Fragiles monumens s'effacent à l'aurore
Et les fleurs qu'à sa cendre on apporte en tributs
Se fanent le matin et le soir ne sont plus
Mais les pertes du cœur que l'art immortalise
Font regretter Mausole et revivre Artémise,
De même ton ciseau retrace parmi nous
Les vertus d'une femme et les pleurs d'un époux.

SOUVENIR

DE

L'EMPEREUR

JOSEPH SECOND.

Fragment du Poëme du 1er de Mai à Vienne

1 8 0 8.

. . . . . .

. . . . . .

J'AVANCE avec respect vers ce lieu qui rappelle
D'un héros souverain la bonté paternelle ;
Je crois à chaque pas entendre ses sujets,
De son humanité me retracer les faits.
Bienfaiteur de ton peuple, ah! reçois mon hommage,

Capitaine, Empereur, Législateur ou Sage,
Tu fus sublime en tout et la postérité
A désigné ta place à l'immortalité.
Il étoit dû, ce prix à cette prévoyance
Qui protégea les arts et força l'abondance
Par des soins attentifs, par de nombreux bienfaits,
A venir de ses dons enrichir tes sujets.
Vers ces temps fortunés le talent me rappelle ;
Les arts en ont acquis une gloire nouvelle.
Honneur à toi, Zauner, dont la savante main
En modelant ses traits sut animer l'airain.
Ce front serein et pur où la majesté brille,
Retrace un père heureux bénissant sa famille.
Le commerce y rend grâce au pacificateur ;
Les sciences, les arts, au régénérateur.
En étendant la main, ne semble-t-il pas dire :
« Je veille sur mon peuple et protège l'Empire ;
» Je suis encor pour vous ce que je fus jadis,
» En moi régnoit ma mère, et je règne en mon fils ;
» Il achève le bien que je ne pus vous faire,
» Et vous rend à la fois le monarque et le père. »
Lorsque ton souvenir étonne l'univers,
Je sens qu'il est hardi de te peindre en mes vers ;
Mais ces grands Écrivains, ces successeurs d'Homère,
Ont chanté les hauts faits des fléaux de la terre ;
Je peins son bienfaiteur, cette excuse, je crois,
Peut faire pardonner le foible de ma voix.

Le souvenir chéri d'un être qu'on adore,
Les trésors du printemps, le réveil de l'aurore
Qui pour les féconder va répandre ses pleurs,
Le premier jour de Mai, l'Augarten en fleurs;
Tout ennivre mes sens, et cause mon délire;
Zéphir en se jouant fait résonner ma lyre,
Il devient mon signal, anime mes accens,
Le jour luit, et ma voix va chanter le printemps.
Ah! des champs, des jardins, peintre aimable et sensible,
Delille prête-moi ton charme irrésistible;
Permets que du printemps présentant le tableau,
Mon génie à tes feux allume son flambeau;
Redis-moi les secrets que t'apprit la nature;
Où puisas-tu Délille une teinte aussi pure?
Où prennent tes pinceaux d'aussi vives couleurs?
Flore t'a donc ouvert le calice des fleurs,
Et Zéphir t'a guidé parmi celles écloses
Pour t'accorder le don de rafraîchir les roses.
Séduisant enchanteur! depuis lors à ta voix,
On vit naître l'accord des jardins et des bois;
A tes sons créateurs ils viennent rendre hommage
Et ta lyre en vibrant fait naître un paysage.
Dans de sombres forêts tu nous dis qu'au printemps,
Tu trouvas l'art heureux de varier tes chants.
Meudon sut t'inspirer, le Pratre à mon génie
Enseignera des vers la brillante harmonie;
Au lever du soleil j'irai dans ces beaux lieux

M'exercer à parler le langage des Dieux,
Et si tu n'écrivis qu'en invoquant Virgile
Ma muse en t'imitant implorera Delille.

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE LIGNE.

Ma muse qu'enhardit votre aimable indulgence,
Ose de votre nom embellir ses écrits;
De son zèle indiscret si vous êtes surpris,
Jugez l'intention et pardonnez l'offense.

LES TOURTERELLES,

OU LA LEÇON.

ALLÉGORIE.

DANS un boccage d'Idalie,
Il étoit un ramier charmant,
Qui près de sa constante amie
Filoit en paix le sentiment.
Pour eux il n'étoit point d'orages,
Ni d'aquilons, ni de frimats,
Tous leurs jours exempts de nuages,
S'écouloient et ne passoient pas.
S'adorer étoit leur étude,
Ils roucouloient de longs soupirs,

Et cette vague inquiétude
Qui résultoit de leurs désirs,
Étoit l'avant-goût des plaisirs
Que donne la béatitude.
Un rossignol du bois voisin
Qui n'étoit encore en ménage,
Chantoit le soir et le matin
Le bonheur de l'amour volage.
Prouvez-moi, disoit-il souvent,
Qu'il est un état plus paisible
Que celui d'être indifférent,
Et d'avoir le coeur insensible.
Montrez-moi d'éternels amours,
Où sont vos constantes femelles,
Que l'amour ne porte plus d'aîles,
Et je m'enchaîne pour toujours.
Veux-tu changer l'ordre des choses,
Répondoit-on à ses propos,
L'hiver verroit croître des roses,
Avant qu'Amour chez les oiseaux
Fît de telles métamorphoses.
Un autre venoit ajouter:
Tu le vois, tout dans la nature,
Donne l'exemple de changer;
Le froid remplace la verdure,
Les fruits aux fleurs vont succéder,
Et la lumière la plus pure,

Devant la nuit va s'éclipser.
Cette morale, je la loue,
Disoit le rossignol surpris ;
Lorsque je chantois, mes amis,
Je ne croyois pas, je l'avoue,
Que je prêchois des convertis.

Quand la troupe fut dispersée,
Un vieux pinçon qui l'écoutoit,
Lui dit : mon âme est ulcérée
En songeant à la destinée,
Que leur leçon vous préparoit.
Cette fausse philosophie
Fera le malheur de vos jours ;
Vous croyez que la perfidie
Forme la base des amours ;
Détrompez-vous, cherchez à plaire,
Voilà le destin le plus doux ;
Soyez aimant, tendre et sincère,
Pour qu'on le devienne pour vous.
Sans le sentiment dans votre âme,
Que reste-il ? un vide affreux ;
De l'amour épurez la flamme,
Charmez, et vous serez heureux.
Vous désirez que l'on vous prouve ;
Que l'amour vrai peut exister.
Suivez-moi, je vais vous montrer,

Mon cher enfant comme on le trouve.
Le pinçon sans plus discourir,
Guida l'incrédule au boccage
Où l'amour heureux en ménage
L'attendoit pour le convertir.
Vous vous doutez déjà, je pense,
Que nos aimables tourtereaux
Étoient ces modèles nouveaux,
De sentiment et de constance.
En arrivant, nos voyageurs
Aperçurent sous la feuillée
Ces favoris de Cythérée,
S'entretenant de leur ardeur.
Excusez si je vous arrête,
Dit au rossignol le pinçon,
Mais votre première leçon
Est d'écouter ce tête-à-tête.
Ils voltigèrent doucement,
Sur une branche se perchèrent
Et jusques au bout écoutèrent
Des époux le discours suivant :
Voici déjà, ma tendre amie
Dit le ramier, cinq ans et plus,
Que tu sais embellir ma vie
Par le charme de tes vertus.
Jusqu'au moment doux et prospère
Où tu voulus vivre pour moi,

Je crus l'amour une chimère,
L'erreur a cessé près de toi.
Le bonheur fuyoit de mon âme,
L'indifférent n'en goûte pas;
Quand rien n'émeut, quand rien n'enflamme,
L'existence est un long trépas.
Ah! répondit la tourterelle,
Qui pourroit mieux apprécier
Le plaisir si doux d'éprouver,
Une tendresse mutuelle,
Que celle que tu sus charmer?
Quand l'amour, la reconnoissance
Se réunissent dans mon coeur,
Le sentiment et le bonheur
Y réalisent l'espérance.
Comment oublier un seul jour,
Comment y songer sans délire,
Que je dois l'air que je respire
A ton courage, à ton amour.
Retrace-toi l'instant funeste
Où ce vautour me déchiroit,
Ou si ton amour balançoit,
Tu n'eusse trouvé que le reste
De l'amante qui t'adoroit.
Sans songer au péril extrême,
Où tu courrois en me sauvant,

Ton coeur ne vit dans ce moment
Que le trépas de ce qu'il aime,
Qu'il partageoit en le perdant.
Tu vins dans sa serre cruelle,
Te précipiter sans effroi,
En lui disant : dévore-moi,
Mais épargne ma tourterelle,
Vénus tous les deux nous sauva,
Et désirant à ta constance,
Assurer une récompense,
A son temple nous consacra.
Rappelle-moi, toi que j'adore,
Lui dit alors le tourtereau,
De tous mes instants le plus beau ;
Le souvenir m'en plaît encore
Et me suivra jusqu'au tombeau.
Depuis ce temps, ma tendre amie,
Tes soins prévenants dans ces bois,
Ne m'ont-ils pas rendu cent fois
Plus que ne peut valoir ma vie ?
Si, jaloux de nos sentiments,
Le destin vouloit que je meure,
Pour payer un seul jour, une heure,
Du transport heureux que je sens.
Crois-tu que ton amant balance
A se sacrifier pour toi ?

Lorsqu'on te connoît comme moi,
Une heure est plus que l'existence
D'un siècle sous une autre loi.
Combien mon erreur est blamable,
Dit le rossignol tout confus,
Que leurs sentimens, leurs vertus
A mes yeux me rendent coupable!
Mon cher ami n'écoutons plus.
Vous n'êtes pas incorrigible,
Dit le pinçon, mon cher enfant,
Déjà vous vous montrez sensible,
Et changerez en leur parlant.

Non, non, dispensez m'en, de grâce,
Je mourrois de honte à leurs yeux,
Laissez-moi partir de ces lieux;
Je rougis quand je me retrace,
Combien l'amour rend vertueux.
Je vais me choisir une amie,
Près d'elle abjurer mon erreur,
Et loin d'un monde corrupteur,
Lui devoir en changeant de vie
L'amour, la vertu, le bonheur.

Disant ces mots, à tire-d'aîle,
Il quitta ce couple fidèle
Et son sage ami le pinçon;

Mais on m'a dit que près des belles,
Il se souvint des tourterelles,
Et profita de la leçon.

FRAGMENT DU POËME
DU PREMIER DE MAI A VIENNE
1808.

. . . . . .

. . . . . .

TEL ce peuple imprudent, enfant de l'indolence,
Aux pieds de ces volcans vit dans l'insouciance,
Tandis que des amas de brasiers destructeurs
Se cachent à ses yeux et couvent sous des fleurs.
A l'instant où l'amant auprès de sa maîtresse,
Comblé de ses faveurs, en savoure l'ivresse;
Lorsque la mère heureuse en contemplant son fils
De ses soins maternels présage les doux fruits;
Que l'enfant d'Apollon ou l'amant de la gloire
Sur leurs rivaux confus obtiennent la victoire,
Le roc tremble, se fend, et de son sein vomit
Ce sable calciné qui tombe et l'engloutit,
En longs torrens de feu cette lave brûlante
Qui s'élève, s'épand et descend bouillonnante.
Entraînant dans son cours le trépas et l'horreur,

Et change en un désert l'asile du bonheur.
Tel j'ai vu le Viennois exempt de toute allarme,
D'un beau jour de printemps goûter en paix le charme
Et dans son horison bornant son univers,
Oublier qu'il pouvoit encor craindre des fers.
Sans soins pour l'avenir, sans chagrins de la veille,
Dans un calme parfait il existe, ou sommeille;
Et fidèle à ses lois, au maître qu'il chérit,
Ignore qu'un beau jour par l'orage est détruit;
Mais sur des maux douteux ma folle prévoyance
Lève le voile épais de son insouciance,
Et sans aucun sujet, arrachant son bandeau,
Vient du noir avenir lui tracer le tableau.
Imitons le plutôt, jouissons, le temps presse,
Demain sera-t-il temps, si la sombre tristesse
En longs habits de deuil vient troubler son repos:
Momus rit aujourd'hui, profitons des grelots.
Ici c'est un enfant qui dans l'air se balance,
Et qui dans ses plaisirs retrace l'espérance,
Qui s'éloigne, revient et ramène toujours
Au bonheur que le temps emporte dans son cours.
Là dans un carrousel, sur un coursier qu'il presse,
Un bourgeois paladin signale son adresse,
Se croyant un Laudon, droit sur son étrier,
Croit affronter l'univers tout entier.
Tandis que l'artisan que nourrit son ouvrage,
Le suit joyeusement en pompeux équipage,

Et que plus loin le fat que la mode y conduit,
Cherche à fuir en tournant, l'ennui qui le poursuit.
Heureuse égalité, que le plaisir fait naître,
Avec ravissement j'appris à te connoître,
Lorsque pour te goûter, j'allai tourner gaîment,
Devant le grand seigneur, et derrière un manant.

A LAURE.

IL est passé ce fortuné moment
Où je croyois avoir touché votre âme,
Votre froideur n'a pas éteint ma flamme,
Et de l'amour je n'ai que le tourment.
A vos genoux, j'implorois une grâce,
J'osois attendre une lettre de vous;
De l'indulgence un mot eût été doux
Et du bonheur il eût tenu la place.
Vous refusez, hélas! de compâtir
Au noir chagrin qui consume ma vie;
A l'infortune on accorde un soupir,
Il suffisoit venant de mon amie;
Mais mon malheur ne peut vous attendrir!
C'est donc en vain que j'aime la plus belle;
C'est donc en vain que je serai constant;
Mon cœur cherchoit une amante fidèle,
Il n'a trouvé qu'un cœur indifférent.
Ah! répondez, Charles vous en conjure,
Plaignez mon sort, j'oublîrai ma douleur,
Songez qu'un mot peut fermer la blessure
Et qu'un regard peut me rendre au bonheur.

L'INDISCRÉTION PUNIE.

A MADAME ★★★★

AYANT appris combien il étoit avantageux pour un *homme de lettre* de soumettre ses ouvrages à un jugement aussi éclairé que le vôtre; sachant de plus que par le désir de voir votre opinion partagée ou combattue, vous vous empressiez de la communiquer à vos amis ainsi que les écrits qui la fesoit naître, j'ose prendre la liberté de vous envoyer un petit conte, traduit de Lokmann, et de recommander à vos soins l'enfant d'une muse que vous rendrez fière de paroître sous de si éclatans auspices.

L'inimitable fabuliste persan, dont j'essaye de rendre les idées dans une langue qui vous est familière, avoit fait une longue étude du coeur humain, et quoique de nos jours quelques philosophes novateurs ayent prétendu que celui d'une femme étoit un labyrinthe indéfinissable, la vérité lui en avoit proba-

blement frayé le chemin pour l'engager à combattre un monstre auquel votre sexe est accusé d'avoir donné naissance et que l'on nomme l'*indiscrétion*, animal d'autant plus dangereux que souvent il déguise la dent dont il déchire.

Vous trouverez peut-être le style de cette apologue un peu épigrammatique; mais sans doute que Lokmann comme beaucoup d'autres hommes, avoit sous ce rapport à se plaindre de votre sexe, et le coeur des femmes n'est pas le seul où le levain fermente.

L'INDISCRÉTION PUNIE.

Conte traduit du persan.

A Delhi jadis il régnoit
Un roi d'une grande sagesse,
Dont le coeur s'occupoit sans cesse
Du bien de ceux qu'il gouvernoit.
Son fils atteignoit à cet âge
Si charmant et si dangereux
Où Cupidon accorde aux yeux
Le don séduisant du langage.
Le roi craignant que dans sa cour
Il ne trouvât peu d'inhumaines,
Voulut qu'il fût sur des rives lointaines
Se préserver des dangers de l'amour.
Aux ordres absolus d'un père,
Un fils ne résiste jamais.
Ses équipages étoient prêts,
Et pour une cour étrangère
Il partit peu d'instans après.

Une ville riche et marchande,
Fut l'endroit où, dit-on, il dirigea ses pas,
Lokmann ne me la nomme pas;
Mais je crois que c'est Samarcande.
En arrivant il visita
Les pagodes et les mosquées;
Très-sagement il préféra
A tout l'éclat des assemblées,
Quelques amis qu'il rencontra,
Mais il advint, par aventure,
Que notre Prince un beau matin,
Aperçut dans un bois voisin
Un chef-d'œuvre de la nature,
Se promenant en Palanquin.
Ce chef-d'œuvre étoit une femme,
A l'œil vif, au regard quêteur
Minois charmant, qui par malheur,
Lui montra qu'il avoit une âme.
Tous les matins aux mêmes lieux,
Pour l'admirer il devançoit l'aurore,
Le soir il revenoit encore
Puiser l'amour dans ses beaux yeux,
La dame étoit un peu coquette,
Péché commun en tout pays,
A Samarcande, à Pékin, à Paris;
On sait que, tourner une tête,
Pour femme est un trésor sans prix.

Il ne savoit quel parti prendre
Pour l'instruire de son tourment:
Pourroit-il lui faire comprendre
Qu'il étoit sensible et constant,
Et d'ailleurs voudroit-on l'entendre ?
Un vieux faquir qu'il connoissoit,
Lui dit : » vous feriez bien peut être
» De lui dépêcher une lettre,
» Écrivez, et mes soins remettront ce billet. »
Un noyé s'attache à la branche,
L'amour malheureux à l'espoir;
Mais, dit Lokmann, vous allez voir,
Que pour vouloir franchir la planche,
On tombe dans le réservoir.
Il écrivit sans signature
Un joli petit billet-doux,
Pour déposer à ses genoux
L'aveu d'une flamme bien pure.
Un autre encor lui succéda;
Notre amant étoit dans l'ivresse,
Puisqu'en déclarant sa tendresse,
Il faisoit finement par là
Un confident de sa maîtresse;
Mais le faquir fut indiscret,
Et fut assez bas pour lui dire
Quel amant s'avisoit d'écrire,
Et lâchement abuser d'un secret.

Une femme sage et prudente
Experte aux usages d'amour,
Auroit détruit ces lettres pour toujours ;
Mais la nôtre étoit innocente,
Et les billets virent le jour.
Elle crut se faire une gloire
D'un simulacre de vertu ;
Avant que d'avoir combattu,
Elle publia sa victoire.
Aux dépens de notre amoureux,
L'amazone donnoit à rire,
S'il passoit, il entendoit dire :
» Ah ! voici l'amant langoureux,
» Bon matin, beau donneur d'épître,
» A quel tendron écrivez-vous ?
» Et quelle est la maîtresse en titre
» Qui recevra le billet-doux ? »
Eh ! Messieurs, est-ce donc un crime,
Leur disoit-il, d'avoir un cœur ?
Si je n'embrassai qu'une erreur,
Faut-il m'en rendre la victime.
Franchement étoit-ce un enfant
Qu'un séducteur alloit surprendre ?
Mon plus grand tort à vous entendre
Est d'avoir agi gauchement ;
Mais mon faquir me juroit sur son âme,
Que cette belle, plus d'un an

Avoit vécu dans Ispahan.
C'en est assez pour former une femme.
Son malheur les intéressa,
Il avoit un double exemplaire
De ses lettres qu'il leur montra.
Son embarras même sut plaire,
Et la fortune alors tourna :
Tel le couvroit de ridicule,
Qui vouloit être son ami.
Tel à ses dépens avoit ri,
Qui ne se faisoit plus scrupule
De déchirer l'autre parti.
Chacun délaissa la coquette,
Craignant pour soi le même sort,
Et pour lui reprocher son tort,
On la surnomma l'Indiscrète.

Voici la morale à présent,
Ceci, Messieurs, doit vous apprendre
A vous conduire prudemment,
Et sur-tout à plutôt attendre
Qu'à perdre tout en vous hâtant.

Sexe charmant! à l'indulgence,
Ceci doit disposer vos cœurs.
La plus grande de vos faveurs,
Est de nous laisser l'espérance,
Pour antidote à vos rigueurs.

Qu'enfin, ami lecteur, ce conte à ta mémoire,
Rappèle ce dicton du Persan romancier
Qui très-moralement achève son histoire,
En disant qu'on rit mieux quand on rit le dernier

FRAGMENT DU POËME
DU PREMIER DE MAI A VIENNE
1808.

. . . . . .

. . . . . .

Quelle est sous ce berceau cette nimphe charmante
Dont chaque mot séduit et le regard enchante ?
Est-ce Flore accourue aux fêtes du printems,
Recevant des mortels et le cœur et l'encens,
Ou bien de Cupidon l'intéressante épouse,
Rendant de sa beauté Vénus même jalouse,
Telle qu'on nous la peint au déclin d'un beau jour,
Rougissant d'un baiser qu'elle accorde à l'Amour;
Et victime un moment de la parque cruelle,
Expirant dans ses bras pour renaître immortelle?

Ah! je la reconnois, n'en soyez pas surpris,
Au cortège flatteur de ses nombreux amis.
A l'air modeste et doux qui désarme l'envie
Et lui fait pardonner d'être la plus jolie.
Au sourire enfantin qui semble en un instant
Éclore du bonheur qu'elle éprouve et répand.
Quelle est à ses côtés cette femme si belle?
Qui semble n'admirer et ne rien aimer qu'elle,
Et recevant des vœux d'un air indifférent,
Est du premier portrait le contraste frappant.
Attentive à l'effet que produit sa toilette,
Pour son cœur attiédi la nature est muette;
Qui n'a rien éprouvé n'a point de souvenir;
Le présent seul est tout pour qui craint l'avenir;
Mais la fleur sur son sein qui pâlit et se fane,
Lui dit qu'au même sort le destin la condamne;
Que le temps dans sa fuite en ève la fraîcheur,
Et flétrit dans un jour et la belle et la fleur.

Ah! combien ce berceau sous son ombre rassemble
D'étrangers étonnés de se trouver ensemble;
D'êtres de tous pays, d'opinions divers,
Réunis en un point des bouts de l'univers.
L'un, jeune amant des arts, l'espoir de sa patrie,
Sur le sol étranger cherche un nouveau génie;
L'autre, des nations connoissant les rapports
Veut des secrets des cours démêler les ressorts.

Tandis que dédaignant l'adroite politique,
Celui-ci dans les camps s'instruit de la tactique.
Pour chercher les plaisirs, la guerre ou les talens,
Sur la terre étrangère ils ont erré long-tems;
Mais qui les réunit, qui sut en leur voyage
D'un pays éloigné, leur retracer l'image?
Et leur fit oublier les sentimens amers
Qu'on éprouve éloigné des êtres les plus chers?
Ah! mon cœur reconnoît ton charme irrésistible,
Tendre amitié, trésor de toute âme sensible,
Sentiment délicat qui sèche tour-à-tour
Les larmes du malheur et les pleurs de l'amour!
Qui pour mieux enchaîner prends les traits d'une femme,
Et sait à vingt esprits ne départir qu'une âme.
Que ce tableau me plaît, combien les sentimens
Ajoutent de douceurs aux charmes du printems.
On sent en les goûtant tout le prix de la vie,
Le cœur se dilate et l'âme est agrandie,
Les humains, se dit-on, ne sont pas tous pervers,
Il est quelques vertus encor dans l'univers.
Je vous quitte à regret; mais si quelque nuage
Vient inopinement nous apporter l'orage;
Sous ce même berceau je me refugirai,
Pour y tracer des vers que je vous dédirai.

RÉPONSE
A UNE LETTRE DE LAURE.

En vous écoutant, on se dit :
Plus aimable encore que jolie !
Mais quand par bonheur on vous lit,
On se dit, ma charmante amie,
Plus de sentiment que d'esprit.

L'ABEILLE ET SA MÈRE.

APOLOGUE.

A JOSEPHINE.

Lafontaine et Lockmann, tous deux inimitables
Aux animaux prêtèrent leur esprit,
Et surent même à ce qu'on dit
Cacher la vérité sous le voile des fables.
Je vais emprunter leur erreur,
Pour vous frayer, ma jeune amie,
Parmi les ronces de la vie
Le sentier qui mène au bonheur.

Une jeune et charmante abeille,
A peine au matin de ses jours,

De son sort se plaignoit toujours,
Et crioit que c'étoit merveille,
Qu'on n'écoutât pas ses discours.
Peut-on rencontrer sur la terre
Un être plus infortuné?
De chacun plus abandonné,
Que je ne suis? disoit-elle à sa mère.
Considérez quelques instans
Toutes mes brillantes compagnes,
Volant au loin dans les campagnes,
Et sur les roses se jouant.
Il semble que les fleurs nouvelles
S'épanouissent à leur loi,
Pour elles sont les immortelles,
Et les soucis s'ouvrent pour moi.
Maman je suis trop malheureuse,
Tout m'attriste et me fait souffrir.
Mon existence m'est affreuse
Et bientôt je voudrois mourir.
Sa mère, abeille instruite et sage,
Lui répondit: ma chère enfant,
Ainsi que vous précisément
Je parlois quand j'avois votre âge.
Je ne croyois point au bonheur,
Au plaisir j'étois étrangère,
Ma fille, je dus à ma mère
La fin d'une funeste erreur.

Voilà le conseil favorable,
Que d'un air indulgent et doux
Me donnoit cette mère aimable,
Soyez bonne, sensible, affable;
Pour qu'on le devienne avec vous.
Et que font vos sœurs, les abeilles?
Ajoutoit-elle, en aspirant,
Le suc de ces roses vermeilles?
Du miel, lui dis-je. — Ah! mon enfant,
C'est ainsi qu'en étant utile,
On se fait estimer de tous,
C'est ainsi, que la plus habile
Devient la reine parmi nous,
On la respecte, on la vénère,
On se conduit par ses avis
Elle est à la fois reine et mère
Et tous les cœurs lui sont soumis.

C'en fut assez d'une leçon si sage,
En la suivant je sus changer mon sort.
Puissiez-vous, mon enfant, avoir cet avantage,
De trouver comme moi, le bonheur dans le port.

ENVOI.

Profitez du conseil charmante Josephine,
Cultivez votre esprit et goûtez le bonheur,
Sachez aimable enfant en dérober la fleur,
Tandis que l'amitié vous en cache l'épine.

LE VIENNOIS AU PRATER.

Fragment du Poëme du 1er de Mai à Vienne
1 8 0 8.

. . . . . .
. . . . . .

L'émail de ces gazons ces riants paysages,
Servent chaque printemps d'annales à tous âges;
Cet arbre lui retrace un tendre souvenir,
Il vit couler ses pleurs où redit un plaisir.
Ce sentier qu'il parcourt lui rappelle sans cesse
Les leçons dont son père instruisoit sa jeunesse,
Quand parlant à son cœur sans discours superflus
Dans son ame il semoit le germe des vertus.
Cet érable ombrageoit les pas de son enfance,
Et fut témoin des jeux de son adolescence.
Ce chêne avec orgueil fait palpiter son cœur;
Deux fois en le touchant il devint le vainqueur
De ses jeunes rivaux, et sa première gloire,

Vient en le contemplant recréer sa mémoire.
D'espoir, de souvenir, le présent s'embellit
D'un avenir pareil au passé qu'il chérit.
Que ce chemin lui plaît, qu'il flatte sa pensée,
Combien, en le suivant, son ame est agitée.
Ses détours sinueux le mènent au bosquet,
D'un fortuné moment, témoin sombre et discret.
Ce bosquet ... ah! son cœur plus vivement palpite
De bonheur s'il le voit, de regret, s'il le quitte.
Ce berceau tant chéri fut le temple et l'autel
Où l'amour agréa le serment solennel
Que prononça l'amant, que répéta l'amie,
De se voir, de s'aimer, et pour toute la vie.
C'est dans ce lieu si cher qu'ils viennent tous les ans,
Brûlant des mêmes feux, prêter mêmes sermens,
Ils y voyent encor les parlantes images,
D'un amour partagé, tendres et touchans gages.
Ces chiffres enlacés qu'au défaut de l'airain
Traça sur un arbuste une amoureuse main.
Dans ces lieux enchantés tout parle de tendresse,
Tout du premier amour lui retrace l'ivresse.
L'air suave au printemps, le jour voluptueux,
Et les tendres concerts des oiseaux amoureux,
De son bonheur passé lui rappelant les charmes,
Reçoivent en partant le tribut de ses larmes.
Ainsi les lieux divers témoins de nos plaisirs
Égayent le présent de leurs doux souvenirs.

Voyez-le sur les pas de la mélancolie,
S'éloignant du tumulte, et l'ame recueillie,
Suivre paisiblement les détours sinueux,
Du Danube accouru pour embellir ces lieux.
Ce fleuve qui lui plaît, cette onde qu'il admire,
Dans son murmure égal, semble vouloir lui dire :
« Mortel, imite-moi, que chacun de tes jours
» Soit ainsi que mes eaux, paisible dans son cours.
» D'un succès passager ne sois pas la victime.
» Qui monte, de plus haut tombera dans l'abîme.
» Prends exemple de moi; quelquefois au printems,
» Des monts pour m'agrandir, s'échappent vingt torrens.
» Ils augmentent mes flots, bouillonnant je m'avance,
» De cet instant d'orgueil, quelle est la récompense ?
» Je déborde... et mes eaux vont dévaster les champs
» Que mon tranquille cours fertilisa long-temps. »
Cependant de ce bord qui l'invite et l'entraîne
Il s'éloigne et son cœur au bosquet le ramène.
L'étoile du berger vient annoncer le soir;
Et prêt à le quitter il veut encor le voir.
Un noir pressentiment l'avertit que peut-être,
Le berceau qu'il chérit, l'arbre qu'il a vu naître
Ne reverdiront plus ; que battus par les vents
Ils vont être dans peu la victime du tems ;
De ce Dieu destructeur qui pour servir sa rage,
Emprunte tour-à-tour la cognée ou l'orage ;
Et qui marquant sa proie au milieu des plaisirs,

Laisse de son pouvoir de hideux souvenirs.
L'horison obscurci présage les tempêtes,
Déjà le vent du Nord siffle et courbe leurs têtes.
Il s'accroît, il redouble et ses cruels efforts
Font sentir son pouvoir jusqu'au séjour des morts.
Hélas ! qu'a-t-il choisi pour signaler sa rage,
L'arbre qui fut témoin des plaisirs de chaque âge;
Les chênes dont le front s'élançant vers les cieux
Faisoient avec orgueil l'ornement de ces lieux.
Rompus, déracinés, couchés sur la poussière
Un souffle les rendit étrangers à la terre;
Et leurs troncs abbattus, leurs rameaux desséchés,
Attestent que le temps et l'orage ont passés.
Ainsi s'écrouleront les masses imposantes,
De ces temples pompeux, de ces tours menaçantes.
Et tels s'effaceront moissonnés par le tems
Les paisibles pasteurs et les fiers conquérants !

LE PAPILLON FIXÉ.

UN papillon trop inconstant,
A voltiger, passant sa vie;
De vivre et mourir pour sa mie,
Ignoroit le plaisir charmant.
Goûtant de la saison nouvelle,
Les prémices et le bonheur,
Il aimoit, trompoit chaque fleur,
Et revenoit à la plus belle
Porter son hommage et son cœur.
Il faut aimer avec ivresse,
De tout temps, ce fut une loi,
Et le berger comme le roi
Doivent céder à la tendresse.
En vain ils voudroient éviter
D'amour les atteintes cruelles,
Il prête son charme et ses ailes
Au nait qui doit les faire aimer.

Dans un jardin de Cythérée
Est une rose que l'amour
Cultive avec soin chaque jour,
Et qu'il nomme sa bien-aimée ;
Fille des grâces, des zéphirs,
Elle embellit la cour de Flore,
A ses pieds naissent les plaisirs
Que son sourire fait éclore.
La voir, la suivre, l'adorer,
Du papillon fut la devise ;
Son aveu fait avec franchise
Fut entendu sans irriter ;
On lui promit d'être fidelle,
Il jura qu'il seroit constant,
Et de l'amour une étincelle
D'un papillon fit un amant.
Depuis ce temps, constant et sage
Savourant bien tout son bonheur,
Il ne chérit plus que la fleur
Qu'un Dieu créa sur son image.

A THERÈSE.

Je n'ai pas flatté le portrait
En te comparant à la rose ;
L'amour et toi sont même chose ;
Tu réunis à son attrait,

Celui de la fleur fraîche éclose.
Tu pouvois seule réussir
A fixer un amant volage ;
Car de tes yeux, le doux langage
M'enchaîne et me les fait chérir ;
Pour moi, tout fier de ma victoire,
(Car c'est vaincre que t'animer,)
Je ferai consister ma gloire,
Si je le puis à te fixer ;
Et si l'on voit ton ame émue,
On dira que le papillon,
Comme un autre Pygmalion
Sut animer une statue.

ROMANCE.

Quand je te vis, aussitôt dans mon ame
Naquit l'amour, sans m'en apercevoir ;
Tu m'enivrois, je chérissois ma flamme ;
Mais mon bonheur n'étoit que de l'espoir.

Timidement quand j'osai te le dire,
Ton front charmant rougit sans le vouloir.
Pensers d'amour dans tes yeux je crus lire ;
Mais mon bonheur n'étoit que de l'espoir.

Quand sans pitié pour l'amant qui t'adore,
De ton amour je me vois décevoir,
J'irai mourir en répétant encore ;
Ah ! mon bonheur n'étoit que de l'espoir.

****

LE PRINCE DE LIGNE *)
A L'AUGARTEN.

Fragment du Poëme du 1er de Mai, à Vienne.
1 8 0 8.

. . . . . .
. . . . . .

Pour le soleil couchant il n'est point d'idolâtre,
Déplacé sur la scène il descend du théâtre.

*) J'ai partagé avec tous ceux qui ont eu le bonheur de le connoître, le sentiment d'admiration qu'inspire le Maréchal Prince de Ligne. J'ai voulu peindre ce qu'il m'a fait éprouver dans l'intimité de sa société ; si j'ai mal réussi dans le portrait que j'essaye d'en tracer, c'est qu'il existe, dans le caractère

Toi, qui sais allier la raison à l'esprit,
Delille, est-ce bien toi qui le pense et le dit?
Ce poëme immortel, enfant de ta vieillesse,
Ne respire-t-il pas le feu de la jeunesse?
Et comment notre encens ne détruit-il l'erreur:
Que le soir d'un beau jour n'a plus d'admirateur!
Mais s'il ne suffit pas qu'au Parnasse on contemple,
Tes vers harmonieux devenus notre exemple,
Vois s'avancer vers moi ce Prince vénéré,
Dont l'esprit enchanteur fut partout admiré,
Qui sut comme un Bayard s'illustrer à la guerre,
Séduire en Richelieu, composer en Voltaire,
Écrire en Sévigné, pour se montrer en tout,
Un modèle parfait de talens et de goût.
Crois-tu que son esprit s'affoiblisse par l'âge,
Qu'on lui prodigue moins et d'éloge et d'hommage?
Détrompe-toi, Delille, observe sur ses pas,
Ces flots d'admirateurs qui ne le quittent pas;
Admire en l'écoutant Platon ou Démosthènes
Au portique instruisant la jeunesse d'Athènes.
Regarde, et ne dis plus, *adieu les grands desseins,*
Adieu l'amour, les voeux, l'hommage des humains.

---

comme dans l'esprit des gens célèbres, des nuances délicates que le pinceau le plus habile ne peut rendre qu'imparfaitement.

Il s'assied, on s'arrête, on l'écoute en silence,
Il semble que le goût, la sage expérience
Viennent se ranimer au feu de ce qu'il dit,
Et pour mieux pénétrer empruntent son esprit.
Ah! pourquoi n'ai-je pas, en peignant ce modèle,
La touche de Rubens et le pinceau d'Apelle?
Que n'ai-je pour chanter cet ensemble touchant,
De Racine ou Milton la lyre et le talent?
Comme je tracerois son épouse et sa fille,
Une jeune beauté, l'amour de la famille,
Qui brillante à la fois d'attraits et de candeur,
Ressemble à Cupidon sous les traits de sa sœur.
Près de lui ses enfans à l'école des grâces,
S'embellissant des fleurs qu'ils cueillent sur ses traces.
La mère de l'amour, l'amante de Zéphir,
Roses, que le matin a vu s'épanouir,
De leur père écoutant la morale instructive,
Et prêtant à sa voix une oreille attentive.
Ce galant chevalier, qui s'illustra dans l'art,
Qui donne la victoire en dépit du hasard.
Enfin pour achever cet heureux assemblage,
Je voudrois présenter le contraste de l'âge,
Un autre Alcibiade assis à son côté,
Tel qu'on nous le dépeint, éclatant de beauté,
Annonçant dans ses yeux humides de tendresse,
Le rival de l'amour et l'espoir de la Grèce;
Le Prince se plaisant à semer dans son cœur

Le germe des vertus, des grâces, de l'honneur,
Et tel qu'à Sans-Souci, les leçons de Voltaire,
Instruisoient un grand roi dans l'art heureux de plaire.
En voyant tant d'esprit, de grâce, de vertu,
A soixante et quinze ans, Delille, diras-tu ?
Hélas ! telle n'est point la vieillesse cruelle,
Elle n'attend plus rien, on n'attend plus
rien d'elle.

O D E.

CE n'est qu'au sein de ce qu'on aime
Que l'on peut redouter la mort.
Qu'a d'effrayant l'instant suprême
Pour un triste jouet du sort?
Et comment supporter la vie,
Lorsque sans parens, sans patrie,
Nulle main ne tarit nos pleurs,
Et que notre âme déchirée,
Par mille soucis dévorée,
N'a plus à craindre de malheurs?

J'ai vu s'exhaler mon bel âge,
Comme le parfum d'une fleur.
J'ai vu s'évanouir l'image
De l'espérance et du bonheur.
Comme le lis qui nous enchante,
S'abat sur sa tige mourante,
Par le froid aquilon vaincu;
J'ai plié ma tête opprimée
Sous le joug de la destinée,
Et mourrai sans avoir vécu.

J'ai vu la fortune attrayante,
Comme le doux calme des mers.
J'ai vu l'ambition riante,
Sous des fleurs déguiser ses fers.
J'ai pris dans mon imprévoyance
Le bonheur pour l'expérience,
Et j'osai défier le sort :
Mais ce jour pur et sans nuage,
Cachoit et la foudre et l'orage,
Qui devoient n'éclater qu'au port.

J'ai vu le serpent de l'envie
Sur mes jours verser son venin.
J'ai senti de la calomnie
Les traits déchirans dans mon sein.
Tremblant en mesurant l'abîme
Où par la fureur et le crime
J'allois être précipité,
Je suis venu dans ma misère,
Chercher, sur la rive étrangère,
L'éternelle hospitalité.

Eh ! quel mortel dans sa carrière
N'a pas éprouvé de douleurs ?
Nos tristes yeux à la lumière
Ne s'ouvrent qu'en versant des pleurs.
On nous asservit dans l'enfance,
L'amour, dans notre adolescence,
Est encore un tourment nouveau.
Quel est le terme de la crise ?
Dans la vieillesse on nous méprise,
Et l'on nous oublie au tombeau.

A Mr. CARPANI

Après avoir entendu ses discours sur le Passé et le Futur.

VOTRE futur, c'est l'espérance,
Votre passé, le souvenir,
Votre diction, l'éloquence,
Et vous entendre, le plaisir.

REPONSE.

S'è del sole che gl' investe
Lo splendor dei Corpi opachi
Della lode che mi deste
Dite voi, chi n' ha l' onor.

A LAURE.

IL est pour une ame sensible
Un sentiment impérieux
Qui quelquefois nous rend heureux ;
Mais qui plus souvent est pénible
Et ce sentiment c'est l'amour.
Poison cruel qui nous dévore,
Et dont mourant on boit encore
En le maudissant chaque jour.
Reine des roses printanières,
N'en connoissez que les faveurs
Et ne versez jamais de pleurs
Que sur des peines étrangères.
Il est un sentiment plus doux,
C'est l'amitié ma belle amie,
Qui sème des fleurs sur la vie,
Que l'on moissonne auprès de vous.
Dans ses désirs moins téméraire,
Ce sentiment est plus constant;

Comme l'amour il cherche à plaire,
Mais il s'accroit en vieillissant ;
Tandis que nous voyons son frère
Naître et mourir encore enfant.
C'est l'amitié qui défie
L'objet que le cœur a choisi.
Rien ne plaît tant que son amie,
Aux yeux d'un véritable ami ;
Est-il quelques vertus au monde,
Que son cœur ne lui prête pas ?
La terre en trésors plus féconde,
Semble s'enrichir sous ses pas;
Il chérit tout ce qu'elle admire,
Pour le malheur même pitié,
Pour le talent même délire ;
Voilà ce qu'on nomme amitié.

ODE

SUR LA MORT DE LA JEUNE PRINCESSE

LÉOPOLDINE LICHTENSTEIN.

COMME la fleur qui vient d'éclore,
Et séduisoit par sa fraîcheur,
Tombe, et bientôt se décolore
Sous le tranchant du laboureur;
Le tems dans sa course éternelle
A touché de sa faux cruelle
La foible trame de tes jours
Et ta délicate paupière,
S'ouvroit à peine à la lumière,
Qu'elle se ferme pour toujours.

L'astre du jour caché dans l'ombre
Ne brillera plus à tes yeux;
L'affreuse mort d'un voile sombre
Te dérobe l'azur des cieux,
Le vent siffle, le noir orage
Menace et signale sa rage :
Des bois entiers sont abattus ;
Le trépas suivoit la tempête,
La foudre gronde sur ta tête,
Elle éclate, et tu n'étois plus !

* * *

En vain la candeur et les grâces
Sunissoient pour filer tes jours;
En vain le plaisir sur tes traces,
Alloit précéder les amours.
Vagues projets ! le beffroi sonne,
La trompe funèbre raisonne,
Les parques tiennent le fuseau,
Et l'amour qu'avertit l'orage,
Pour sauver son plus bel ouvrage
Ne peut arrêter leur ciseau.

Ah ! quel tableau s'offre à ma vue !
Cruels sanglots, cri déchirant !
Je vois une mère éperdue
Sur le corps froid de son enfant.
Amour sacré, céleste flamme !
Le feu qui consume ton ame
Ne peut changer l'arrêt du sort :
Soins superflus, destin sévère,
Ah ! pourquoi le cœur d'une mère
Ne peut-il ranimer la mort ? —

ENVOI

A la Princesse sa mère.

Pleurez une fille adorée,
Mais confiez-nous vos douleurs ;
Lorsque la peine est partagée,
On ressent moins l'affreux des pleurs.
Ah, pour vous rendre à l'espérance,
S'il falloit de notre existence
Pour elle donner la moitié ;
Vous verriez, Princesse chérie,
Que pour lui racheter la vie,
Tout est possible à l'amitié.

A MONSIEUR LITVINOFF,

*Gouverneur de Kaminietz *).*

AVEC plaisir on vous connoît,
Mais avec douleur on vous quitte
Comme on s'éloigne du mérite
Qui nous étonne et qui nous plaît.
Quand sous un abandon affable
On déguise la gravité ;
Que l'on voile la dignité
Sous les dehors d'un homme aimable,
On laisse un profond souvenir
Dans un cœur qui nous apprécie,
Et sans effort on fait chérir
Son rang, son maître et sa patrie.

*) C'est un hommage que je me suis empressé de rendre à Mr. Litvinoff pour la manière dont il accueille les étrangers dans son gouvernement.

LES REGRETS D'UNE MÈRE

Séparée de son fils par la loi sur le Divorce.

ADOLPHE, mon enfant, chère et douce espérance,
Pourquoi ton souvenir fait-il couler mes pleurs?
En te donnant le jour j'oubliai des douleurs,
Qui n'égalèrent pas celles de ton absence.

Que fais-tu maintenant, objet de ma tendresse?
Pourquoi t'arrache-t-on sans pitié de mon sein?
Des soins que l'on te rend, j'accuse le destin,
Et mon cœur est jaloux de la main qui te presse.

Je te demande en vain, c'est en vain que j'espère,
On invoque les lois pour m'enlever mon fils.
Ce cruel attentat eût-il été commis
Si pour en décider on eut pris une mère?

Comment sans expirer ai-je bien pu souscrire
A te voir pour jamais, arraché de mes bras,
A permettre qu'une autre affermissant tes pas
Tu saches l'en payer par ton premier sourire ?

Quoi ! tu pourras me voir et ne pas me connoître ?
Tu pourras, mon enfant, victime d'une erreur,
Rester muet et sourd à la voix de ton cœur,
Et dédaigner le sein de qui tu reçus l'être ?

Grand dieu ! mettez un terme aux tourmens que j'endure.
Adolphe étoit mon fils, ne dois-je plus le voir ?
Ah ! mon cœur déchiré peut-il naître à l'espoir,
Si le ciel reste sourd aux cris de la nature ? —

L'OMBRE AU TABLEAU.

FRAGMENT DU POËME DU PREMIER DE MAI A VIENNE *) 1808.

. . . . . .

. . . . . .

PALE et les yeux hagards, un poignard à la main,
Il alloit accomplir son coupable dessein,

*) Des événemens que je n'avois pu prévoir m'ont obligé de quitter Vienne sans mettre la dernière main au Poëme du 1er de Mai, dont je donne ici quelques fragmens. Les heureux résultats d'une guerre dont avec effroi on prévoyoit le terme viennent d'offrir à la littérature de trop belles fleurs à moissonner pour que je ne m'empresse pas d'en parer ce Poëme, lorsque mon retour à Vienne me permettra de l'achever.

Occupé dans ce moment d'un ouvrage plus étendu sur la

Déjà sondant de l'œil la bouillonnante abîme,
Il sembloit balancer entre le choix du crime ;
Quand le ciel qui vers lui daignoit guider mes pas,
Permit qu'heureusement j'arretasse son bras.
Au moment où sans moi son arme meurtrière
Alloit d'un coup mortel lui ravir la lumière.
Arrête, malheureux, vois le gouffre où tu cours !
Qui t'a donné le droit d'attenter à tes jours?
N'as-tu jamais oui cette voix qui nous crie ;
Que Dieu seul peut donner et reprendre la vie.
Puis, sans plus discourir, l'entraînant loin du bord,
Satisfait d'arracher une proie à la mort,
Je dirigeai ses pas vers des lieux moins sauvages
Dont l'aspect, de son cœur pût calmer les orages;
Et là, de son destin partageant la douleur,
De son affreux projet lui retraçant l'horreur,
Je lui dis, mon ami, contez-moi vos misères,
J'ai bien souffert aussi, les malheureux sont frères.
Lorsqu'ils sont partagés, les pleurs sont moins affreux,
Et sur nos maux communs, nous gémirons tous deux;

Russie, je m'applaudirai de l'avoir entreprise, si, traçant comme je les vois les mœurs de cette nation, je puis acquitter ainsi la dette que depuis un siècle les étrangers ont contracté envers elle, pour l'hospitalité généreuse qu'ils en ont reçue. Pour cette hospitalité qui ne s'est jamais démentie malgré la multiplicité d'événemens qui ont agité l'Europe et les opinions diverses de ceux qui y sont venus chercher asile et protection.

Mais comment se peut-il, qu'au sortir de l'enfance
Vous connoissiez assez le poids de l'existence,
Pour déjà le trouver un si pesant fardeau,
Que rien n'allége plus que la nuit du tombeau?
« Quoi, monsieur! me dit-il, vous répandez des larmes?
« Ah! la vie à mes yeux peut donc offrir des charmes;
» Je n'en espérois plus, mais puisque votre cœur
» Sans se laisser abbattre, a connu le malheur,
» Qu'à la compassion il se montre accessible,
» Je vivrai puisqu'au monde il est un cœur sensible. »
« Quoi vous en douteriez?—Si j'en doute grands Dieux!
» J'en ai trouvé beaucoup de faux, de vicieux,
» Sous un masque trompeur déguisant la bassesse;
» De ces hommes rampants, cruels avec souplesse.
» Ingrats par habitude, immolant tour-à-tour,
» L'idole de la veille à l'idole du jour.
» Mais, des coeurs vertueux, des amis véritables,
» Jusqu'à ce jour, monsieur! je les crus introuvables,
» Vous vous attendrissez en me voyant souffrir,
» Eh bien! de mon erreur, je consens à rougir. »
« Mais enfin, quels dangers avez-vous donc à craindre?
« Ah, les malheurs, monsieur, ne peuvent plus m'atteindre,
» Je suis de ces mortels, qui sont dès leurs berceaux,
» Condamnés à souffrir d'incalculables maux.
» J'ai vu fondre sur moi tous les traits de l'envie
» Que dans l'ombre aiguisoit l'affreuse calomnie;
» J'ai senti ses poisons s'égoûter sur mon coeur,

» Et le froid de la mort m'eût moins glacé d'horreur.
» J'ai résisté long-temps, j'ai gardé l'espérance
» Qu'un Dieu juste mettroit un terme à ma souffrance;
» Mais enfin, quand j'ai vu, que loin d'atteindre au port,
» Mon seul but devenoit ou l'opprobre ou la mort,
» J'ai choisi le dernier, j'allois à l'instant même
» Comparoître innocent devant l'être suprême,
» A mon Dieu créateur j'allois me réunir;
» Mais vous m'en détournez, je vais vivre et souffrir.

ROMANCE.

L'AMOUR voyant que sur la terre
On préféroit au sentiment,
Au bonheur d'aimer et de plaire,
Les plaisirs faux du changement;
Voulut pour attiser la flamme
Qui s'éteignoit sur ses autels,
Venir sous les traits d'une femme
La rallumer chez les mortels.

* * *

Il prit les yeux de la décence,
Les pas de la timidité,
Et l'incarnat de l'innocence;
Qui résiste à la volupté;
Le maintien de la modestie,
Les charmes du premier amour,
Les attraits de la simpathie
Et Cœlina parut au jour.

Sans le vouloir, elle sut plaire,
Elle enchaîna sans y songer,
Le séducteur devint sincère,
Et l'indifférent sut aimer.
On ne vit plus d'amant volage,
Et le triomphe fut si beau,
Que dans le coeur de son ouvrage
L'amour ralluma son flambeau.

LES REGRETS.

STANCES.

IL m'en souvient aux jours de ma jeunesse,
J'eus des parens qui savoient me chérir ;
La faux du temps moissonna leur vieillesse,
Et m'a laissé pour pleurer et souffrir.

En y songeant, je sens couler mes larmes,
Au sort de Claire Amour voulut m'unir ;
La faux du temps moissonna tant de charmes,
Et m'a laissé pour pleurer et souffrir.

Sans nul soutien j'achève le voyage,
J'eus des enfans, doux trésors d'avenir ;
La faux du temps moissonna leur jeune âge,
Et m'a laissé pour pleurer et souffrir.

Parens, amis, enfans, femme fidelle,
Hélas! j'ai vu la mort me les ravir ;
Elle a tout pris, et la Parque cruelle,
M'oublie ici pour pleurer et souffrir.

ENVOI.

A MADAME LA COMTESSE SOPHIE P***.

Le sort pour les humains fit deux parts dans la vie,
L'une fut pour l'espoir, l'autre pour les regrets ;
Mais lorsque de vous voir l'espérance est remplie,
Le fortuné mortel ne regrette jamais
Que le temps fugitif passé loin de Sophie.

TABLEAU DE FAMILLE

A

Mr. LE COMTE DE K***.

Jusqu'à présent, ma muse un peu légère
N'avoit chanté que les plaisirs d'amour,
De la beauté, la chaîne toujours chère
Et des aveux qu'on payoit de retour.
L'amant aîlé de la fleur fraîche éclose
M'avoit instruit dans l'art de voltiger;
Gentil Bernard m'apprit celui d'aimer
Et le zéphir à caresser la rose.
Galant Trouvers, ou barde langoureux,
Si le plaisir faisoit vibrer ma lyre.
Du Dieu fripon j'exprimois le délire
Comme le chante un troubadour heureux.
Si me plaignois des rigueurs de ma belle,
Sur tristes monts soupirois mes ennuis,
Lai douloureux sur ma harpe fidelle,
En répétant le nom de la cruelle

Alloit troublant le doux calme des nuits
Mais aujourd'hui ma muse devient sage,
Et l'amitié guidera mes accens ;
Je chanterai les charmes du ménage
Et la douceur des plaisirs innocens.
J'emprunterai de la nature
Le plus délicat coloris,
Pour nuancer, mes bons amis,
De vos cœurs la teinte si pure.
Eh! quel spectacle plus touchant
Peut venir émouvoir notre ame,
Que celui d'un mari constant,
Attentif à plaire à sa femme,
Partageant ses soins les plus chers
Entre son enfant et sa mère,
Et près des êtres qu'il préfère,
Créer un nouvel univers ?
De voir au sein de sa famille
Une mère en son cœur heureux
Confondant son fils et sa fille,
Pour les adorer tous les deux ?
Et vous, femme aimable et sensible,
Qui dans l'asile des malheurs
Paroissez pour tarir les pleurs
Qu'arrache un sentiment pénible ;
Votre cœur se peint dans vos traits ;
Ils sont jolis, comme votre ame est belle,

De la bonté vous êtes le modèle
Et vos vertus sont vos premiers attraits.
En voyant réunis dans une seule image
Sous des dehors simples et doux,
L'enfant le plus soumis, l'épouse la plus sage,
La mère la plus tendre, on s'écrira, c'est vous !
Annette aimable enfant, joli bouton de rose,
Que le zéphire effleure et chérira l'amour,
Avec quel sentiment le regard se repose
Sur tes attraits naissans qui brilleront un jour,
Tes yeux ont la douceur et le feu de ton père,
Ce regard fin, qui sait se rendre carressant,
Cet aimable abandon, les grâces de ta mère
Et de tous deux enfin, l'ensemble séduisant.
Ah ! conserve longtems les charmes de ton âge,
On te voit et tu plais, un de tes mots séduit,
La naïve gaîté te prête son langage,
Même de tes défauts la sagesse sourit.
Et toi, l'espoir d'un père tendre,
George, sois obligeant et probe comme lui,
Maintenant il est ton appui,
Qu'à son déclin ton cœur sache lui rendre
Ce que ses soins pour toi font aujourd'hui;
Qu'il soit ton guide et ton exemple;
Songe bien, mon ami, que si chez les mortels
L'honneur se choisissoit un temple,
Dans son cœur délicat, il auroit des autels.

Tu souris, Alexandre ah! ton aimable enfance
Et une fleur qui va s'épanouir;
Le baiser de la veille est une jouissance
Et les pas de demain, un trésor d'avenir.
Si l'hymen et l'amour, voulant encor s'entendre,
Formoient pour moi d'aussi beaux nœuds,
Et qu'ils parvinsent à me rendre
Époux constant et père heureux;
Ah, qu'ils comblent donc tous mes vœux
En me donnant aussi George, Annette, Alexandre.
Transport charmant, moments si doux,
Que l'amitié vient embellir encore,
Mon chant est au bonheur, le bonheur le colore
Puisque mon cœur me le dicte pour vous.
Famille interessante agréez en l'hommage,
Et pardonnez à l'auteur indiscret,
Qui versifiant mal, a du moins l'avantage
De choisir un charmant sujet.

STANCES.

C'EST l'espérance
Qui nous accueille au sortir du berceau ;
En souriant à notre enfance
Elle met sur nos yeux son magique bandeau.
Qui de l'âge à venir hâte la jouissance
Au présent, au passé donne un charme nouveau ?
C'est l'espérance !

* * *

C'est l'espérance
Qui nous enivre et parsème de fleurs,
Les jours de notre adolescence ;
Et quand besoin d'aimer fait palpiter nos cœurs,
Que l'on ressent d'amour et bonheur et souffrance,
Qui double le plaisir ou vient sécher nos pleurs ?
C'est l'espérance !

C'est l'espérance
Qui nous conduit dans le champ des combats;
C'est elle qui de l'indigence
Enhardit la prière et rassure les pas.
Qui tient lieu de plaisir, d'amour et d'opulence
Et rend moins effrayant les ombres du trépas?
C'est l'espérance!

LE SOUPIR.

PETIT chagrin dans notre enfance
Coûte un soupir ;
L'amour annonce sa présence
Par un soupir ;
L'amant s'enivre d'espérance
Par un soupir,
Et donneroit son existence
Pour un soupir.

* * *

Qui peint les tourmens de l'absence ?
C'est un soupir;
Qui vient partager la souffrance ?
C'est un soupir ;
Femme qui désire et balance
Pousse un soupir ,
Et termine sa résistance
Par un soupir.

L'être qui chérit l'inconstance
Rit d'un soupir ;
Le prix de la persévérance
C'est un soupir ;
Sexe charmant dont l'éloquence
Est un soupir ;
Payez l'auteur de la romance
Par un soupir.

LE ROSSIGNOL, LA PERRUCHE ET LA TOURTERELLE.

FABLE.

ON dit que le chantre des bois,
Pour charmer sa meilleure amie,
Dans un boccage d'Idalie,
Composa des chants autrefois ;
Il répétoit dans son ramage
Tout ce que son cœur lui dictoit
Qu'en partage elle possédoit,
Minois charmant, tendre langage,
Et qu'innocemment séduisoit.
Le rossignol croyoit lui plaire
Et se flattoit de ce bonheur;
Une perruche sa commère
Vint d'un mot dissiper l'erreur.

» J'ai ouï parler, ce lui dit-elle,
» Que d'amuser la tourterelle,
» Mon bon ami, vous flattiez :
» Elle dit que vous gazouillez. »
C'en fut assez, l'amitié la plus pure
S'éteignit : et l'oiseau confus,
Depuis ce temps, ainsi que l'on m'assure,
Soupira, mais ne chanta plus.

Défiez-vous de commérages,
Comme d'un poison dangereux.
C'est lui qui trouble les ménages,
Et de l'amitié rompt les nœuds.

ROMANCE.

AU temps heureux de la chevalerie
Le Ménestrel alloit chantant l'amour,
Il composoit des vers à son amie
Et ses aveux se payoient de retour.
Qu'au temps jadis n'étois-je troubadour!

* * *

Chaque guerrier gravoit sur son armure
En lacs d'amour le myrthe et le laurier;
De son amie il portoit la ceinture
Et sa devise ornoit son bouclier.
Qu'au temps jadis n'étois-je chevalier!

Quand chevalier triomphoit à la guerre
Et Ménestrel s'illustroit par son chant,
Ils revenoient près d'une amante chère
En recevoir le prix du sentiment,
Qu'au temps jadis n'étois-je votre amant!

A LA PLUS BELLE.

OVIDE ainsi qu'Anacréon
Lorsqu'ils vouloient chanter les belles
Ne se servoient, nous apprend-t-on,
Que de plumes de Tourterelles.
Veuillez permettre qu'en ce jour,
Guidé par l'espoir de vous plaire,
J'arrache une plume à l'amour
Pour tracer des vers à sa mère.

* * *

J'esquisserois ces traits si doux
Inspirant mon ame enivrée,
Je peindrois, rappellé par vous,
Les beaux jours du siècle d'Astrée;
Puis passant à ces temps guerriers,
Je vous peindrois belle Sophie
Payant d'un regard les lauriers,
Cueillis en servant la patrie.

Je vous placerois à la cour
Embellissant le rang suprême,
Recevant des mains de l'amour
Et le myrthe et le diadême;
Enfin dans un hameau charmant
Je vous peindrois en pastourelle;
Donnant la main au plus constant,
Rougissant d'être la plus belle.

LES SOUHAITS.

ESPOIR, plaisirs, doux songes de la vie,
De vos erreurs bercez mes heureux jours,
Et que les arts, l'amour et la folie
D'un même accord en dirigent le cours.

Qu'imprudemment sur la rive étrangère,
Je n'aille pas chercher d'autres plaisirs,
Et que je sois fidèle à ma chaumière,
Comme à l'objet de mes premiers soupirs.

Que réunis par la philosophie,
Tous mes amis heureux de mon bonheur,
A mes succès ne portant point envie,
Ne soient jaloux que d'atteindre à mon cœur.

Que chaque jour en revoyant ma belle,
Mon cœur charmé brûle d'un feu nouveau,
Et que l'amour, s'il la rend infidelle,
Laisse à mes yeux son magique bandeau.

Si du malheur la voix se fait entendre
Que mon cœur s'ouvre à la douce pitié,
Et que les fleurs qui naîtront sur ma cendre
Soient le produit des pleurs de l'amitié.

STANCES

A MON AMI.

Dans mon printems sur le sein de Sophie,
En épuisant la coupe du plaisir,
Je me disais : J'ai joui de la vie,
Je puis mourir.

* *
*

Aux champs d'honneur guidé par la victoire,
De mes succès pouvant m'ennorgueillir,
Je répétais ce cri cher à la gloire :
Vaincre ou mourir.

* *
*

Dans les dangers, faisant tête à l'orage,
J'ai vu la mort s'approcher sans frémir,
Et sans orgueil, j'ai dit comme le sage :
Je sais mourir.

* *
*

Mais quand mes dons soulageaient l'indigence,
Que près de moi les arts venaient s'unir,
Je me disais, regrettant l'existence,
Pourquoi mourir.

Quand d'ici-bas ma mémoire effacée,
Ne laissera qu'un vague souvenir,
Ah ! je voudrais dans ta seule pensée
Ne pas mourir.

ROMANCE.

Ah ! si j'aspire au temple de Mémoire,
Dans les combats si je brigue un laurier,
C'est pour vous voir brillante de ma gloire ;
Qui sert l'honneur ne peut vous oublier ?

* *
*

Si chaque jour une femme nouvelle,
De sa devise ornoit mon bouclier,
A mes sermens je resterois fidèle
Qui vous aima ne peut vous oublier.

* *
*

En combattant pour vous et ma patrie,
Sous mes drapeaux si j'expire en guerrier ;
On se dira que l'amant de Sophie,
Au champ d'honneur mourut sans l'oublier.

*Envoi à Madame la Princesse S****.*

Qui vous connoît, sans peine pourra croire
Qu'on doit en vous voyant ne pas vous oublier ;
Mais qui préférera le bonheur au laurier,
A vivre près de vous mettra toute sa gloire.

A MA ROMANCE.

Va de nouveau courir le monde,
Enfant chéri de mon loisir;
Fixe ta course vagabonde
Près des grâces et du plaisir.
Charme les ennuis de l'absence,
De l'amour chante les faveurs,
Du malheureux taris les pleurs,
Et ce sera ta récompense.

* *
*

A la pitié rends accessible
L'égoïste qui n'aime rien ;
Répète à la femme sensible
Que le sentiment est un bien.
Peint le héros dont la vaillance
Au combat cueille des lauriers,
Enflamme le cœur des guerriers,
Et ce sera ta récompense.

Présente à la vive jeunesse
Tous les trésors de l'avenir ;
Sache consoler la vieillesse
Par les charmes du souvenir.
Enivre l'amant d'espérance,
Qu'enfin il rêve chaque jour
De jeux, de tournois et d'amour,
Et ce sera ta récompense.

* *
*

Prends toujours le bon goût pour guide,
C'est lui que tu dois écouter
Afin que la fille timide,
Sans rougir puisse te chanter.
Exacte aux lois de la décence,
Ah ! si tu sais parler au cœur,
Que l'on recherche ton auteur,
Et ce sera ta récompense.

L'ABANDON.

Il est parti, mon âme se déchire,
Il a trahi ses plus tendres sermens.
Je cherche en vain, j'appelle, je soupire,
Et l'écho seul répond à mes accens :
Il est parti.

* *
*

Il est parti, victime abandonnée,
Dans un désert va cacher tes douleurs ;
Il est parti, gémis, infortunée,
Qui désormais pourra tarir tes pleurs,
Il est parti.

* *
*

Il est parti, je m'abuse peut-être,
Je l'adorois et j'ai reçu sa foi;
A chaque instant je crois qu'il va paroître
Vaines erreurs tout dit autour de moi :
Il est parti.

Il est parti, peut-il être infidèle ?
Ce matin même, en me parlant d'amour,
Il me juroit une ardeur éternelle,
Et le parjure, avant la fin du jour,
Il est parti.

* *
*

Il est parti, je vois enfin l'abîme
Où jeune encor j'ai longtems a souffrir ;
Ah ! par pitié prends, amour, ta victime,
J'ai tout perdu je n'ai plus qu'a mourir ;
Il est parti.

L'ADIEU.

L'ordre est donné demain avant l'aurore
Il faut partir, rien ne peut m'arrêter;
Dans les combats demain je dois encore
Chercher la mort, la voir et l'affronter;
Ne pleure pas, cher objet que j'adore,
Pour t'obtenir il faut te mériter.

* *
*

Ton souvenir va me rendre invincible;
Aux ennemis je marche le premier,
En t'invoquant je deviendrai terrible,
Vaincre ou mourir c'est le cri du guerrier.
Ah! ne crains rien, tout me sera possible
Puisque ta main est le prix du laurier.

* *
*

Mais si demain ma vaillance est trahie,
Si ton amant ne doit plus revenir;
A mon destin on doit porter envie,
Je serai mort digne de t'obtenir,
Rendant mon sang utile à ma patrie
Et t'adorant à mon dernier soupir.

STANCES.

Ils sont passés mes quinze ans et l'amour,
Et les attraits de ma belle maîtresse,
Ces doux instans, cet aimable retour,
Dont on payoit l'aveu de ma tendresse.
Ils sont passés ces printems de bonheur,
Où j'adorois mon amante chérie :
Ce feu divin est éteint dans mon cœur,
Ils sont passés les beaux jours de ma vie.

* * *

Ils sont passés pour ne plus revenir,
Ces courts momens d'une volupté pure,
La faulx du tems moisonne les plaisirs,
Et rompt les nœuds sacrés de la nature.
Que reste-t-il des lauriers du vainqueur?
Où sont les fleurs qui paroient mon amie?
Il est détruit ce charme de l'erreur;
Ils sont passés les beaux jours de ma vie.

FRAGMENT

DE DIMITRI DONSKOY.

Traduit du Russe.

J'ai désiré rendre en vers français quelques passages d'une tragédie russe intitulée Dimitri Donskoy. Le succès mérité que cet œuvre dramatique a obtenu sur le théâtre de St.-Pétersbourg, m'auroit fait souhaiter de le transporter sur la scène française, où il eût été d'un fort bel effet, si je n'avais pas craint de rendre imparfaitement l'énergie des expressions d'une langue qui porte avec elle un caractère particulier que l'on peut difficilement traduire. Je me suis donc contenté d'un essai et j'ai choisi le moment où Dimitri, Grand-Duc de Mos-

covie, entouré de son conseil, engage les Boyars et Voiéwods à secouer le joug des Tartares, et la scène suivante où l'ambassadeur de Mamai, chef de la horde du Don, vient impérieusement exiger des tributs qui lui sont refusés. C'est en 1382, le 8 Septembre, que se donna la fameuse bataille qui délivra pour jamais la Russie de la tirannie des Kans, et valut au Grand-Duc Dimitri le surnom de Donskoy.

DIMITRI.

Princes et Voiéwods, dont le noble courage
Vient secouer le joug d'un honteux esclavage,
Nous faudra-t-il longtems d'odieux ennemis
Supporter lâchement l'insulte et les mépris.
Et captifs enchaînés par de viles entraves
Le sceptre dans les mains obéir en esclaves?
Deux siècles sont passés depuis qu'en son courroux
Le ciel a répandu ce fléau parmi nous,
Depuis que ces brigands avides de carnage
Dans nos fertiles champs ont signalé leur rage.
Nos femmes, nos enfans, nos pères égorgés
Ont péri sous nos yeux et ne sont pas vengés!
Princes, armons nos bras au cri de la nature,
Dans les flots de leur sang effaçons notre injure;
Le Ciel ne peut laisser leurs crimes impunis,
Il est las des forfaits que leur haine a commis.

Frappons, il en est temps, nos légions sont prêtes,
Accablons les du poids qui pèse sur nos têtes.
La horde de Kipsat qui dans ces temps d'horreur,
Sur nos cœurs amollis régnoit par la terreur,
Voit naître dans son sein la discorde ennemie
Dont le poison longtemps consuma la Russie;
Déja de nouveaux Kans assemblent leurs soldats
Et d'une invasion menacent nos États;
Ces tirans nés d'un jour, de notre sang avides,
Trament les noirs projets de leurs complots perfides;
Mamai chef des tribus qui règnent sur le Don,
Mamai dont les forfaits ont illustré le nom,
Nous déclare la guerre, et l'aurore peut-être,
A la tête des siens, va nous montrer ce traître;
Il croyoit nous surprendre en captifs avilis,
Dans un lâche repos toujours ensevelis;
Mais nous sachant armés, il a tremblé sans doute
Et son ambassadeur demande qu'on l'écoute.
De nous intimider peut-être a-t-il l'espoir,
Princes et Voiéwods! faut-il le recevoir?
Ou refusant d'ouïr l'envoyé du Tartare,
Par le cri du combat répondre à ce barbare,
Et que nos bras vainqueurs prouvent à l'univers
Qu'ils sont faits pour donner et non porter des fers.

TVERSKI.

Oui c'est aux champs d'honneur, c'est-là qu'il doit apprendre
D'ennemis tel que nous ce qu'il a droit d'attendre.

Qui mieux que les Tverski, Princes, peut entre vous,
A leurs noms détestés sentir plus de courroux ?
Trahi par eux, mon père a terminé sa vie
Dans les longues douleurs d'une lente agonie,
Et sa cendre gémit de se voir si longtemps
Indignement foulée aux pieds des mécréans.
Ah ! volons au combat, et que Mamai frémisse,
Que nos premiers succès soient son dernier supplice.
Mes soldats rassemblés des bouches de l'Occa,
Et des fertiles bords qu'arrose le Volga,
S'indignent du repos où l'on tient leur courage.
Le Prince *Nijnigrod*, appesanti par l'âge,
S'est reposé sur moi du soin de commander
Les braves qu'aux combats il ne peut plus guider;
Qu'il tarde à ma valeur de venger ma famille,
De mériter la main de son aimable fille,
Et jaloux d'un tel prix combattre un même jour
Pour mon pays, mon Dieu, la vengeance et l'amour.
Quel est cet envoyé, qu'attend de nous son maître,
Nous firons-nous encor aux paroles d'un traître ?
Non, plutôt de la guerre allumons les flambeaux,
Écrasons le Tartare, ou mourons en héros.

BIELOSERSKI.

Je te rends grâce, ô Ciel ! de prolonger ma vie,
Pour voir l'heureux accord des Princes de Russie,
Qui, brûlant du désir d'effacer tant d'affronts,
Vont couvrir de lauriers la rougeur de leurs fronts ;

Au tombeau sans regrets je pourrai donc descendre,
J'aurai vu mon pays renaître de sa cendre,
Et j'irai chez les morts offrir à nos aïeux
D'un succès immortel le témoin glorieux.
Vladimir! Jaroslaw! si du séjour des anges
Vous jetez un regard sur nos braves phalanges,
Vous verrez ces guerriers, vos illustres enfans,
Triomphant des dangers, des hommes et des temps,
Pour prix de leurs travaux donner des lois au monde.

(à Dimitri)

Dimitri, c'est sur toi que notre espoir se fonde,
Tes ancêtres jamais dans le champ des combats
N'ont vu sous leurs drapeaux unis tant de soldats;
Leur zèle, leur valeur t'assurent la victoire;
Le Prince Olegue seul étranger à la gloire,
Reste oisif à Resan; seul il n'éprouve pas
Le besoin de punir leurs sanglans attentats.
Grand Dieu! marque à jamais du sceau de l'infamie
Celui qui méconnoît la voix de la patrie;
Que son nom parmi nous justement avili,
Soit flétri d'âge en âge et survive à l'oubli.
Mais il faut à la force allier la prudence,
Et suspendant l'effet d'une juste vengeance,
De nos ressentimens contraindre la fureur,
Pour écouter Mamai par son ambassadeur.
Des desseins de son maître il saura nous instruire
Et l'on peut, si le Kan est facile à séduire,

Par de riches présens l'obliger désormais,
Sans en venir aux mains à nous donner la paix.

DIMITRI.

Est-ce Beloserski qui nous tient ce langage ?
Un tribut tel qu'il soit est toujours l'esclavage,
Et recevoir la paix d'un ennemi pervers
C'est acheter l'opprobre et mendier des fers.
Tu voudrois ?...

BELOSERSKI.

Qu'évitant une guerre funeste
Du sang de nos chrétiens on épargnât le reste.
J'aime à voir, Dimitri, ta bouillante valeur,
Mais as-tu réfléchi que même étant vainqueur,
Et qu'à fuir nos états tu saurais les contraindre,
Mamai de tous les Kans n'est pas le seul à craindre ?
Ces monstres renaissans vainement combattus,
Se relèvent alors qu'on les croit abattus.
Notre sécurité s'accroît de leurs discordes ;
Mais si par des succès nous allarmons ces hordes,
Pour nous anéantir nous les verrons d'accord
Porter dans nos foyers le carnage et la mort.
Ah ! d'un heureux exploit ne soyons pas victimes,
Le laurier quelquefois croît aux bords des abîmes,
Pour le cueillir sans crainte attendons désormais
Que nous affermissant à l'ombre de la paix,

Nous puissions d'un seul coup, accablant ces barbares
Effacer, s'il se peut, jusqu'au nom des Tartares.

DIMITRI.

Et ne vaut-il pas mieux périr en combattant
Que d'accepter la paix en se déshonorant?
Les temps sont écoulés où notre erreur funeste
Voyoit dans nos bourreaux la vengeance céleste;
Et Dieu veut aujourd'hui par nos bras triomphans
Donner la paix au monde et la mort au tirans.
O toi, qui porte au ciel, à ce juge équitable,
Les vœux de l'innocent et les pleurs du coupable,
Serge! Viens m'inspirer! que tout Russe à ma voix
Ardent a venger Dieu, la patrie et les loix,
Du joug des étrangers délivre cet empire,
Ou meure en méritant la palme du martyre.
Mais si nous préférons, en ennemis vaincus,
Ramper sous le Tartare et payer des tributs,
Brisons nos javelots, dépouillons nos armures,
Par de stériles pleurs repoussons les injures
Et jouets avilis d'un maître détesté,
Payons la vie au prix de notre liberté!
Que dis-je, nos succès vont être votre ouvrage,
Dans un moment pareil le doute est un outrage.
Quant a l'ambassadeur qui désire être admis,
Il faut le recevoir, Princes, c'est mon avis:
Qu'en nous voyant unis il sache nous connoître;
Qu'il tremble et qu'a l'instant il reporte a son maître

Qu'un brigand avec nous ne peut former d'accord,
Et qu'il n'a qu'à choisir, ou la fuite ou la mort.

SMOLENSKI.

Dimitri ! le conseil qui t'approuve et t'admire,
Se rend à ton avis.

DIMITRI.

On peut donc l'introduire ;
Accordons-lui l'honneur de paroître à nos yeux,
Va, Brinski, guide-le toi-même vers ces lieux.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS *excepté* BRINSKI.

BELOSERSKI.

A tes mâles vertus, à cette noble audace,
Je reconnois le sang des héros de ta race ;
Eux seuls en t'inspirant cette brûlante ardeur
Donnent à tes discours tout le feu de ton cœur.
Moi, j'ai fait mon devoir ; conduit par la prudence
J'ai dû laisser parler ma froide expérience ;
Mais timide au conseil, elle agit aux combats.
Dimitri, l'envoyé vers nous guide ses pas,
Songe que par ta voix parlera la Russie,
Et qu'on va décider du sort de ta patrie.

SCENE III.

L'AMBASSADEUR, sa Suite et les Précédens.

L'Ambassadeur.

Prince ! je viens au nom d'un maître tout puissant,
Du redoutable chef des tributs d'Orient,
Qui voulant se montrer aussi grand qu'équitable
Abaisse sur son peuple un regard favorable,
Et vous tendant la main qui sut vous enchaîner
Quand il devrait punir, daigne vous pardonner.
Au bord du Nepradva ses cohortes sont prêtes,
Lui seul retient les coups qui menacent vos têtes,
Bien loin de résister, songez à le fléchir,
Qu'il vous voie à ses pieds, touchés de repentir,
Apportant les tributs qu'il attend qu'on lui livre,
Et sa clémence alors vous permettra de vivre.

Dimitri.

Arrogant député d'un vil usurpateur,
Tu vois de notre camp la force et la grandeur,
Tu le vois, et tu peux d'un audace inouie
Nous offrir en vainqueur le pardon et la vie.
Dans peu le glaive en main nous apprendrons du sort
Qui de nous doit donner ou recevoir la mort.

Quant au respect honteux que ton maître ose attendre
Comme à l'or des tributs qu'il s'obstine à prétendre;
Nos aïeux trop longtemps ont souffert ces abus
Nos lances et nos dards lui paieront nos tributs,
Qu'il vienne les chercher.

L'Ambassadeur.

Et vous serez victime
D'un orgueil insensé qui vous cache l'abîme.
Que parlez-vous toujours d'abus et de forfaits?
L'air que vous respirez est un de nos bienfaits;
Oubliez-vous Baty, ses succès et sa gloire?

Dimitri.

Oui de ses cruautés nous gardons la mémoire,
Si le tems de nos cœurs cherchoit à l'effacer
Le meurtre en traits de sang viendroit l'y retracer.

L'Ambassadeur.

C'est d'un sujet trop endurer rebelle l'audace.

Dimitri, *se lève ainsi que tous les Princes qui font un geste d'indignation.*

Ton titre seul, Tartare, à mes yeux trouve grâce,
Et de pareils discours la mort seroit le prix
Si mon courroux pouvoit égaler mon mépris.
Retourne vers le Kan et prends soin de lui dire
Que d'un usurpateur je méconnois l'empire;

Et qu'ayant seul le droit de régner en ce lieu
Seul j'y commande en maître et n'obéis qu'à Dieu.

L'AMBASSADEUR.

Oui je pars à l'instant; mais tremble téméraire,
Crains sur ton front altier d'attirer le tonnerre,
Pour d'autres le pardon suivra le repentir;
Mais pour toi, nul espoir, tu n'a plus qu'à mourir;
Et ton trône est promis à celui dont le zèle
Viendra nous apporter ta tête criminelle.

BRINSKI, *tirant son épée.*

C'en est trop...

DIMITRI, *à Brinski.*

Calme-toi, ce langage outrageant
Peint bien dans sa noirceur l'envoyé d'un brigand.

(à l'ambassadeur)

Pars et dis à Mamai que bravant sa furie,
Sa haine est un honneur dont je me glorifie;
Que la victoire enfin saura déterminer
Qui de nous désormais doit cesser de régner.

(l'ambassadeur sort.)

SCENE IV.

DIMITRI.

Vous voyez leurs complots et leurs trames coupables
Perfides alliés, ennemis implacables,
Des peuples asservis en corrompant les mœurs
Ils espèrent au joug accoutumer nos cœurs ;
Mais ils n'ont pas encor achevé leur ouvrage,
A de pressans dangers opposons le courage,
Et de leur sang impur cimentons le traité
Qui nous rende à l'honneur comme à la liberté.

BELOZERSKI.

Il est vrai, son audace en comblant la mesure,
De nos malheurs passés a rouvert la blessure.
De quel front ce Tartare osoit à des guerriers
Parler d'assassinat comme à des meurtriers.

TVERSKI.

Et la vengeance encor resteroit suspendue ?
Combinons promptement une attaque imprévue ;
Profitons des instans que nous offre le sort
Et portons dans leur camp la terreur et la mort.
Pour s'enivrer enfin de la douce pensée
Que la Russie est libre et sa honte effacée.

DIMITRI.

Oui, transformons leur camp en un vaste tombeau;
Mais du moins attendons pour un exploit si beau
Que le jour parmi nous ramenant la lumière,
Des heures d'un Tyran éclaire la dernière.
Et ne dérobons pas pendant l'obscurité
Un succès dont le prix est l'immortalité.
A ta valeur, Tverski, justement estimée,
Je confirai demain la droite de l'armée;
Toi, brave Smolenski, l'espoir de nos soldats,
L'aîle gauche au combat marchera sur tes pas.
Au centre tu seras, Prince, dont la vaillance
Tant de fois du Tartare a puni l'insolence;
Et moi l'on me verra jaloux de nous venger;
Partout où s'uniront la gloire et le danger.

BELOZERSKI.

Ah! ne t'expose pas et prends soin d'une vie
Précieuse à l'Etat et chère à la Russie.
Qui de nos fers sans toi pourra nous affranchir?

DIMITRI.

La victoire

BELOZERSKI.

Et vaincus?

DIMITRI.

Il faut savoir mourir;
C'est ce que les soldats d'un chef doivent apprendre,
Ils combattent pour nous, nous devons les défendre.

Mon devoir dans la paix est de les rendre heureux,
De les suivre à la guerre et m'exposer comme eux;
Il n'en faut pas douter, si Dieu dans sa clémence
Daigne me réserver une longue existence,
Pour gouverner mon peuple et servir mon pays,
Il combattra pour moi contre nos ennemis.
Ne différons donc plus, allez et que l'armée
Du combat de demain par vous soit informée;
De gloire et de vengeance enflammez tous les cœurs;
Mais, hélas! quel guerrier dans ces temps de fureurs
N'ayant point éprouvé leur rage sanguinaire
N'a gémi sur la tombe ou d'un fils ou d'un père?
Et courbé sous le joug d'insolens ennemis
Ait pu sans en rougir avouer son pays.
Ah! la honte a marqué l'heure de la vengeance,
La liberté bientôt sera la récompense
D'un dessein que le ciel daigne favoriser;
Pour l'accomplir, amis, allez tout disposer.

Mais un auteur sur lequel il s'étend avec complaisance; c'est l'infortuné Ozérof, qui mourut en 1816, victime des chagrins que lui causèrent et l'envie et l'amour. L'amour tourmenta son cœur, l'envie poursuivit sa gloire: il subit le sort commun des hommes de génie!

Ozérof avait une ardeur passionnée pour la défense de sa patrie. C'était le caractère distinctif de son talent. Lorsque l'empire Moscovite se vit sur le point d'être envahi, notre poète s'inspira les plus nobles sentimens qui puissent animer un favori des muses; il chanta la résistance que dans les temps reculés, les Russes avaient opposée aux conquérans Mogols, et contribua par sa tragédie de *Dimitri Donskoï*, à faire pénétrer dans tous les cœurs cette haîne vigoureuse de l'étranger, qui est la plus sûre garantie de l'indépendance des nations.

Le début de cette pièce est imité de ceux de *Tancrède* et de *Brutus;* car il faut dire qu'Ozérof a souvent marché sur les traces de Voltaire.

ROMANCE.

C'est une larme
Qui sert d'accent à la douleur;
C'est une larme
Qui peint l'ivresse du bonheur;
Par une larme
Les secrets du cœur sont trahis;
L'amour désarme le mépris,
Par une larme.

C'est une larme
Qui vient réclamer la pitié;
Touchante larme
S'unit aux pleurs de l'amitié;
Par une larme,
L'amour explique son tourment;
Et le regard du sentiment
Sèche une larme.

C'est une larme
Que l'on accorde au souvenir;
Par une larme,
Le méchant se laisse attendrir;
Rien qu'une larme
Dit qu'on est payé de retour;
Combien d'éloquence et d'amour,
Dans une larme!

A REVOIR.

Ne disons pas le mot adieu,
Il désespère un cœur sensible;
Moi j'en connois un qui vaut mieux,
Un moins affligeant, moins terrible;
Et ce mot qui permet l'espoir,
C'est à revoir.

A revoir, dit un prompt retour;
L'enfant le bégaie à sa mère;
L'amant qui passe chaque jour,
Près de l'objet qui sait lui plaire;
Lorsqu'il s'en éloigne le soir,
Dit: à revoir.

A revoir donc, mes chers amis;
Cet adieu n'a rien de funeste;
En quittant des êtres chéris,
Si l'homme s'en va, le cœur reste;
Et ce gage nourrit l'espoir
Jusqu'au revoir.

LAI DE REMEMBRANCE,

ROMANCE DU XVe SIÈCLE.

Penser à toi
M'est chose tant jolie,
Que ne voudrais goûter d'autre bonheur;
Besoin d'aimer fait sentir à mon cœur,
Tant doux émoi,
Que veux, toute ma vie,
Penser à toi.

Penser à toi
Quand se lève l'aurore,
Ce m'est déjà présage d'un beau jour:
Tout me sourit, l'air m'enivre d'amour.
M'est douce loi
Si voir la fleur éclore
Penser à toi.

Penser à toi,
Quand la pâle courrière
Couvre le lac de son voile argenté;
Sens doux frémir d'amour, de volupté;
M'est douce loi,
Suivant blanche lumière,
Penser à toi.

Penser à toi
Quand la mélancolie
Porte à mes yeux larmes du sentiment ;
Quand le Zéphir s'agite doucement,
T'ouïr je croi ;
Tout veut que je n'oublie
Penser à toi.

LE TOMBEAU.

Sur cette Tombe, où repose ma mère,
Mon cœur reçoit, tes sermens et tes vœux;
Sois mon époux et son ombre si chère,
De notre amour viendra bénir les nœuds.

Guide mes pas au sentier de la vie;
Sois mon appui, je m'abandonne à toi;
De son tombeau, cette mère chérie
Te remettra les droits qu'elle eut sur moi.

De fleurs, par nous, cette tombe est ornée;
Voici l'autel où se fixe mon sort;
Fille du ciel, favorable Hyménée,
Fais mon bonheur dans le champ de la mort.

LE BILLET.

Je suis à toi, c'est pour toute la vie ;
De ton amour, dépend seul mon bonheur ;
Quand tu liras ce billet, mon amie,
Qu'un doux écho répète dans ton cœur:
Je suis à toi.

Je suis à toi, jouis de ta victoire,
C'est à tes pieds, que je brigue des fers ;
A t'adorer, je mets toute ma gloire ;
Et je voudrais redire à l'univers :
Je suis à toi.

Je suis à toi, c'est ma seule pensée ;
Je la répète à chaque instant du jour ;
En t'écrivant ma plume l'a tracée ;
Et je tiendrai ce serment de l'amour :
Je suis à toi.

Je suis à toi, couronne ma constance ;
De ton amant, embellis l'avenir ;
Soyons unis, comble mon espérance,
Et répétons jusqu'au dernier soupir :
Je suis à toi.

ROMANCE.

ROMANCE.

Oui, je croyais toute ma vie,
Brûler pour toi du même amour;
Je croyais t'adorer, Sophie,
Comme le fis au premier jour.
As-tu cessé d'être fidelle ?
As-tu moins d'attraits pour charmer?
Non, ma Sophie est toujours belle;
Mais mon cœur ne sait plus aimer.

Lorsque dans mes bras je te presse,
Je ne sens plus ce doux frémir;
Je n'éprouve plus cette ivresse
Que n'éteignait pas le plaisir.
Les fleurs, les ruisseaux, la verdure,
Par toi, ne savent plus charmer;
Et tout me dit, dans la nature,
Que mon cœur a cessé d'aimer.

Je sens au chagrin qui m'accable,
Ce que doit éprouver ton cœur;
Je sens combien je suis coupable,
Et je souffre de ta douleur;
Sophie! ah! rends-moi le délire
Dont tes yeux savaient me charmer,
Ou bientôt ton amant expire,
De regret de ne plus t'aimer.

LAI DESPÉRANCE.

Viendra bientôt celuy que tant aimez ;
Cessez clameurs et poignante souffrance ;
Pour adoucir long tourment de l'absence ,
Le temps vous dit, pauvrettes espérez :
Viendra bientôt.

Viendra bientôt, fier de lauriers nouveaux ,
Preux qu'est parti pour voler à la gloire ;
Au champ d'honneur conduit par la victoire ;
Sur sa rondelle , il gravera ces mots :
Viendra bientôt.

Viendra bientôt , le galant damoisel ;
Voici venir la saison d'amourette ;
Plus n'ouïrai la gente Bachelette ,
Plaintivement répéter sous l'ormel :
Viendra bientôt.

Refrein chéri , veux te chanter toujours ;
Par toi , reviens au beau temps de ma vie.
Au rendez-vous, quand guettois doulce amie ;
Lors répétais le cœur brûlant d'amour :
Viendra bientôt.

ROMANCE.

C'est pour te plaire,
Que je veux braver le trépas ;
C'est pour te plaire,
Que l'honneur guidera mes pas ;
C'est pour te plaire
Que je veux rejoindre mes drapeaux ;
Et si je veux être un héros ;
C'est pour te plaire.

C'est pour te plaire,
Que je desire des succès,
C'est pour te plaire
Que je répandrai des bienfaits ;
C'est pour te plaire,
Que je servirai l'Amitié ;
Si mon cœur s'ouvre à la pitié,
C'est pour te plaire.

C'est pour te plaire,
Que je cultive mes talents ;
C'est pour te plaire,
Que l'amour m'inspira ces chants ;
C'est pour te plaire,
Que je brigue un nouveau laurier ;
Si je suis, Barde, Amant, Guerrier,
C'est pour te plaire.

LE NOUVEAU DIOGÈNES.

Ainsi qu'autrefois dans Athènes,
Pour trouver un homme parfait,
Sa lanterne à la main, Diogènes,
Avec soin, chaque jour cherchait
Pour découvrir femme fidelle,
L'amour philosophe nouveau,
Prit suivant un si bon modèle,
Une lanterne pour flambeau.

Pour trouver, ce chef-d'œuvre unique;
Allant de climats en climats,
L'amour ainsi que le cinique,
Cherchait et ne découvrait pas.
Au monde ancien comme au moderne;
Partout où charme la beauté;
La trop véridique lanterne
Éclairait l'infidélité.

A peine au sortir de l'enfance,
Les femmes trompaient leurs amants;
Sous le masque de l'innocence,
Elles trahissaient leurs serments.
Désespéré, sans plus attendre,
L'amour s'envolait pour toujours,
Lorsqu'une voix sensible et tendre,
De son vol suspendit le cours.

« Auprès de sa constante amie,
« Quand le bien-aimé reviendra,
Disait une femme jolie,
« Pour moi, le printemps renaîtra. »
Qui que tu sois, femme fidelle,
Dit le Dieu, viens charmer ma cour;
« Je suis Nina, répondit-elle. »
C'était la folle pas amour.

LES SONGES DE LA VIE.

Dans l'âge heureux de l'innocence ;
Je rêvais bonbons et joujoux ;
A peine dans l'adolescence,
Je rêvais des plaisirs plus doux.
Si je voyais femme jolie,
Je rêvais d'éternels amours.
Hélas ! pourquoi dans cette vie,
Ne peut-on rêver toujours !

Brûlant du désir de la gloire ;
Jenviais le sort des guerriers ;
Et je rêvais que la victoire ;
Ceignait ma tête de lauriers ;
Aux charmes de la sympathie,
Je rêvais le soir d'un beau jour.
Hélas ! pourquoi dans cette vie,
Ne peut-on rêver toujours !

Je rêvais aux femmes fidèles ;
En les jugeant d'après mon cœur,
Je rêvais à l'amour sans ailes,
Dans l'âge, où l'on croit au bonheur ;
Je rêvais sagesse et folie,
Espoir et plaisir, tour à tour.
Hélas ! pourquoi dans cette vie,
Ne peut-on rêver toujours !

La fortune me fut contraire,
Et l'amitié me délaissa ;
Je passai l'heureux temps de plaire;
Ma maîtresse m'abandonna ;
A la douce philosophie ;
Sagement alors j'eus recours,
En répétant: dans cette vie,
Que ne peut-on rever toujours !

L'IMPRESSION.

Quand l'astre du jour, sur la terre,
Répand sa brillante clarté;
Qu'il fait renaître la gaîté,
Dans le palais et la chaumière;
Ce transport, ce ravissement,
Qui vers le ciel fait qu'on s'élance,
Puis qu'on se prosterne en silence,
Je le sentis en la voyant. (*Bis*).

Quand l'infortuné qui succombe,
Sous le poids des fers et du sort;
Et sans cesse appelant la mort,
Se voit arraché de sa tombe;
Ce qu'il éprouve en ce moment,
Où bénissant la providence,
Il sent le prix de l'existence,
Je le sentis en la voyant. (*Bis*).

Lorsque prêt à faire naufrage,
Le nautonnier qui va périr;
Voit enfin le ciel s'éclaircir,
Et n'a plus à craindre l'orage;
Ce mélange de sentiment;
De bonheur, de reconnaissance,
Qui fait oublier la souffrance,
Je le sentis en la voyant. (*Bis*).

Lorsque triomphant de l'envie,
On voit enfin le troubadour,
Près de l'objet de son amour,
Respirer l'air de sa patrie;
Ce charme, ce frémissement,
Qui dans les lieux de sa naissance
Le rappellent à l'espérance,
Je le sentis en la voyant. (*Bis*).

LE SOUVENIR.

Parle-moi de ce que j'adore,
Témoin discret de notre amour ;
Toi qui vis ses charmes éclore,
Comme la rose au point du jour ;
Viens calmer la vive souffrance
Que loin d'elle éprouve mon cœur ;
Fais-moi renaître à l'espérance,
Par le souvenir du bonheur. (*Bis*).

Peins-moi sa grace légère,
Le doux attrait de ses regards,
Son tendre respect pour sa mère ;
Dis-moi son amour pour les arts ;
Rappelle-moi son innocence,
De sa voix le son enchanteur ;
Fais-moi renaître à l'espérance,
Par le souvenir du bonheur. (*Bis*).

Retrace-moi, je t'en conjure,
Ces bois, ce vallon, ces bosquets
Où s'embellissaient la nature,
De mon amour, de ses attraits.
Dans ces lieux pleins de sa présence,
Berce-moi d'une douce erreur ;
Fais-moi renaître à l'espérance
Par le souvenir du bonheur. (*Bis*).

CANTIQUE M.·.

Un bon M.·. c'est l'homme sage,
Qui sert et chérit son pays,
Et sait opposer à l'orage
Un front serein, un cœur soumis.
Faut-il défendre sa patrie?
L'honneur va le rendre guerrier;
Faut-il combattre pour sa mie?
Un M.·. est preux chevalier.

Il sait partager la souffrance,
De l'être faible, abandonné;
Il est l'appui de l'indigence;
Et l'ami de l'infortuné:
Humanité, devoir, patrie,
Sont gravés sur son bouclier;
Il est en adorant sa mie
Bon M.·. et preux chevalier.

La mort n'a rien qui l'épouvante,
Il a su la braver cent fois;
Les grandeurs n'ont rien qui le tente,
Il s'est vu le frère des Rois:
Mais il est un prix qu'il envie,
C'est d'unir le myrthe au laurier,
Et d'être, en adorant sa mie,
Bon M.·. et preux chevalier.

Dans les temps où nos premiers pères
Du ciel écoutaient les leçons;
Quand tous les hommes étaient frères,
Tous les hommes étaient M.·.
Mais depuis que la félonie,
Rampe à l'ombre de l'olivier,
Avec raison on apprécie
Un bon M.·. preux chevalier.

Cependant pour bâtir un temple,
Au Nord les M.·. vont s'unir;
Leurs travaux serviront d'exemple
A tous les siècles à venir;
Si l'on se dit qu'à son Aurore,
La vertu sait l'édifier,
C'est qu'en Russie il reste encore
Un bon M.·. preux chevalier.

SOUVENIR D'OVIDE.

Sur les rives du Pont-Euxin,
Que baignait la vague en furie;
Dans les déserts de la Scythie,
Chantait un chevalier romain.
Sexe enchanteur, sexe timide,
Plaignez les maux qu'il a souffert;
Celui qui chantait au désert,
Était le malheureux Ovide.

En parcourant son art d'aimer,
Qui de vous n'a dit dans son ame:
Hélas! que n'étais-je la femme
Qui sut lui plaire et l'enflammer?
Que n'étais-je la rêverie,
Qui prêtait son charme aux déserts?
Enfin, en admirant ses vers,
Qui de vous n'enviait Julie?

A temps encor l'écho gémit
Le nom de cet amant fidèle;
Partagez sa peine cruelle,
Cœurs sensibles qu'il instruisit;
Banni sur la rive étrangère,
Loin de l'objet cher à son cœur,
L'exil le punit du bonheur
D'avoir su l'aimer et lui plaire.

Comme j'aurais su le chérir,
S'écria la femme attendrie,
Et qu'avec lui, toute la vie,
Il eût été beau de souffrir.
Sexe charmant, à qui la gloire,
Offre des attraits si puissants,
Femmes, en écoutant mes chants,
Donnez des pleurs à sa mémoire.

DEVINE-MOI,

ROMANCE.

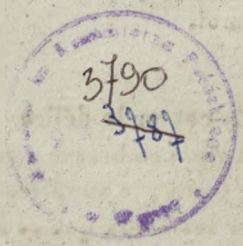
Devine-moi, je n'ose te l'écrire
Ce mot charmant d'où dépend mon bonheur;
A chaque instant je voudrais te le dire,
Ma bouche tait le secret de mon cœur :
Devine-moi.

Devine-moi, si tu crains de comprendre
Ce que mes yeux expriment chaque jour,
Sans te fâcher consens à les entendre,
Et par pitié si ce n'est par amour,
Devine-moi.

Devine-moi, fais cesser le délire
Dont ton regard vient embraser mes sens;
Auprès de toi je brûle, je soupire.
Ah! pour calmer les maux que je ressens,
Devine-moi.

Devine-moi, je chérirai la gloire,
Dans les combats j'irai vaincre ou mourir;
Mais si tu veux qu'au temple de mémoire,
En m'illustrant je puisse parvenir,
Devine-moi.

FIN.



3787

Mes Adieux

A Dresde.

A. v. Dz.

Mes Adieux à Dresde.

Forsan et hoc olim meminisse juvabit.
VIRGILE.

Séjour des arts et de la liberté,
De la valeur et du génie,
Dresde, si justement vanté,
Permets que je te remercie
De ta douce hospitalité;
Et quand ton heureux sol inspire
Les plus doux sentimens du coeur,
Dans ton sein, si je prends la lyre,
Ah! je chanterai le bonheur.
J'esquisserai ces campagnes riantes,
Où tout fait naître le désir,
Et ses jardins dédiés au plaisir,
Où des femmes jeunes, charmantes,
Attentives et diligentes,
Par un léger travail occupent leur loisir.

Je chanterai l'émail de tes campagnes,
La richesse de tes guérèts,
Les sombres et rians aspects
De ces pittoresques montagnes.
Je suivrai dans ses longs détours,
Ce fleuve, dont les flots vivifiant la ville,
Semble nous dire: „que vos jours
„Soient paisibles comme mon cours,
„On vit heureux lorsque l'on vit tranquille.„
Puis quittant ces riches vallons,
Je tâcherai de présenter l'esquisse
De ces beaux lieux que les Saxons,
Avec raison ont surnommé leur Suisse.
Sur un ton grave accordant mes pipeaux,
Je passerai des monts de cette autre Helvétie,
Aux trésors de la galerie,
Et décrirai ses immortels tableaux.
Pour les beaux arts, délaissant la nature,
Je chanterai la noble architecture
De ces palais, des temples du Seigneur,
Où les plus célestes musiques,
Célèbrent dans de beaux cantiques,
La gloire et les bienfaits de notre créateur.
Dans mon transport je dirai plus encore!
Et d'un Roi que son peuple adore,

En un seul mot pour peindre les vertus,
Je tracerai sous la touchante image,
D'un Roi Bienfaisant, Juste et Sage:
La Saxe eut aussi son Titus!
Je chanterai .... mais du cor qui m'appelle,
Les sons aigus reviennent m'avertir,
Qu'en poste il me faut repartir,
Et quitter Dresde et cette oeuvre nouvelle.
Le cor ordonne, il lui faut obéir.
Adieu, rivale de Florence,
Adieu, bientôt je reviendrai,
Guidé par ma reconnoissance,
Et dans mes vers je redirai
De toi tout le bien que je pense,
Tu les liras, je le saurai,
Et ce sera ma récompense.

Dresde, le 3. Aout 1817.

Le Comte de Lagarde.

COUP D'OEIL

SUR

LE ROYAUME

DE POLOGNE

Le courage et des circonstances heureuses font les héros; Le génie, le talent et les vertus, font les grands hommes.

1818.

39,90

Coup-d'oeil

sur le Royaume de Pologne.

Après tant d'efforts inouis, d'espérances déçues, de dévouement sans résultat, la Pologne respire enfin; et cette même providence quetant de bienfaits récents nous ont appris à bénir, a régénéré d'un regard ce pays, qu'elle paraissait avoir si long tems abandonné.

Semblable aux corps célestes dont l'influence se repand partout, un Prince Magnanime tendit une main protectrice au Courage malheureux, et devint, par la seule impulsion de son Coeur, le Monarque et le Pere d'un peuple dont le sort des armes l'avait rendu le Vainqueur et le maître.

A sa voix, tout réprit une existence nouvelle; une Constitution forte, premier bienfait d'un pacificateur, fut adoptée aux lumières actuelles comme à la position du pays, rédigée avec sagesse par des hommes dignes de concourir à la perfection d'un travail aussi important, elle devint le gage éternel d'une alliance que le tems et la raison doivent consolider à jamais *). Cette chartre, basée sur le bonheur et l'intérêt mutuel, prouve assez aux Polonais, que, nouveaux enfans d'une grande famille, la sollicitude d'un Père a calculé pour eux les avantages du present et les chances de l' avenir.

*) Quand un grand Monarque a donné une Constitution à un grand peuple c'est un edifice qui ne peut être renversé sans écraser ceux qui l'habitent.

Epuisé par des efforts infructueux, ce pays convalescent de trente années de convulsions, languissait dans toutes ses parties et ne se soutenait que par l'enthousiasme; mais cet horison brillant, ainsi que les feux de l'été qui trompent dans la nuit le Voyageur égaré, s'evanouissait pour renaître; et chaque espoir déçu coûtait à la Pologne la presque totalité de ses revenus, et le sang de l' élite de la Nation.

Arrachés à leur patrie pour une Cause étrangère, des milliers de bras enlevés à l'agriculture et aux Arts laissaient les campagnes en friches, et les cités sans artisans; la Capitale même, qui, en si peu d'années, avait appartenue à tant de maîtres, etait loin de présenter l'aspect que son rang politique lui assignait en Europe. Les arts, les sciences, si nécessaires à la civilisation

comme à la gloire des peuples, n'étoient point encouragés. Le perfectionnement de la langue nationale n'était dû qu'à la persévérance d'une reunion de savans estimables, qui, dépositaires de ce feu sacré trouvent dans leur energie et leur patriotisme des ressources, que les circonstances ne permettent pas à leurs concitoyens de leur offrir.

Mais le législateur voulut! et des milliers d'ouvriers rendirent la Capitale digne de devenir le séjour de son Roi, des places vastes et régulières ajouteront à sa salubrité; des édifices publics, des monumens élevés aux grands hommes dont la Pologne s'honore, la décoreront; et les citoyens, jaloux de suivre un si digne Exemple, bâtissent sur un plan uniforme, et dégagent les rues de ces huttes hideuses et fétides, qui

n'attestaient que trop les Désastres de cette période écoulée.

Des ecoles publiques ouvertes à l'enfance, des Lycées à la jeunesse sement dans toutes les classes le germe de l'éducation, une Université, qui, embrassant toutes les branches, offrira aux Polonois dans des Cours de littérature, d'histoire, de Médecine, d'Economie politique, de Jurisprudence, de beaux arts etc. etc, les moyens de se perfectionner dans toutes les parties des sciences, sans avoir recours aux établissemens étrangers.

La justice, les finances, et les autres administrations marchent d'un pas égal vers le but ou tout concourt.

Le commerce, dégagé de ses entraves, commence à jouir des bienfaits de la paix.

Et l'Armée, cette Armée intrépide, qui a porté l'éclat de ses armes et du

nom Polonais sur tous les points de l'Europe; ~~non moins valeureuse aujourd'hui mais mieux disciplinée~~, en paraîtra plus redoutable à qui tenterait d'attaquer le Corps imposant dont elle est partie int grante.

Par une suite des bienfaits du Roi, l'organisation nouvelle des forces du Royaume, et le commandement général sont confiés à Son Altesse Impériale le Grand Duc, qui, instruit au métier des armes dans les rangs de l'armée Russe a pû s'y convaincre qu'une discipline sévere, de la précision dans les détails, une continuelle étude de son art, triomphent toujours à la longue d'une valeur brillante, mais sans frein, qui se décourage aux moindres revers, et qui cessant d'obéir dès qu'elle cesse de vaincre, traine à sa suite tous les

maux qu'enfantent l'imprévoyance et l'insubordination.

Mais ce n'était pas assez, pour commander aux Polonais, d'être Général éclairé, Juge impartial, et bienfaisant sans faste; il falloit encore à des talens administratifs, joindre une bravoure éprouvée!..... Je m'abstiendrai de tout éloge; la voix de l'Armée a prononcé!..... Elle estime le chef dont elle s'honore!

Que peut on opposer à ces vérités? l'espérance d'un meilleur avenir impossible! .....elle ne trouverait de defenseurs que parmi des êtres irréfléchis, qui régardent comme possible tout ce qu'ils désirent; ou parmi ces têtes volcaniques, que l'effrayant souvenir des désastres récens de leurs pays n'ont pas encore rendu à la raison, en éteignant toute ambition coupable.

Mais les vrais amis de la patrie, dont les âmes fortes se sont retrempées dans leurs propres malheurs, ont senti ce qu'ils devoient au bienfait d'une position stable; et convaincus que tout ce qui conçoit une idée utile en doit compte à son pays, ils ont énoncés les leurs avec cette éloquence entrainante, noble domaine du génie Polonais.

Oserai-je, après de tels Maîtres. faire encore entendre ma voix? Oui;.... mon coeur sourit à cette idée généreuse, et je dis avec Térence „Je suis homme, rien de ce qui appartient aux hommes ne peut m' être étranger."

Partout où les hommes sont loyaux et bons, je crois voir des Compatriotes; et si, depuis tant d'années, j'ai contemplé avec un intéret continué les étonnantes vicissitudes qui ont tourmenté cette patrie des braves; je m'en applau-

dirai, si je puis ~~persécuter~~ présenter maintenant une pensée utile à des êtres, qui, dans leur prospérité, comme dans leurs revers, ont également su commander l'admiration et l'estime. „Amicus Plato, Amicus Aristoteles, sed magis amica veritas.

Longtems abusés par cet homme qui donnait ses caprices pour règle, sa puissance pour preuve, et ses succès pour raison, les Polonais durent croire à des promesses qui les replaçaient au Rang des Nations, et dès lors tout leur parut possible pour en hâter l'accomplissement, il n'est aucun peuple qui ne soit consolé de ses sacrifices par une si noble illusion. —

Son grand art étoit, en devinant les hommes, de faire mouvoir les ressorts, qui les font agir; il connut la Nation en séjournant parmi elle, et n'employa,

pour la séduire, que ce qui peut éblouir des âmes ardentes. Mais quel fut son Talisman pour obtenir cette abnégation sans cesse renaissante? un mot magique, ce mot qui passait de sa bouche dans leurs coeurs nobles et confians: honneur et patrie. Voila ce fil qui guida leurs phalanges valeureuses sous le ciel brûlans de la Péninsule, ou dans les Steppes glacés de leur allié naturel, et en fit l'instrument de leur propre destruction, et de celle des autres peuples.

Mais s'il est de la nature des belles âmes d'être souvent trompées, il est aussi de leur essence de s'indigner contre l'imposture, et de partager enfin les justes sentimens que cet homme inspire à l'Europe desabusée. Cependant si ce n'était pas assez de preuves aussi convaincantes pour dessiller des yeux long-tems éblouis de sa fausse auréole,

un mot aussi suffira, et ce mot répété d'âge en âge avec l'accent de la plus vive reconnaissance, dira à vos neveux „Tout ce que Buonaparte a promis, Votre Roi l'a tenu, et celui qui sut conquérir par les armes, sut s'affermir encore par la Clemence et la Vertu.

Ramenant sans cesse leurs pensées sur les tems brillans de leur histoire, les Polonais voudraient revoir à leur patrie l'attitude fiere et indépendante que lui en avaient donnée les Batory, les Sigismond, les Sobieski; mais dans ce beau songe du passé, les Polonais en s'abusant sur l'état politique actuel, ne veulent pas même s'arrêter à leur position geographique.

Formeront ils donc un camp permanent au centre de l'Europe? ou, Nomades comme les premiers Sarmates armeront ils toute leur population pour

suppléer par des remparts vivans aux forteresses qui leur manquent? Quelque redoutables que soient leurs lances, qu'opposeraient elles aux armées formidables qui les entourent, qui les menaceroient sans cette, et qui, trop unies d'intérêt pour être jamais divisées d'opinion, triompheroient enfin de leur résistance héroique et ramèneroient parmi eux des flots de sang qui leur arracha tout, hors l'estime et l'honneur. Ce même resultat je sais bien que, dans les questions politiques, la vérité ne triomphe qu'avec lenteur de la puissance des prejugés, mais c'est un sujet qui, souvent discuté, est depuis longtems résolu par l'experience et les tems.

Une époque bien intéressante se prépare maintenant pour le Royaume de Pologne; c'est celle de sa diète future. De grands intérêts y seront dé-

battus, tout ce qui aurait échappé à l'attentive sagacité du législateur, y sera présenté à la Nation; et la raison, éclairée par l'expérience, y fera entendre sa voix par l'organe des hommes distingués, appelés à concourir au bonheur de leurs concitoyens.

De combien d'amour ne devra pas être entouré celui sur qui reposent toutes les espérances de l'avenir. Solon, ce sage philosophe de l'antiquité, mit la paix publique de son pays sous la garantie du ciel. Polonais, mettez votre existence sociale et votre bien être à venir sous la sauve-garde de Votre Roi, le courage et des circonstances heureuses font les héros; le génie, les talens et les vertus font les grands hommes. Que celui qui vous gouverne soit votre Providence, comme il fut celle de l'Europe entière. Que les mots sacrés

de vaillance et fidélité gravés dans vos Coeurs, flottans sur vos banières, retentissans dans vos rangs, soient l'arche d'Alliance qui réunisse toutes les pensées, éteigne toutes les passions, et fasse connaître à l'Europe que, toujours dignes de ce siècle si honorable dans les annales du monde, ce cri de l'honneur et du devonement ne cessera jamais d'être votre devise.

RECUEIL

DE ROMANCES,

PAR LE CHEVALIER

LAGARDE DE MESSENCE.

Mettons la morale en chansons,
Pour la graver dans la mémoire.

M. DE SÉGUR.

TROIS ROMANCES

avec accompagnement de

Piano-Forte

DEDIÉES

A Sa Majesté

Elisabeth Alexiewna

Imperatrice de toutes les Russies

Par

LE CHEVALIER L. DE MESSENCE

ET P. LAFOND

Premier Violon de L.L.M.M. Imperiale.

Gravé et imprimé

à St.Petersbourg chez Brieff & Vonderfour.

Madame,

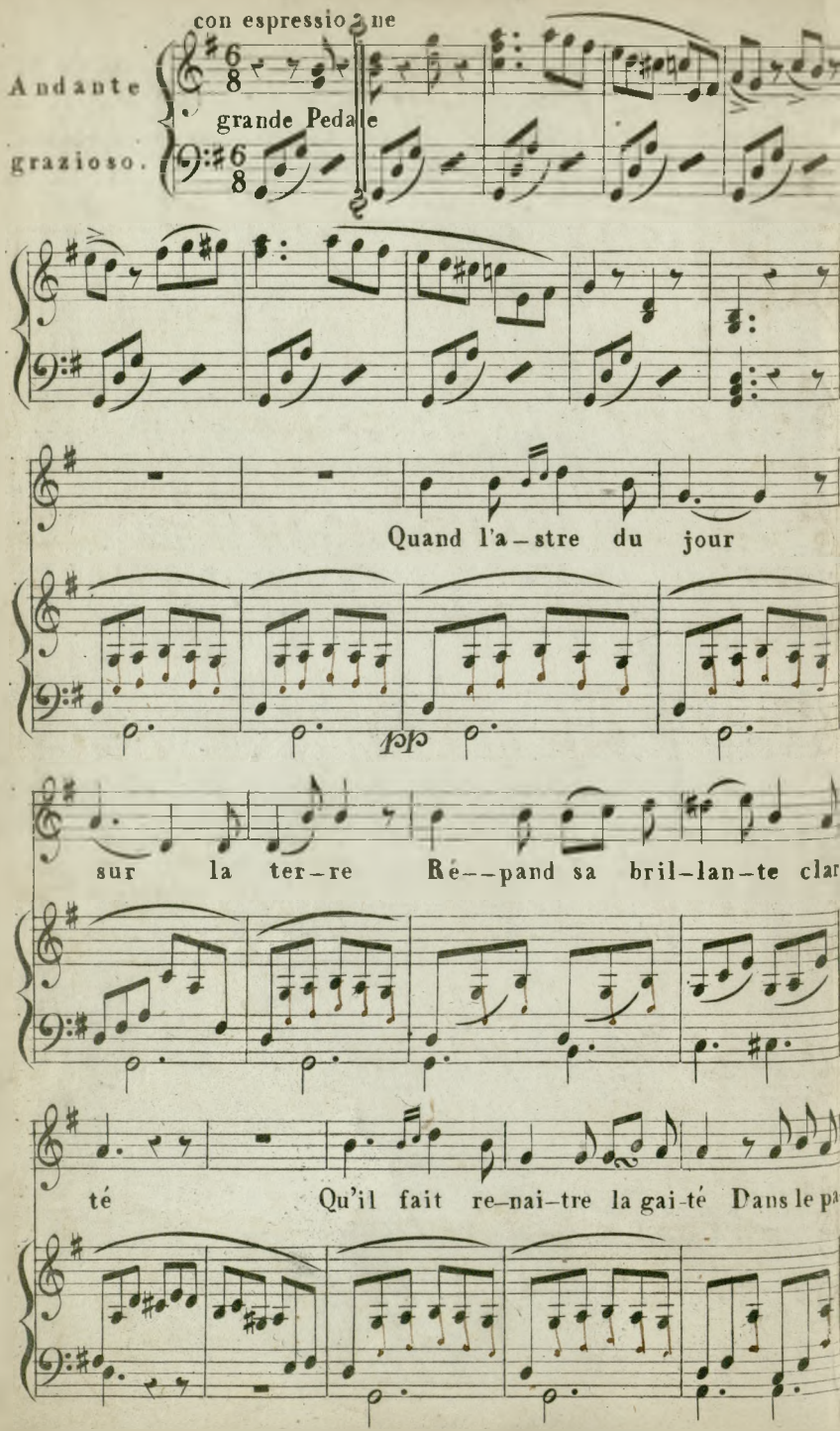
Lorsque de Votre aspect j'ai dépeint la puissance,
Et que de Vos vertus j'ai tracé les effets;
Convaincu du bonheur par la reconnoissance,
Je fus en Vous chantant l'écho de Vos sujets.

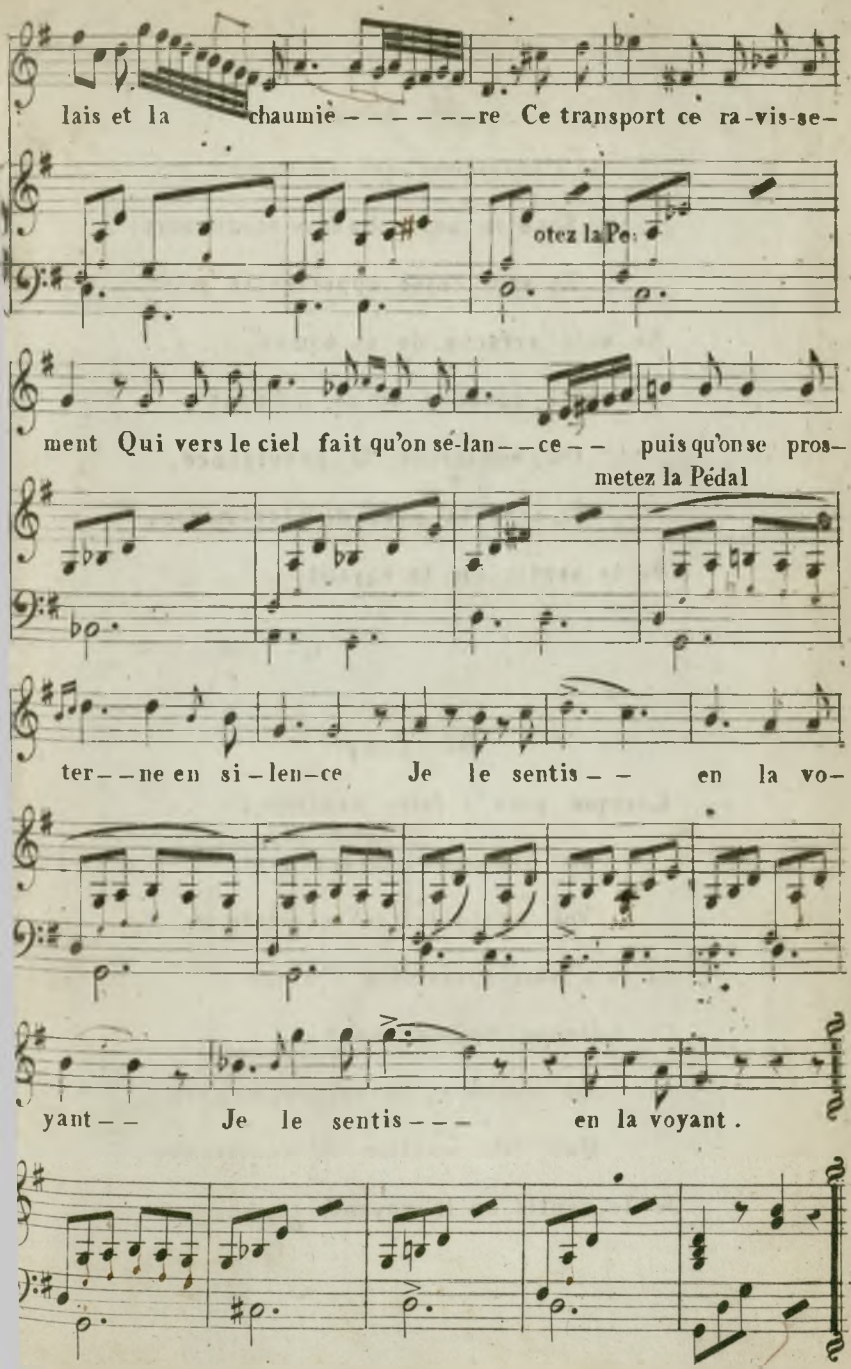
J'ai l'honneur d'être avec le plus
profond respect, Madame,

de Votre Majesté,

le très-humble et
très-obéissant serviteur
Lagarde de Messence.

L'IMPRESSION




lais et la chaumiè – – – – – – re Ce transport ce ra-vis-se-
otez la Pe:
ment Qui vers le ciel fait qu'on sé-lan – – ce – – puis qu'on se pros-
metez la Pédal
ter – – ne en si – len–ce Je le sentis – – en la vo-
yant – – Je le sentis – – – en la voyant .

2e Coup.

Quand l'infortuné qui succombe
Sous le poids des fers et du sort,
Et sans cesse appelant la mort
Se voit arraché de sa tombe;
Ce qu'il éprouve en ce moment
Où bénissant la providence,
Il sent le prix de l'existence,
Je le sentis en la voyant.

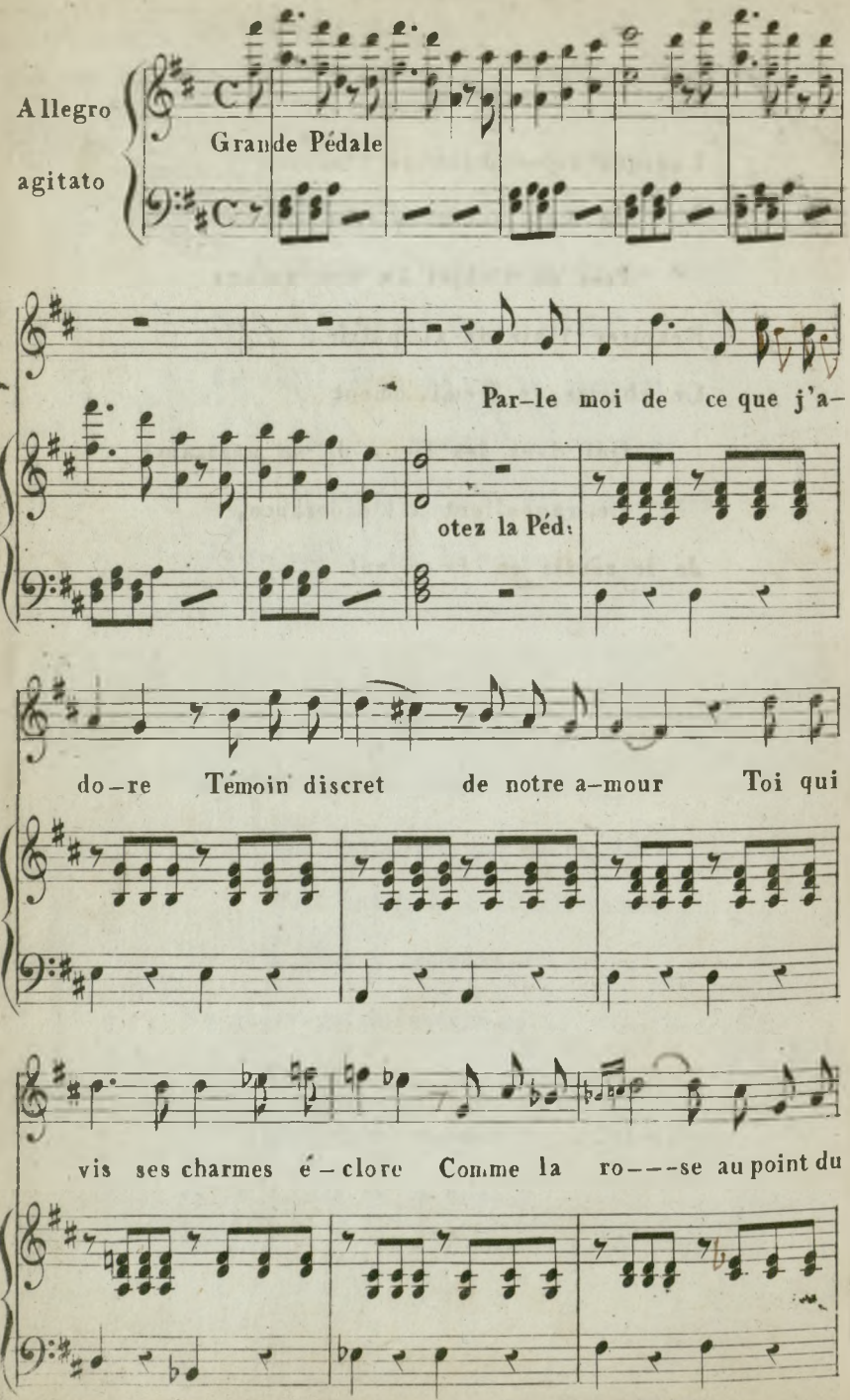
3e Coup.

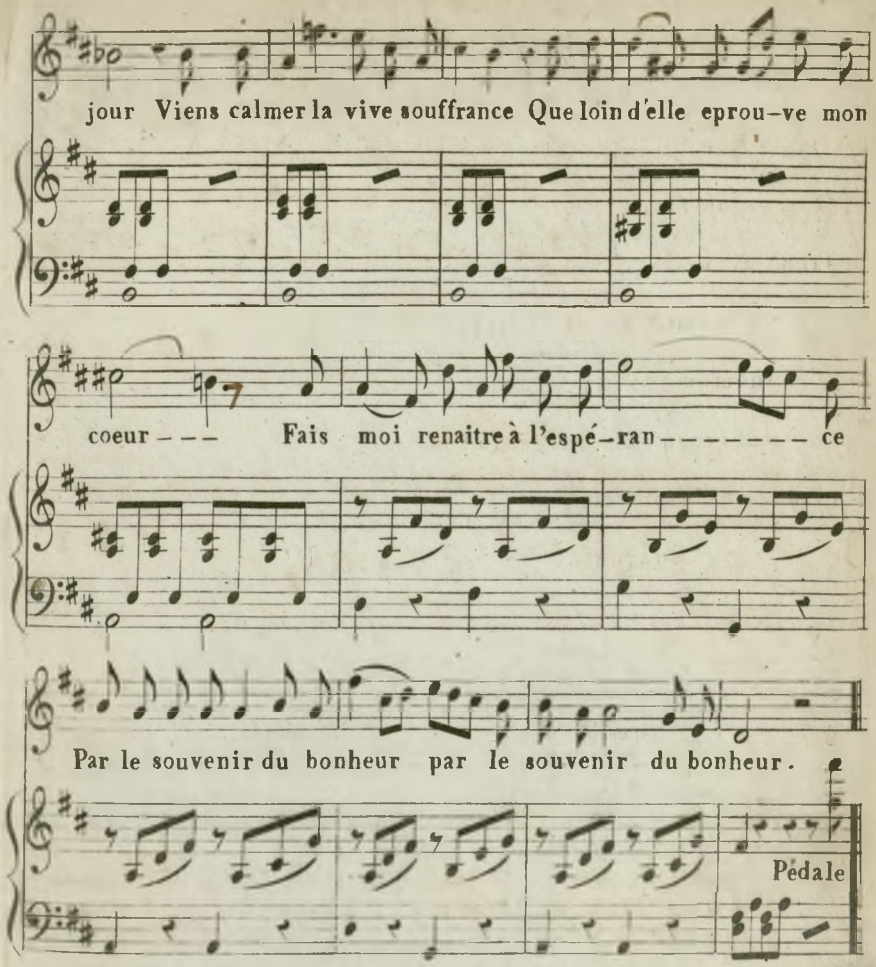
Lorsque prêt a faire naufrage,
Le nautonier qui va périr
Voit enfin le ciel s'éclaircir,
Et n'a plus à craindre l'orage;
Ce mélange de sentiment,
De bonheur, de reconnoissance
Qui fait oublier la souffrance,
Je le sentis en la voyant.

4e Coup:

Lorsque triomphant de l'envie,
On voit enfin le troubadour
Près de l'objet de son amour
Respirer l'air de sa patrie;
Ce charme, ce frémissement
Qui dans les lieux de sa naissance
Le rappellent a l'espérance,
Je le sentis en la voyant.

LE SOUVENIR

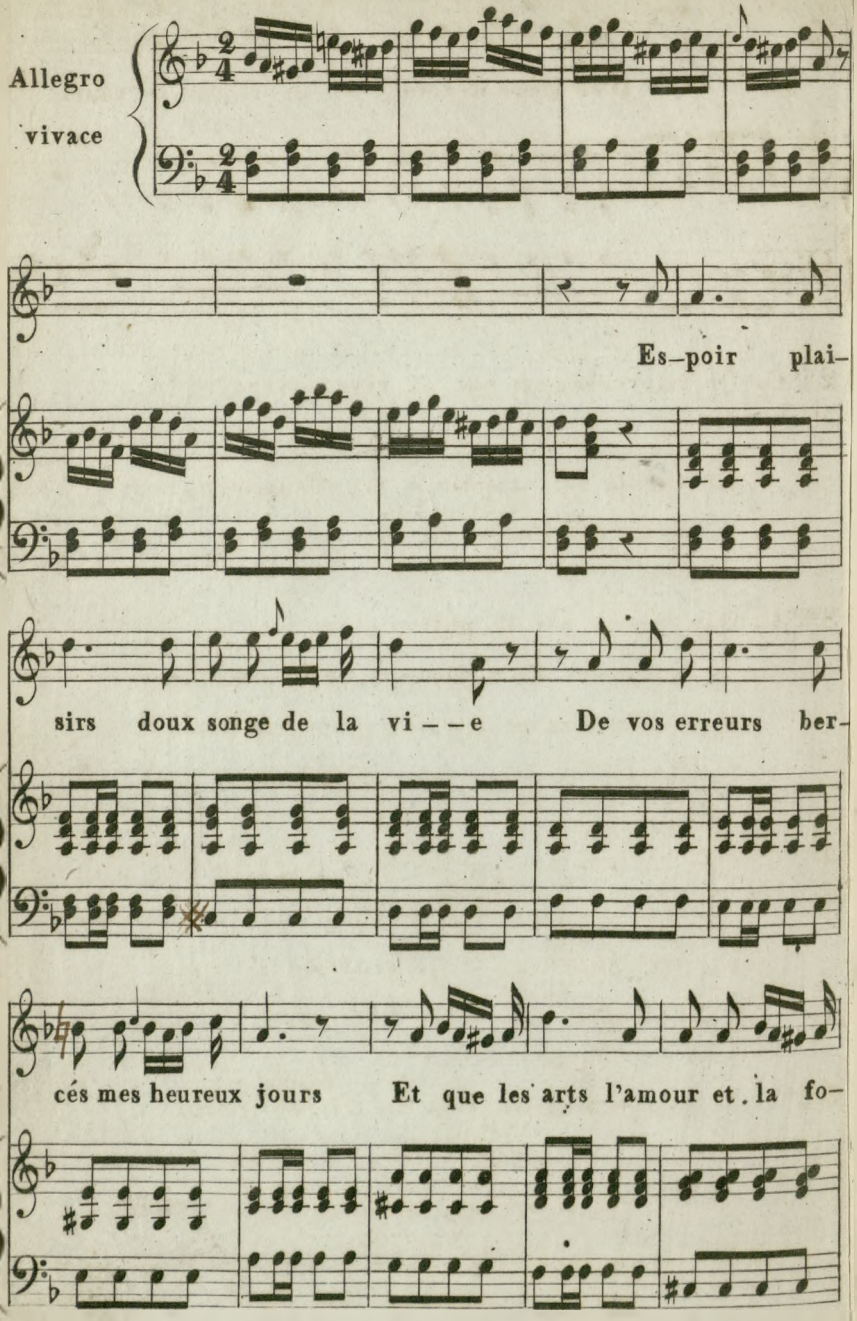

Allegro agitato
Grande Pédale
Par-le moi de ce que j'a-
otez la Péd:
do-re Témoin discret de notre a-mour Toi qui
vis ses charmes é-clore Comme la ro---se au point du

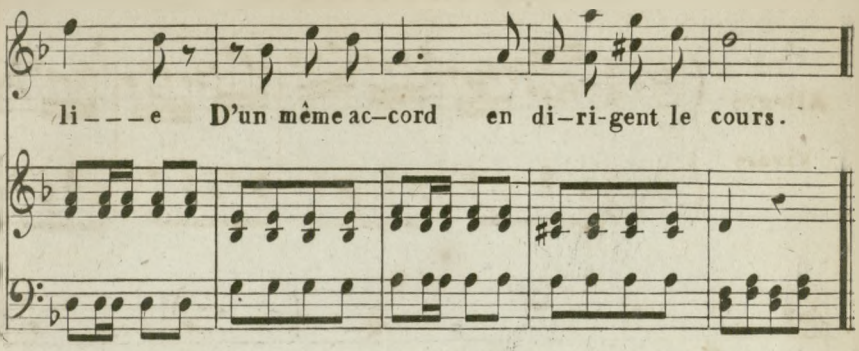


2e C. Dépeins moi sa grâce légère,
Le doux attrait de ses regards,
Son tendre respect pour sa mère,
Dis moi son amour pour les arts,
Rappele moi son innocence;
De sa voix le son enchanteur,
Fais moi renaitre à l'espérance
Par le souvenir du bonheur.

3e C. Retrace moi, je t'en conjure,
Ces bois, ce vallon ces bosquets
Ou s'embelissoit la nature
De mon amour, de ses attraits
Dans ces lieux pleins de sa présence
Berce moi d'une douce erreur
Fais moi renaitre à l'espérance
Par le souvenir du bonheur.

Les Souhaits





2de C. Qu'imprudemment sur la rive étrangère
Je n'aille pas chercher d'autres plaisirs;
Et que je sois fidelle a ma chaumière,
Comme à l'objet de mes premiers soupirs.

3me C. Que réunis par la philosophie,
Tous mes amis heureux de mon bonheur,
A mes succes ne portant point envie,
Ne soient jaloux que d'ateindre a mon coeur.

4me C. Que chaque jour en revoyant ma belle,
Mon coeur charmé brûle d'un feu nouveau,
Et que l'amour, s'il la rend infidelle,
Laisse à mes yeux son magique bandeau.

5me C. Si du malheur la voix se fait entendre,
Que mon coeur s'ouvre à la douce pitié,
Et que les fleurs qui naîtront sur ma cendre,
Soient le produit des pleurs de l'amitié.

Euterpe

OU LA MUSE DU NORD

JOURNAL LYRIQUE.

1810.

N°. III

Gravé et imprimé
à S.t Petersbourg chez Brieff et Vonderfour.

C'est une Larme

ROMANCE

avec accompagnement de Piano

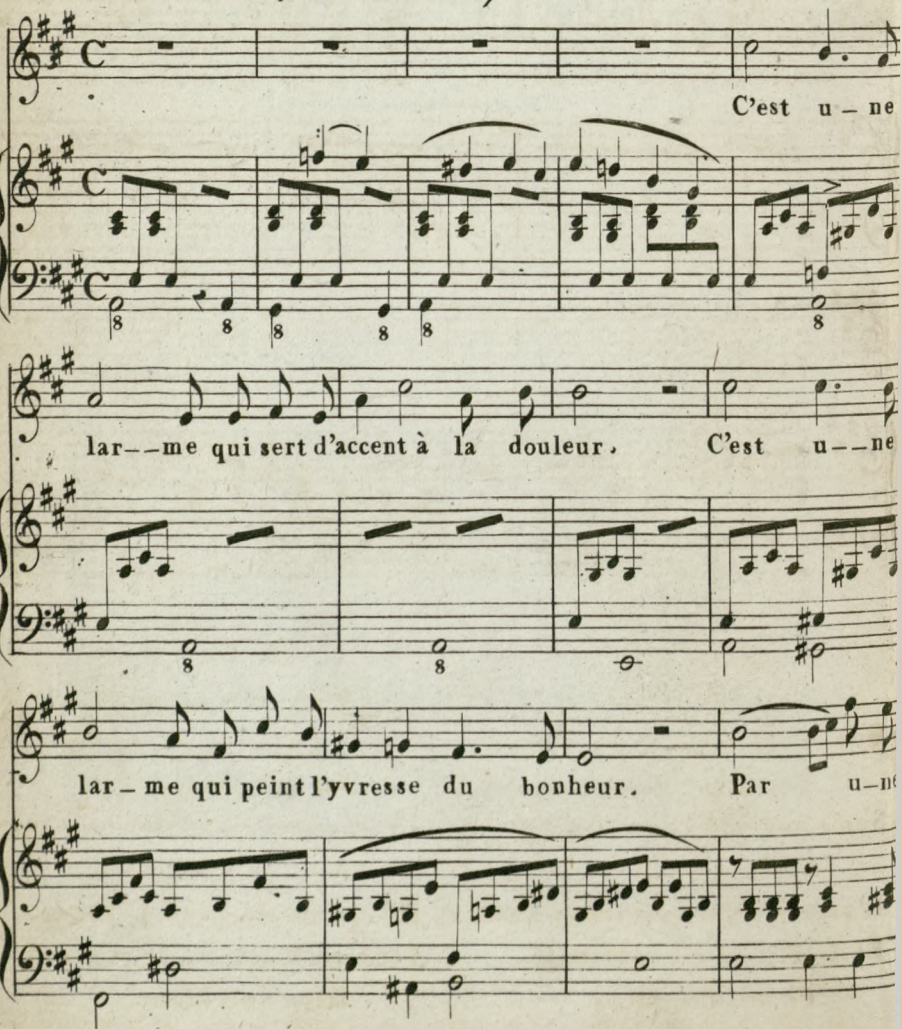
Paroles du Chevalier de Mesence

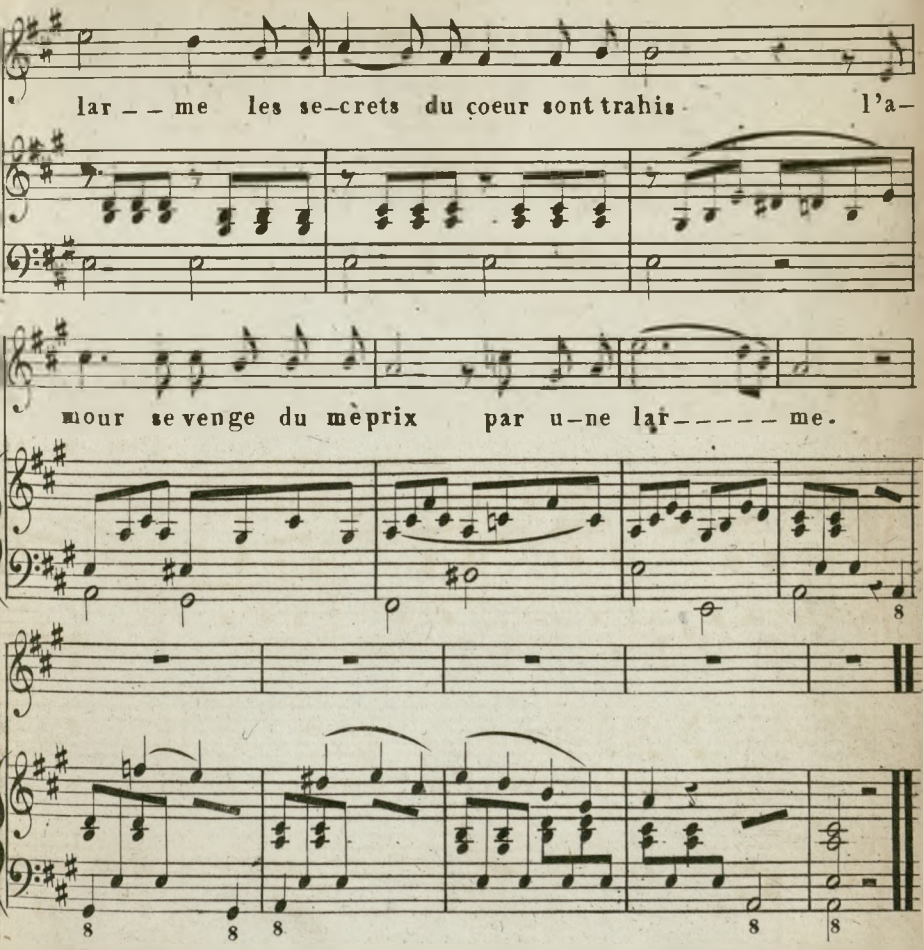
mise en musique et dédiée

à S. E. Mme la Comtesse

DE POTOCKA

par P. Lafont.





2e C.

C'est une larme,
Qui vient réclamer la pitié;
Touchante larme!
S'unit aux pleurs de l'amitié.
Par une larme
L'amour explique son tourment
Et le regard du sentiment,
Seche une larme.

3e C.

C'est une larme,
Que l'on accorde au souvenir;
Par une larme,
Le guerrier se laisse attendrir.
Rien qu'une larme
Dit, qu'on est payé de retour,
Combien d'éloquence et d'amour
Dans une larme.

Le Nouveau Diogène

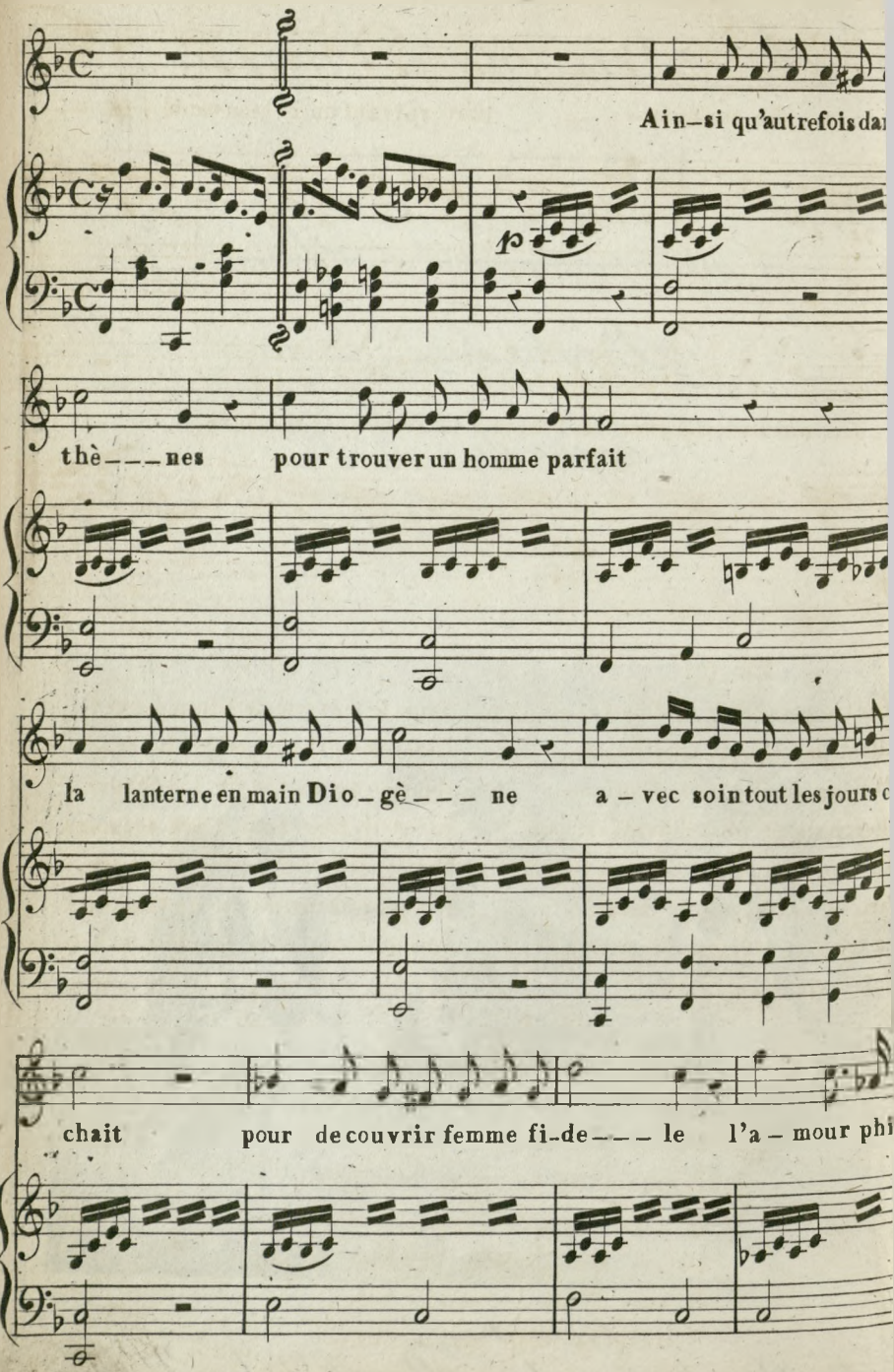
ROMANCE

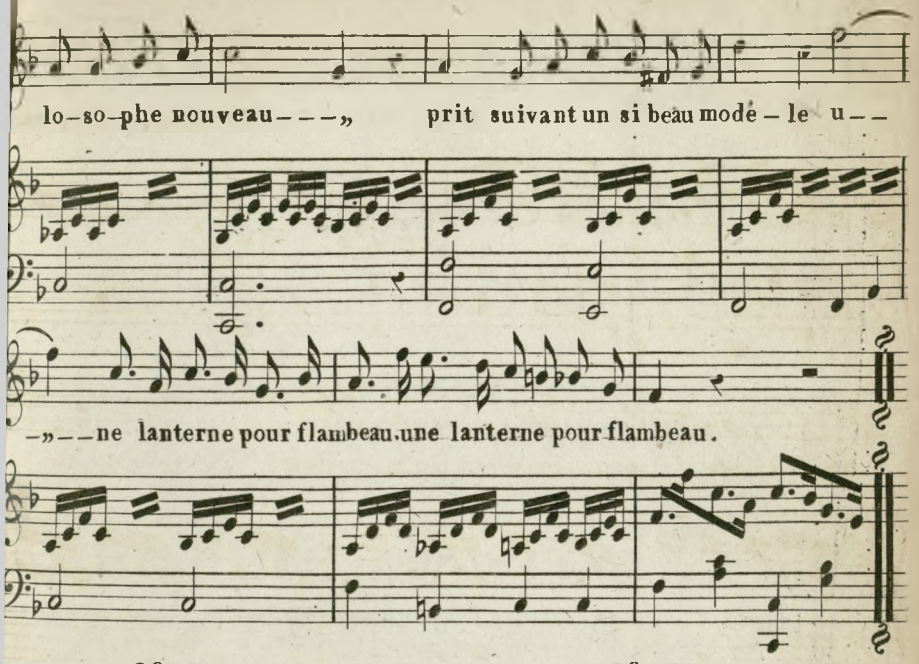
avec accompagnement de Piano

Paroles de * * *

Musique de M. W.

Gravé et imprimé
St. Petersbourg chez Brieff & Vonderfour.


Ain–si qu'autrefois dan
p
thè–––nes pour trouver un homme parfait
la lanterne en main Dio–gè––– ne a–vec soin tout les jours c
chait pour de couvrir femme fi–de––– le l'a–mour phi



2e C.

Pour trouver ce chef–d'oeuvre unique,
Allant de climats en climats,
L'Amour ainsi que le Cynique
Cherchait et ne rencontrait pas.
Au monde ancien comme au moderne,
Partout où charme la beauté,
La trop véridique lanterne
Eclairait l'infidélité.

3e C.

Sous le masque de l'innocence,
Les femmes trompaient leurs amans;
Apeine au sortir de l'enfance,
Elles trahissaient leurs sermens.
Désespéré, sans plus attendre,
L'amour s'envolait pour toujours,
Lorsqu'une voix sensible et tendre
De son vol suspendit le cours.

4e C.

„Auprès de sa constante amie,
„Quand le bien-aimé reviendra,
Disait une femme jolie,
„Pour moi le printems renaîtra....
Qui que tu sois, femme fidelle,
Dit le Dieu, vieus charmer ma cour.
Je suis Nina, repondit-elle;
C'était la folle par amour.

TROIS ROMANCES

avec accompagnement

de Piano-Forte

dédiées

à Son Excellence

Madame la Comtesse

SOPHIE POTOCKA

par le Chev.^lier L. de Meſsence

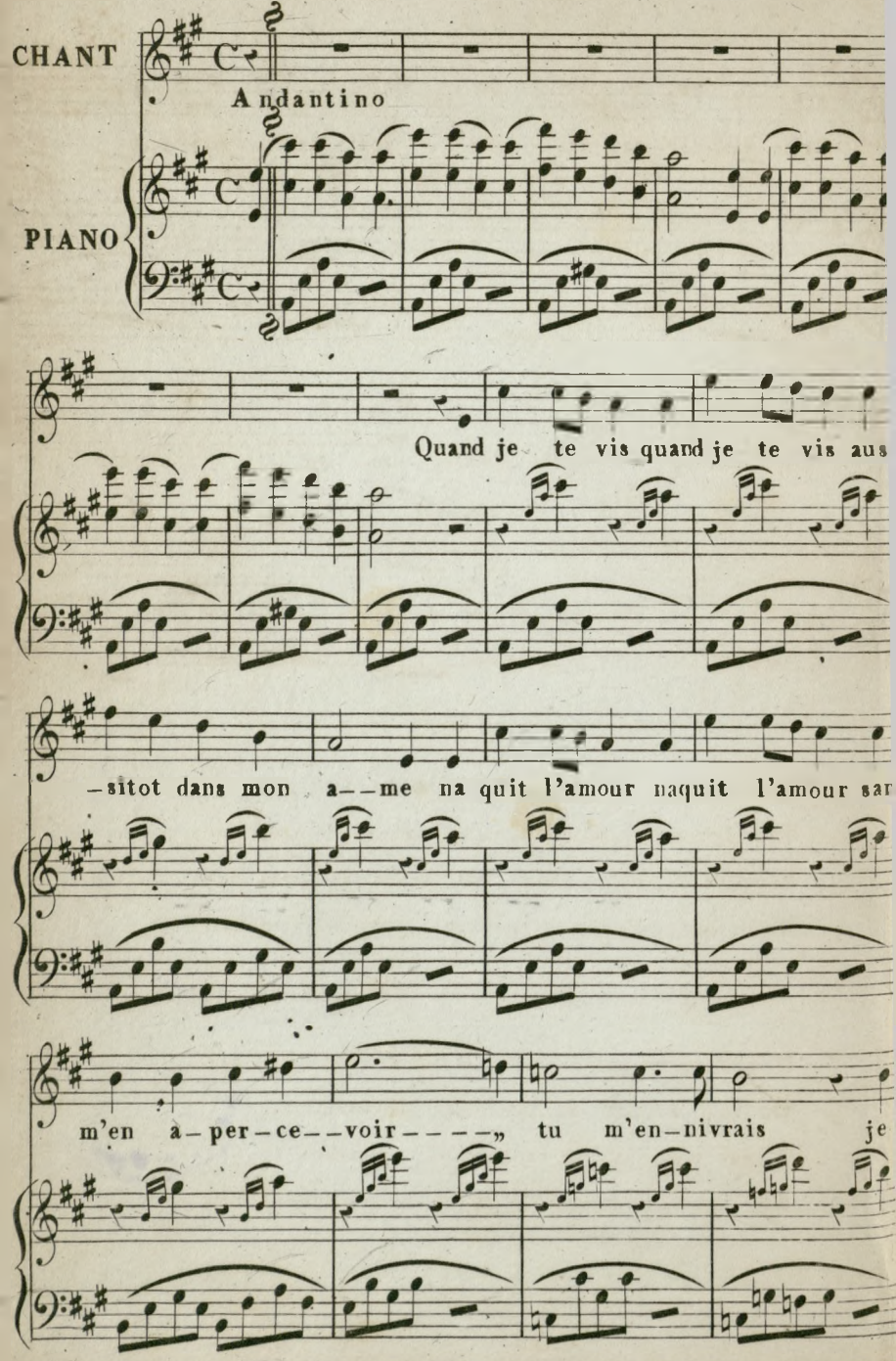
et P. Lafond.

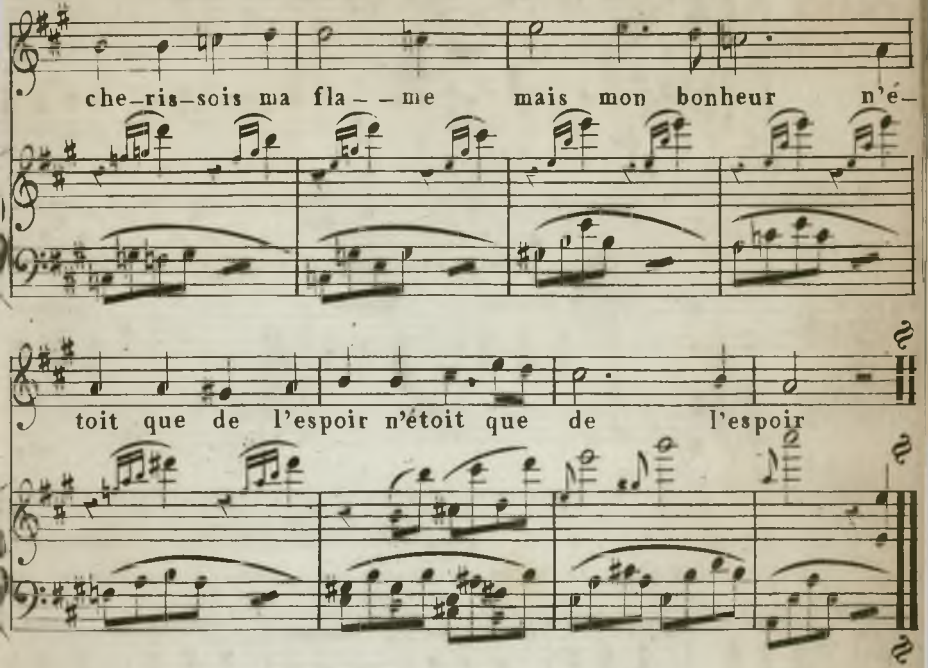
Premier Violon de L.L. M.M. Imperiale.

Gravé et imprimé

à St Petersbourg chez Brieff & Vonderfour.

L' ILLUSION


CHANT
PIANO
Andantino
Quand je te vis quand je te vis aus
-sitot dans mon a--me na quit l'amour naquit l'amour sar
m'en a-per-ce--voir----„ tu m'en-nivrais je



Timidement quand j'osai te le dire,
Ton front charmant rougit sans le vouloir;
Pensers d'amour dans tes yeux je crus lire,
Mais mon bonheur n'étoit que de l'espoir.

Quand sans pitié pour l'amant qui t'adore,
De ton amour je me vois décevoir,
J'irai mourir en répétant encore,
Ah! mon bonheur n'étoit que de l'espoir.

SOUVENIR D'OVIDE

plaintif

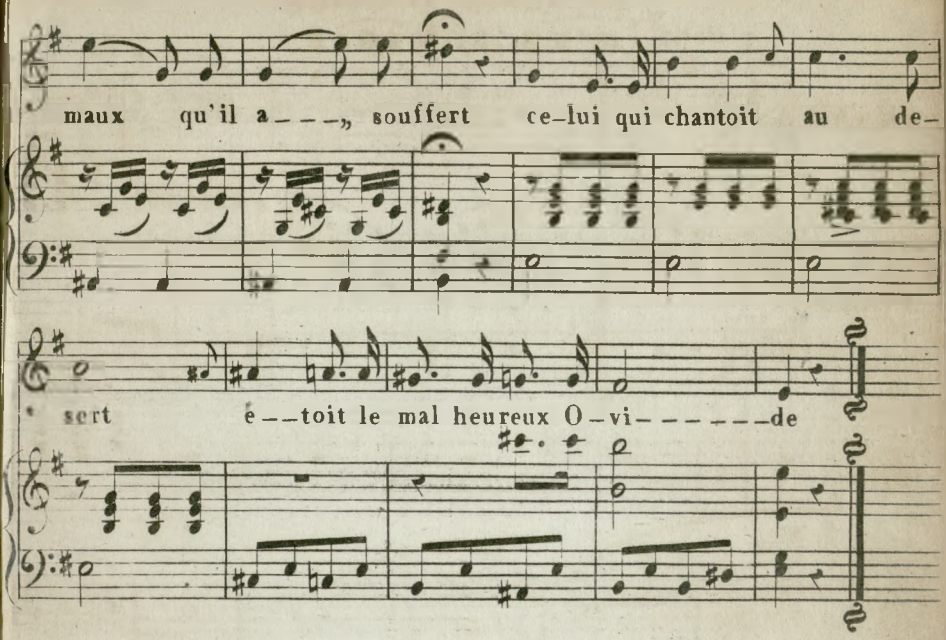
Andantino

Sur les ri–ves du pont Eu–xin

que baignoit la vague en fu–ri––e dans les de–serts de

la Sci–thi–e chantoit un cheva–lier ro main

sexe enchanteur se–xe ti–mi––de plaignez les



2e C.

n parcourant son art d'aimer
Qui de vous n'a dit dans son âme,
Helas! que n'étais-je la femme,
Qui sut lui plaire et l'enflammer
Que n'étais-je la rêverie,
Qui prêtoit son charme aux déserts,
Enfin en admirant ses vers
Qui de vous n'envioit Julie

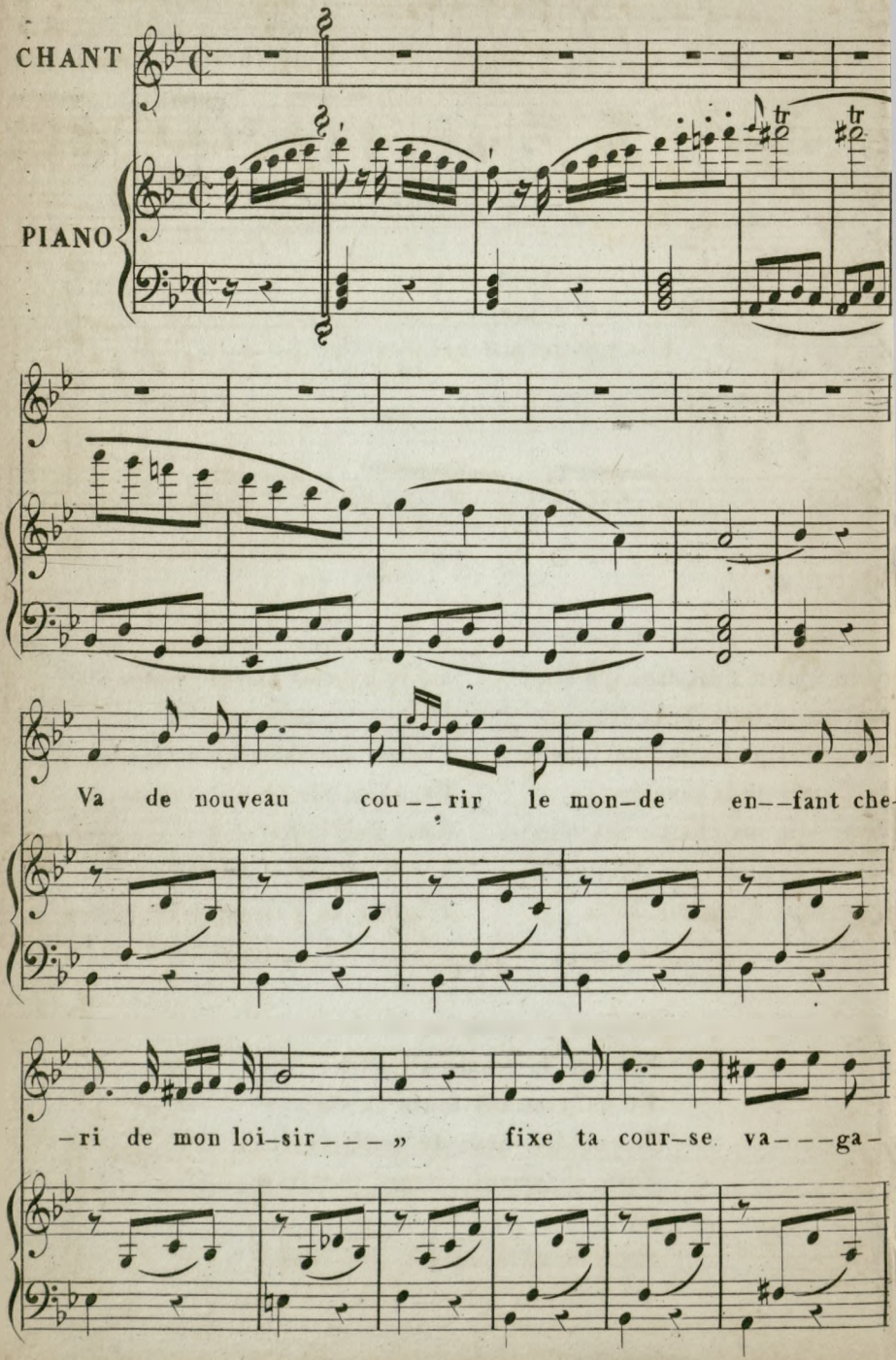
3e C.

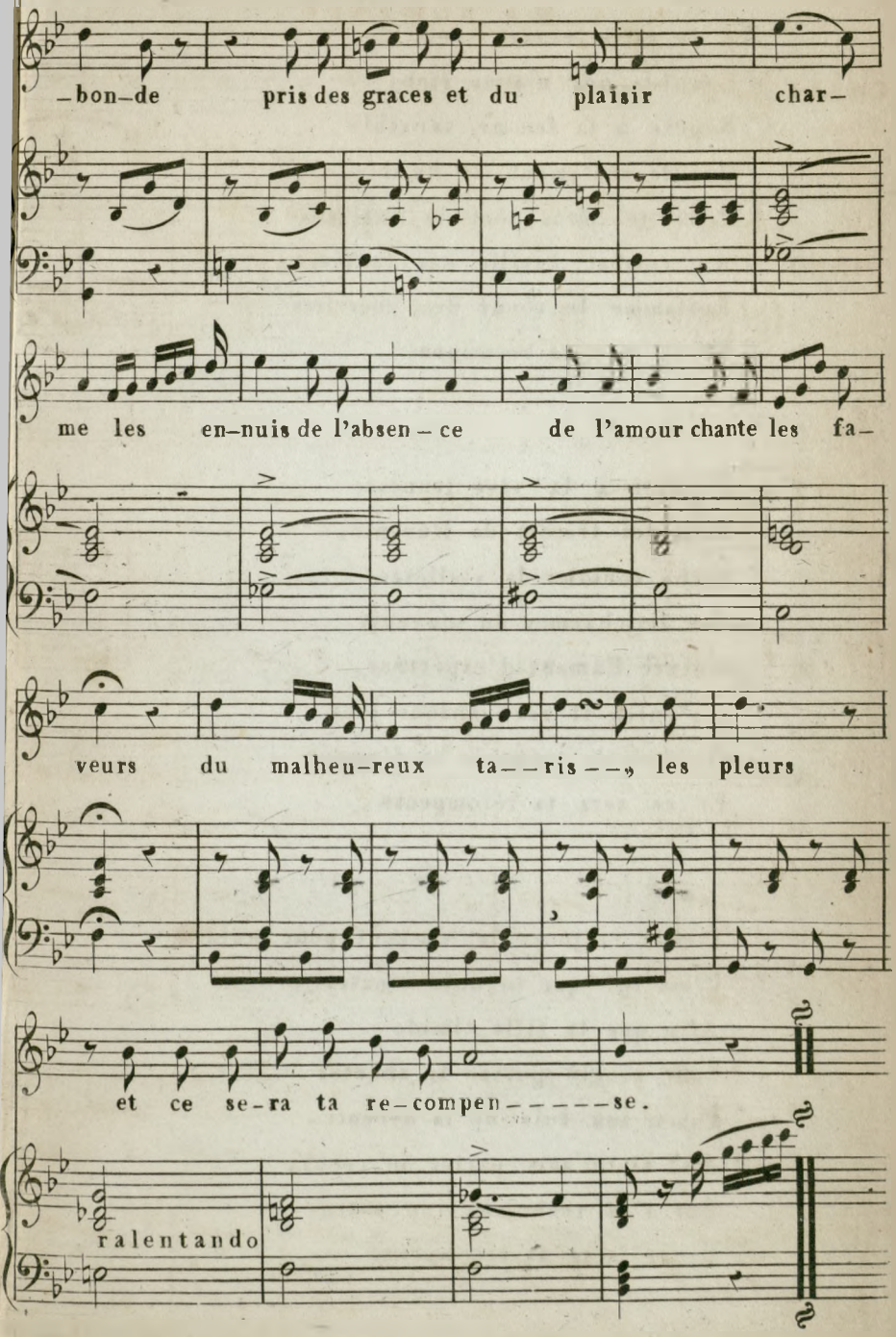
A Toms encor l'echo gémit,
Le nom de cet amant fidele,
Partagez sa peine cruelle
Coeurs sensibles qu il instruisit
Banni sur la rive étrangere,
Loin de l'objet cher à son coeur,
L'exil le punit du bonheur;
D'avoir su l'aimer et lui plaire.

4e C.

Comme j'aurois su le chérir,
S'ecrira la femme attendrie
Et qu'avec lui toute la vie,
Il eut été beau de souffrir.
Sexe charmant, à qui la gloire,
Offre des attraits si puissants,
Femmes en écoutant mes chants
Donnez des pleurs à sa mémoire.

À MA ROMANCE


CHANT
PIANO
Va de nouveau cou – – rir le mon–de en– –fant che–
–ri de mon loi–sir – – – „ fixe ta cour–se va– – –ga–


–bon–de pris des graces et du plaisir char–
me les en–nuis de l'absen – ce de l'amour chante les fa–
veurs du malheu–reux ta – – ris – – „ les pleurs
et ce se–ra ta re–compen – – – – – se.
ralentando

A la pitié rends accessible
L'egoïste qui n'aime rien;
Répete à la femme sensible
Que le sentiment est un bien.
Peins le héros dont la vaillance
Au combat cueille des lauriers,
Enflamme le coeur des guerriers
Et ce sera ta récompense.

Présente à la vive jeunesse
Tous les trésors de l'avenir;
Sache consoler la viellesse
Par les charmes du souvenir.
Enivre l'amant d'espérance,
Qu'enfin il rêve chaque jour
De jeux, de tournois et d'amour
Et ce sera ta récompense.

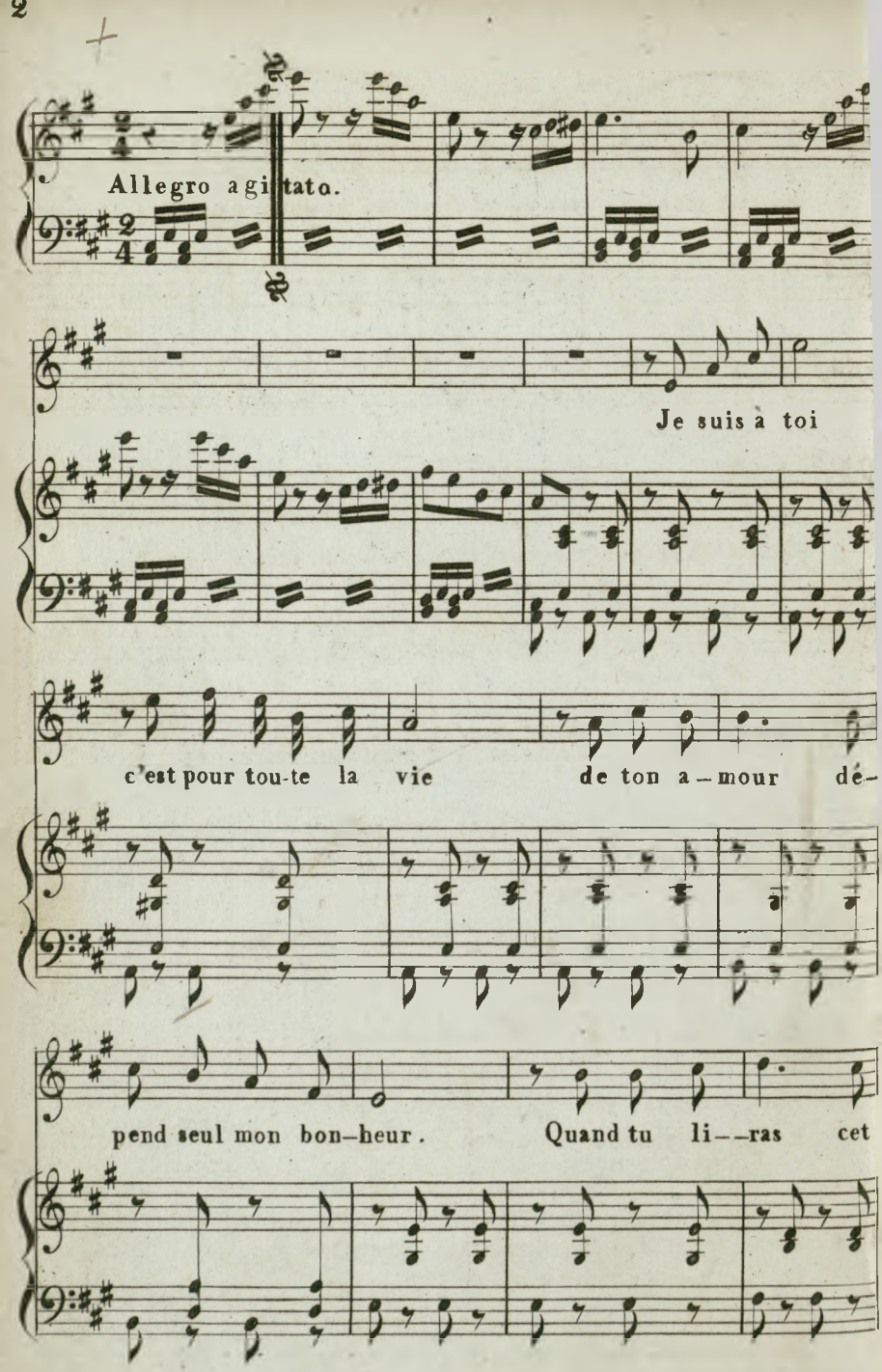
Prends toujours le bon-goût pour guide,
C'est lui que tu dois écouter
Afin que la fille timide
Sans rougir puisse te chanter.
Exacte aux lois de la décence,
Ah! si tu sais parler au coeur,
Que l'on recherche ton auteur
Et ce sera ta récompense.

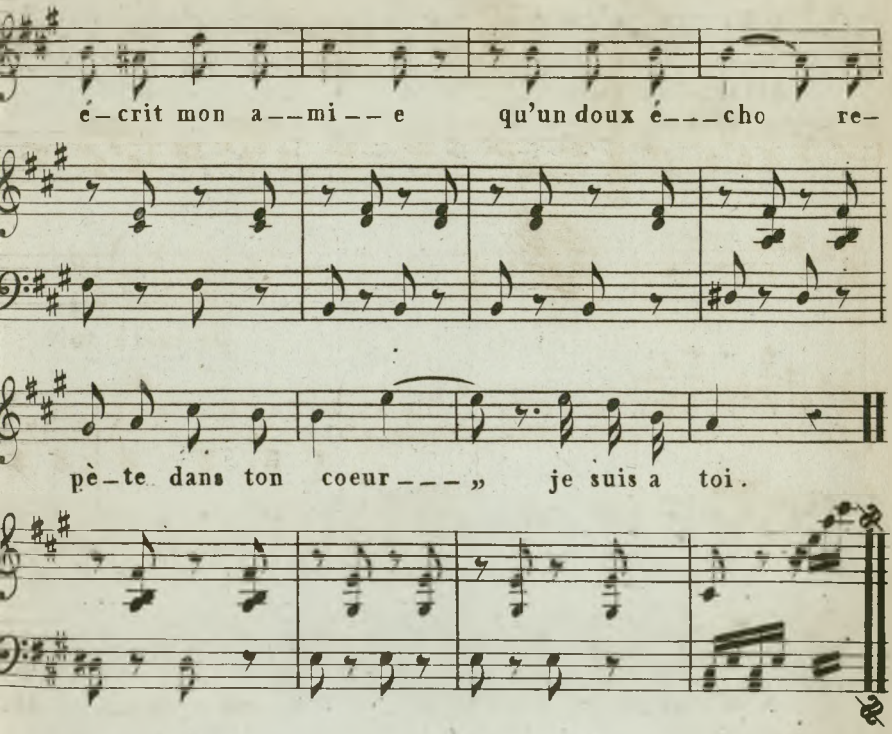
LE BILLET

Paroles
du Chevalier L. de Messence

Musique
de P. Lafond.

Gravé et imprimé à St. Petersbourg chez
Brieff & Vonderfour.


Allegro agitato.
Je suis à toi
c'est pour tou-te la vie de ton a – mour dé-
pend seul mon bon–heur. Quand tu li––ras cet



2e C. Je suis à toi, jouis de ta victoire,
C'est à tes pieds que je brigue des fers,
A t'adorer je mets toute ma gloire,
Et je voudrois redire à l'univers:
Je suis à toi.

3e C. Je suis à toi, c'est ma seule pensée,
Je la répete a chaque instant du jour;
En t'écrivant ma plume la tracée,
Et je tiendrai ce serment de l'amour:
Je suis à toi.

4e C. Je suis à toi, couronne ma constance,
De ton amant embellis l'avenir;
Soyons unis, comble mon espérance,
Et répétons jusqu'au dernier soupir;
Je suis à toi.

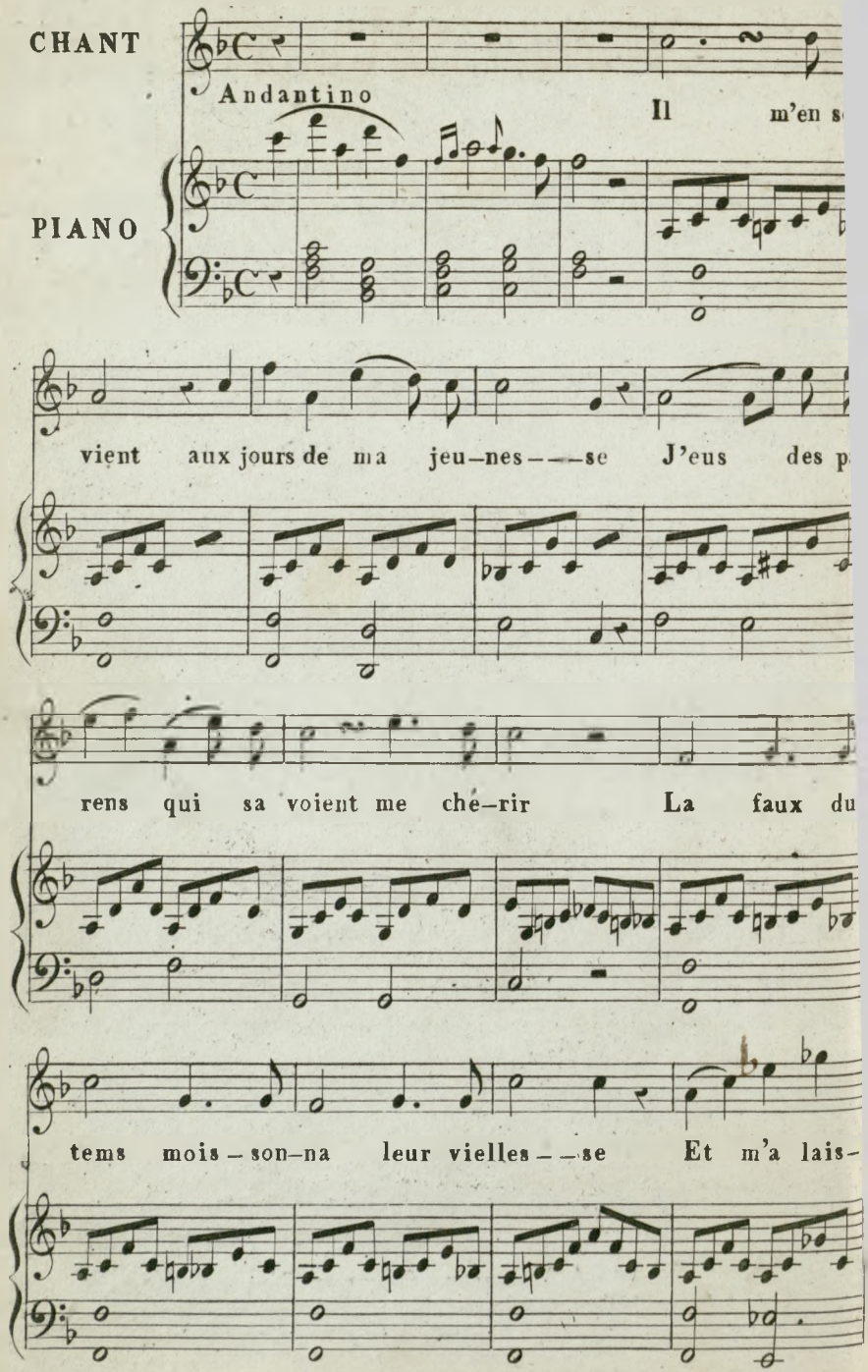
Les Regrets

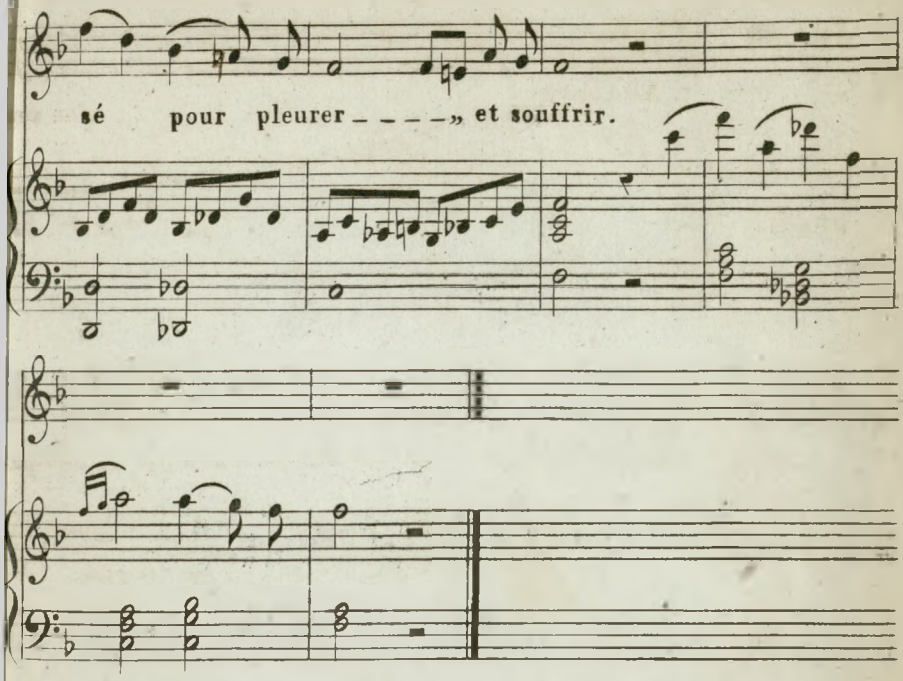
Paroles
du Chevalier L. de Messence

Musique
de P. Lafond.

A Madame la Comtesse Sophie P***.

Pour les humains le sort fit deux parts dans la vie,
L'une fut pour l'espoir, l'autre pour les regrets ;
Mais lorsque de vous voir l'espérance est remplie,
Le fortuné mortel ne regrette jamais
Que le temps fugitif passé loin de Sophie.


CHANT
PIANO
Andantino
Il m'en s
vient aux jours de ma jeu–nes–––se J'eus des p
rens qui sa voient me ché–rir La faux du
tems mois – son–na leur vielles––se Et m'a lais–



2e En y songeant je sens couler mes larmes,
Au sort de Claire amour voulut m'unir,
La faux du tems moissonna tant de charmes ;
Et m'a laissé pour pleurer et souffrir.

3e Tout seul hélas j'acheve le voyage
J'eus des enfans, doux trésor d'avenir,
La faux du tems moissonna leur jeune âge
Et m'a laissé pour pleurer et souffrir.

4e Amis, parens, enfans, femme fidelle
J'ai vu la mort, hélas, me les ravir,
Elle a tout pris, et la parque cruelle
M'oublie ici pour pleurer et souffrir.

LE SOUPIR

ROMANCE

avec accompagnement de Piano

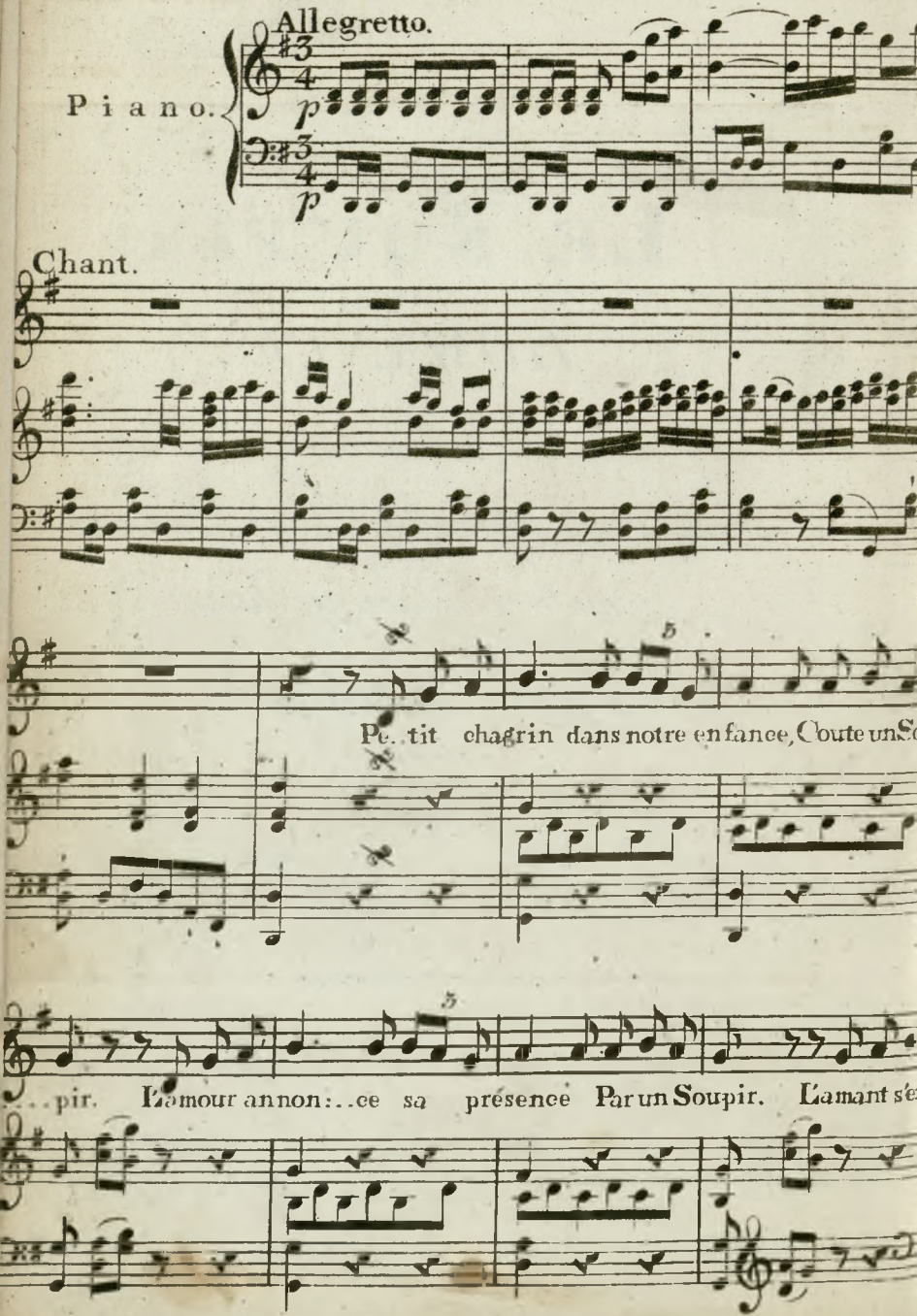
Paroles du Chevalier L. de Messence

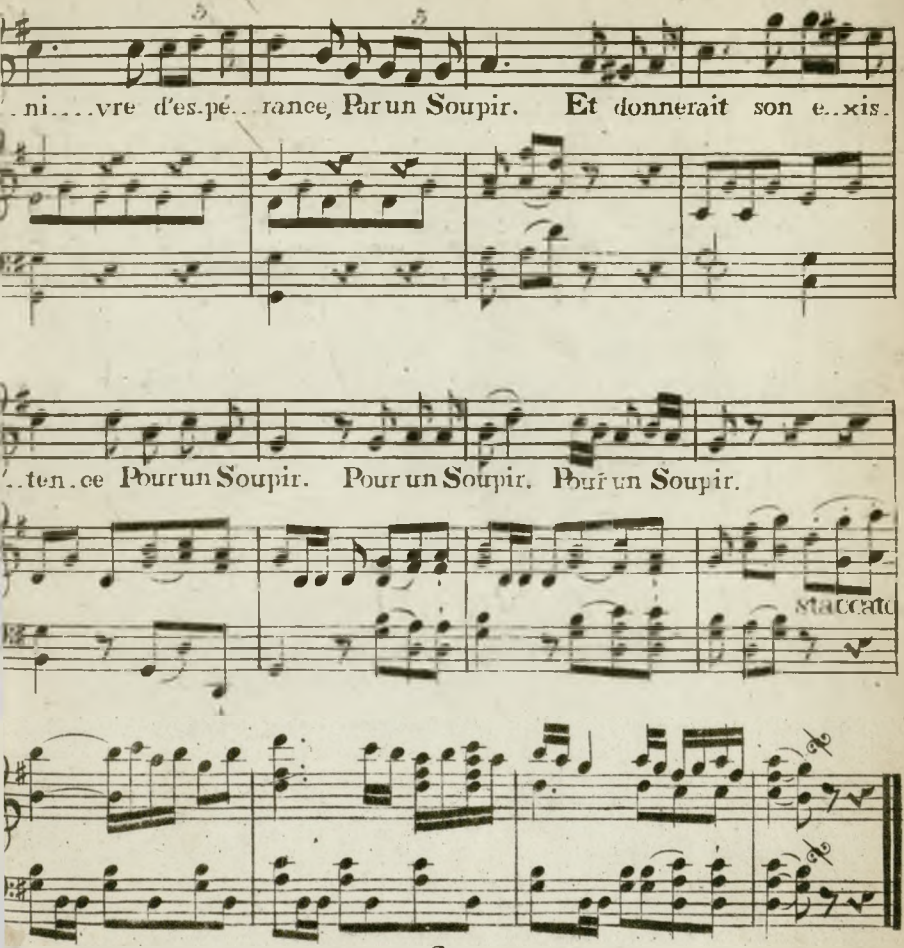
mise en musique par

M. Crémont

Moscou
Gravé chez C. F. Schildbach & Co.

ROMANCE


Allegretto.
Piano.
p
p
Chant.
Pe. tit chagrin dans notre enfance, Coute un S
...pir. L'amour annon:..ce sa présence Par un Soupir. L'amant s'



2.

Qui peint les tourmens de l'absence?
C'est un Soupir.
L'accent de la reconnoissance,
C'est un Soupir.
Femme qui desire et balance;
Pousse un Soupir.
Et termine sa résistance,
Par un Soupir.

3.

L'être qui chérit l'inconstance
Rit d'un Soupir,
Le prix de la persevérance
C'est un Soupir.
Sexe charmant dont l'éloquence
Est un Soupir:
Payez l'auteur de la Romance,
Par un Soupir.

Le Tombeau

Romance

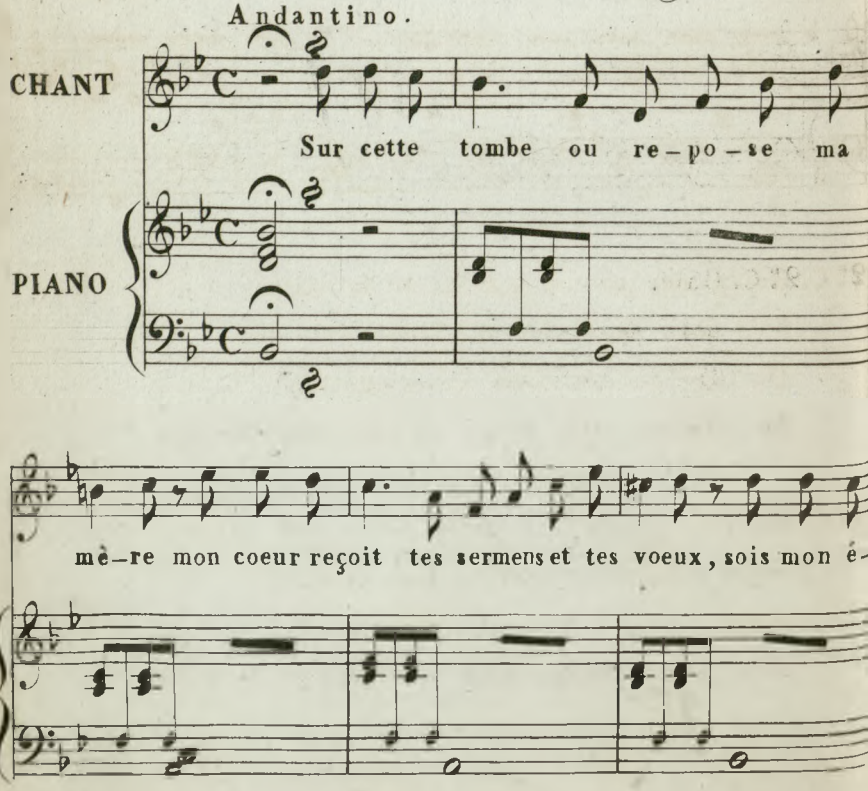
avec accompagnement de Piano

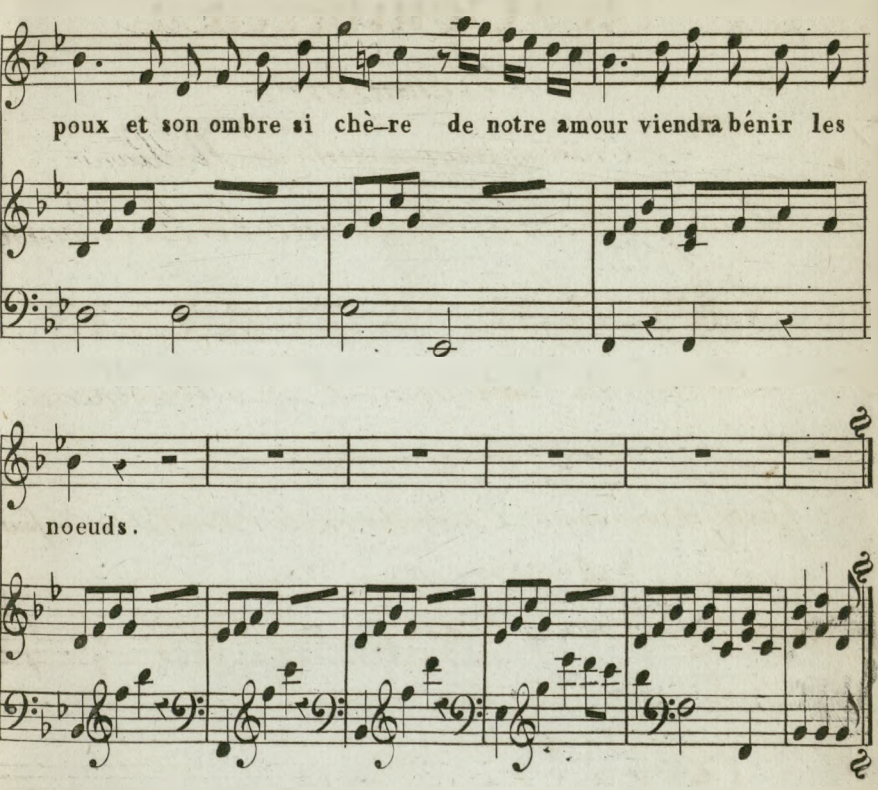
Musique de Madame la Princesse

NATALIE KOURAKIN

Paroles du Chevalier L. de Messence.

Gravé et imprimé à St. Petersbourg chez Brieff et Vonderfour





2e C. Guide mes pas au sentier de la vie,
Sois mon appui, je m'abandonne a toi.
De son tombeau cette mère chérie,
Te remettra les droits qu'elle eut sur moi.

3e C. De fleurs par nous cette tombe est ornée,
Voici l'autel ou se fixe mon sort;
Fille du ciel favorable Hymenée
Fais mon bonheur dans le champ de la mort.

Romance nouvelle

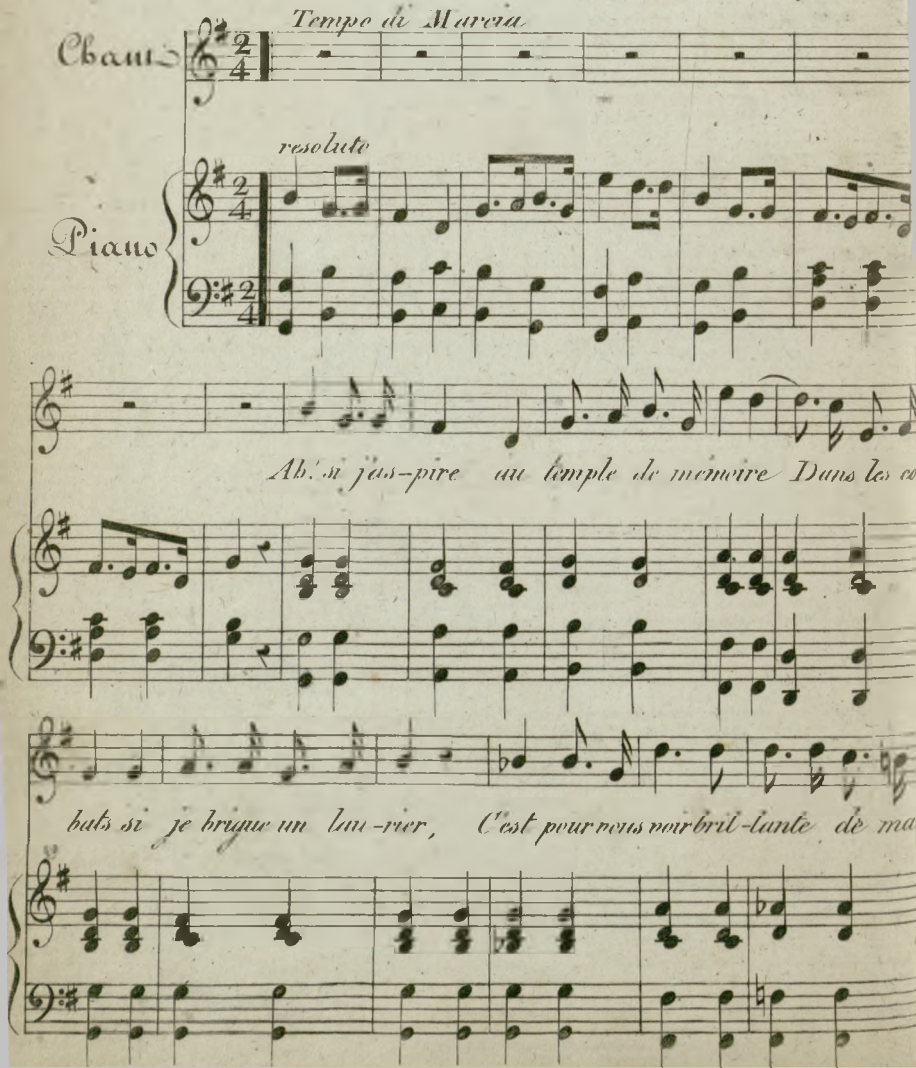
avec accompagnement de

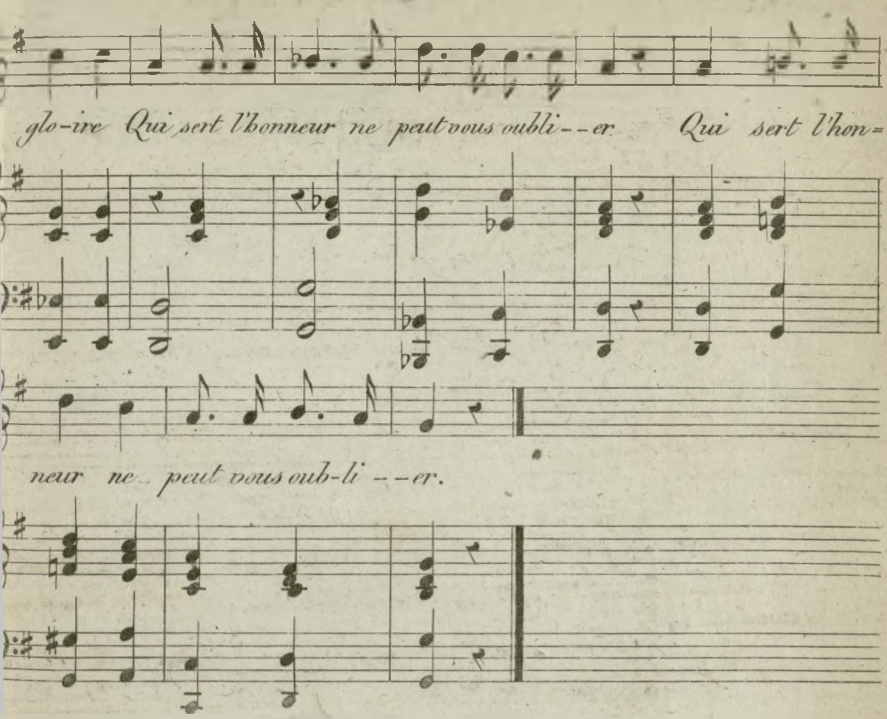
Piano

Paroles du Chevalier L. de Messence

Musique de M. W.

Gravé et imprimé à St. Petersbourg chez Vonderfour.





2.e C.

Si chaque jour une femme nouvelle
De sa devise ornoit mon bouclier,
A mes sermens je resterois fidele;
Qui vous aimat ne peut vous oublier.

3.e C.

En combattant pour Vous et ma patrie
Sous mes Drapeaux si j'expire en guerrier,
On se dira que l'amant de Sophie
Au champ d'honneur mourut sans l'oublier

LE SOUPIR.

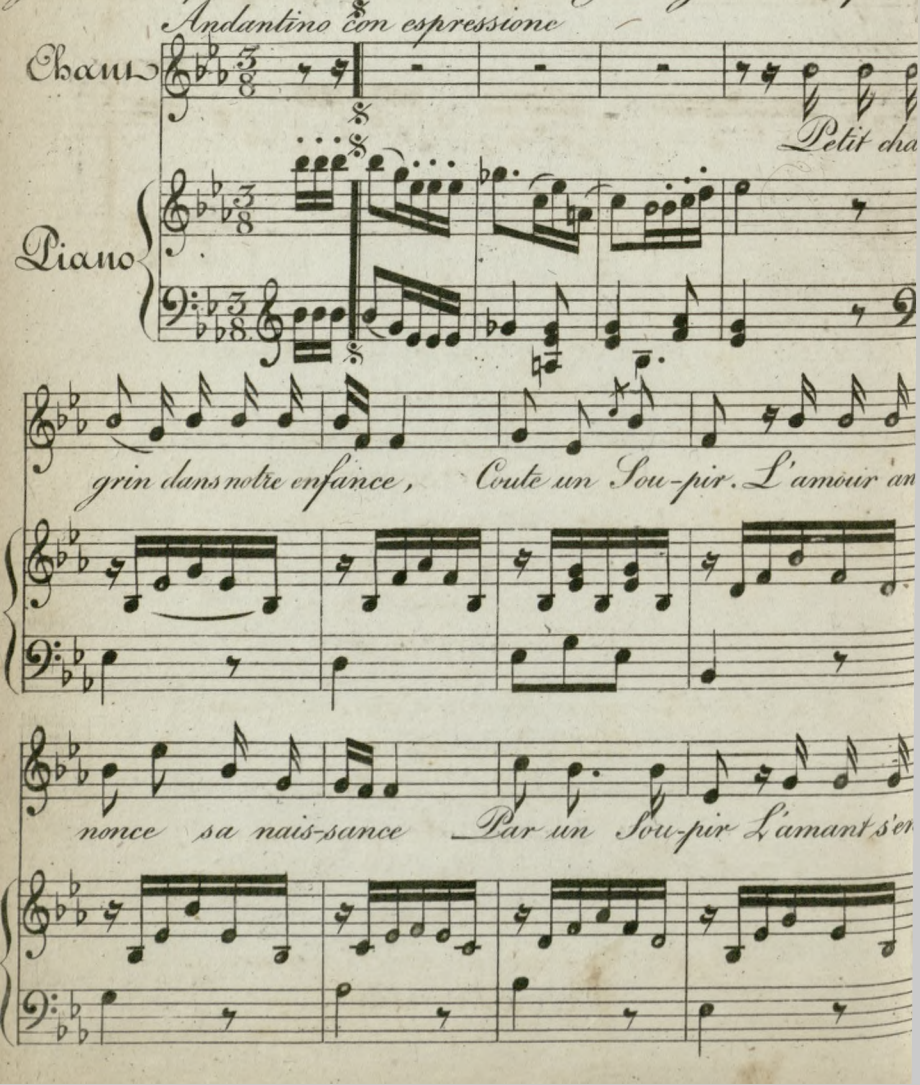
ROMANCE

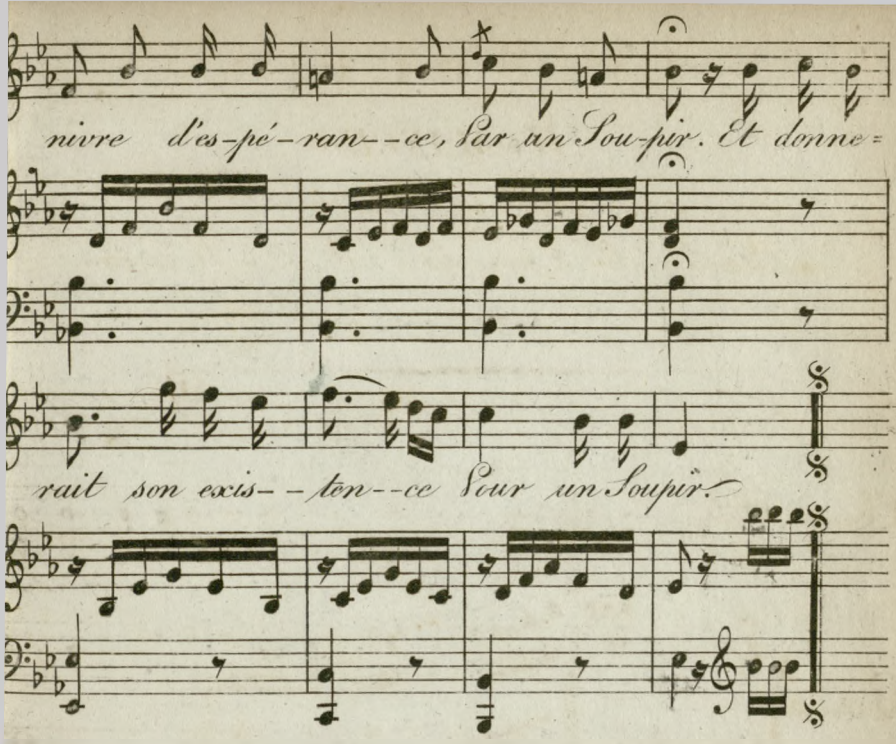
avec accompagnement de Piano

Paroles du Chevalier L. de Messence

Musique de M. W.

Gravé et imprimé à St. Petersbourg chez Vonderfou





2.e C. Qui peint les tourmens de l'absence ?
C'est un Soupir.
L'accent de la reconnoissance,
C'est un Soupir.
Femme qui désire et balance ;
Pousse un Soupir
Et termine sa résistance,
Par un Soupir

3.e C. L'être qui chérit l'inconstance
Rit d'un Soupir,
Le prix de la persévérance
C'est un Soupir.
Sexe charmant dont l'éloquence
Est un Soupir :
Payez l'auteur de la Romance,
Par un Soupir.

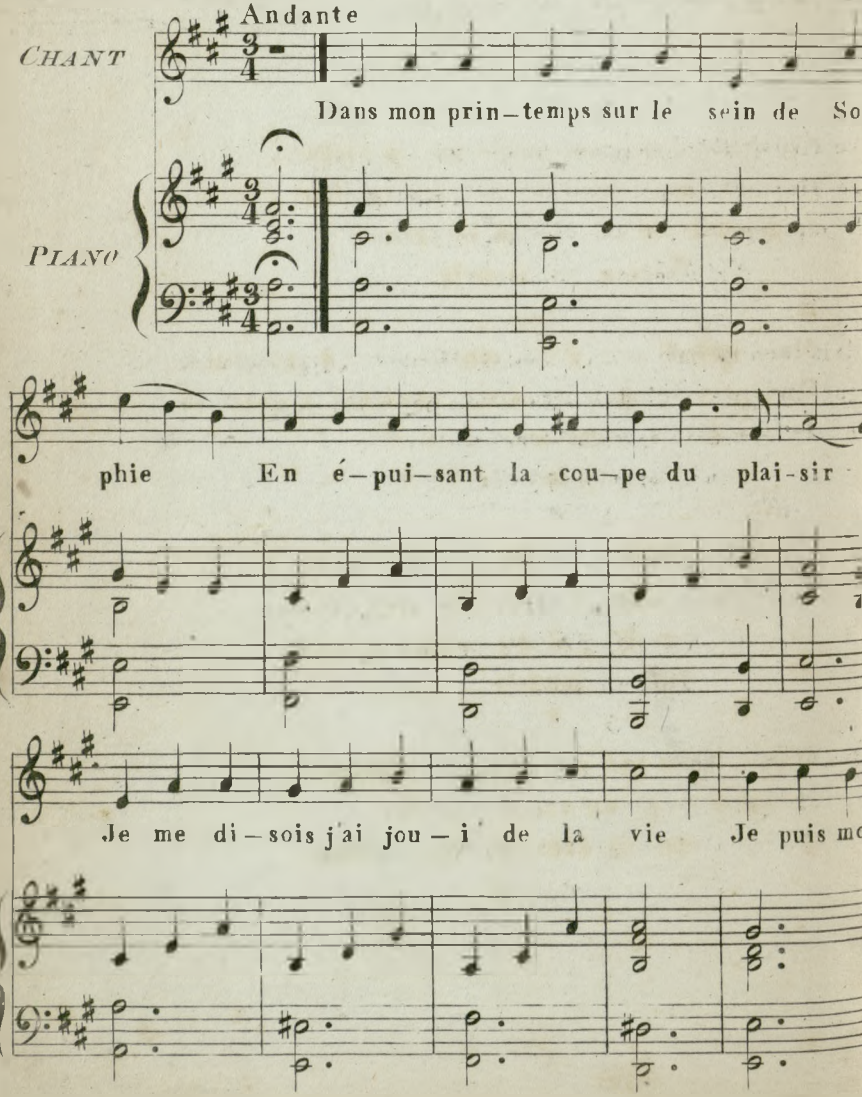
ROMANCE

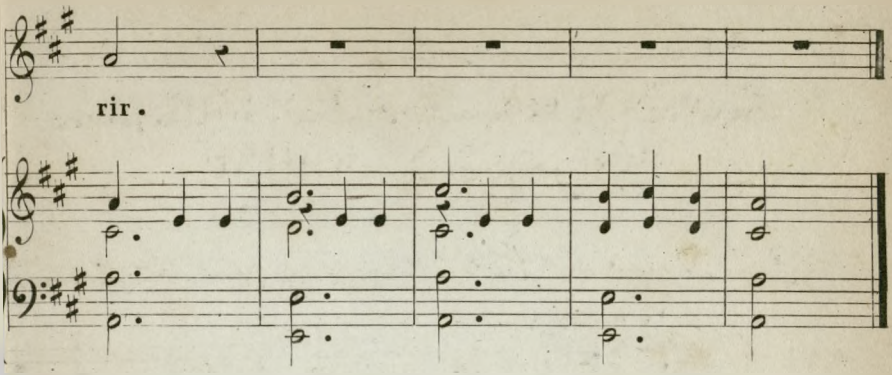
avec accompagnement de Piano

Paroles du Chevalier L. de Mesence

Musique de M. W.

Gravé et imprimé à St. Pétersbourg chez Vonderfour





2.

Au champ-d'honneur guidé par la victoire,
De mes succès pouvant m'enorgueillir;
Je répétois ce cri cher à la gloire:
Vaincre ou mourir.

3.

Mais quand mes dons soulageoient l'indigence,
Que près de moi les arts venoient s'unir,
Je me disois, regrettant l'existence,
Pourquoi mourir!

4.

Dans les dangers fesant tête à l'orage,
J'ai vu la mort s'approcher sans frémir,
Et sans orgueil j'ai dit comme le sage,
Je sais mourir.

5.

Quand d'ici-bas ma mémoire effacée,
Ne laissera qu'un vague souvenir;
Ah! je voudrois dans ta seule pensée
Ne pas mourir.

CANTIQUE

de La □∴ St jean de la Palestine,

O∴ de St Pétersbourg

dédié

au T∴ R∴ et T∴ L∴ F∴

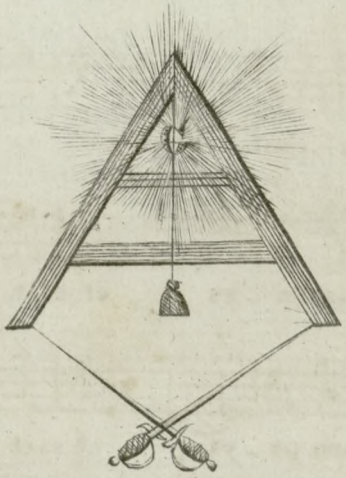
DUC DE WURTEMBERG

par

Les FF∴ de MESSENCE, auteur

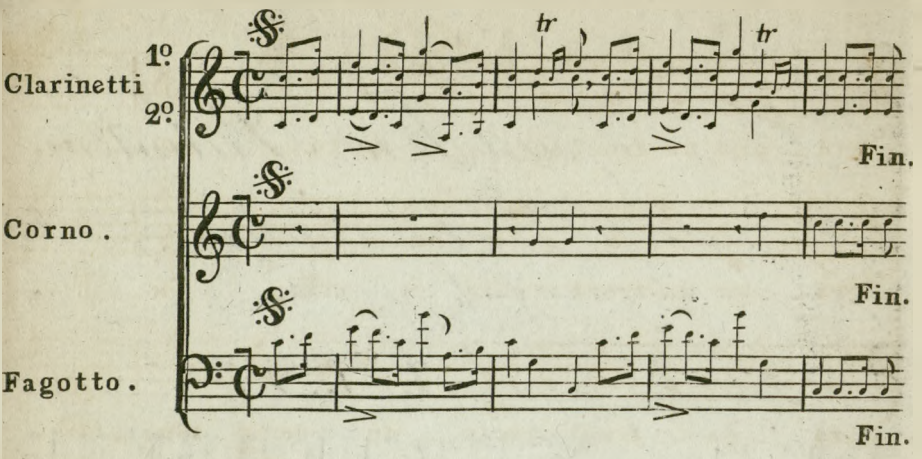
des paroles et

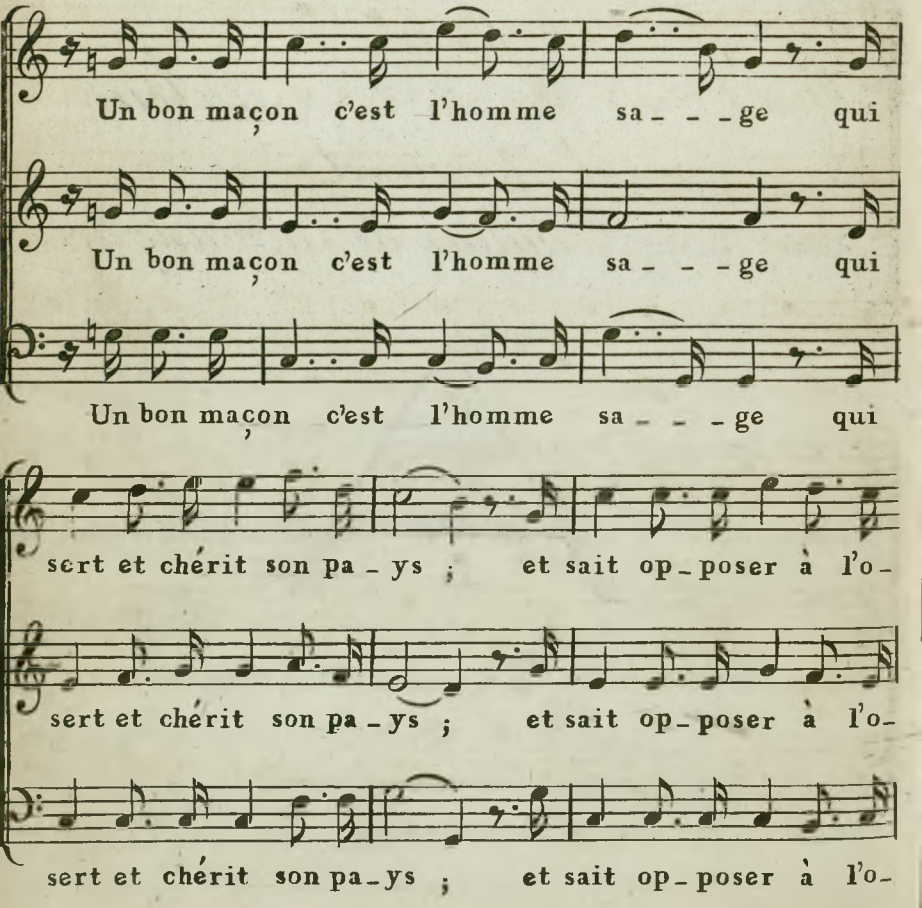
A. BOIELDIEU. auteur de la musique.

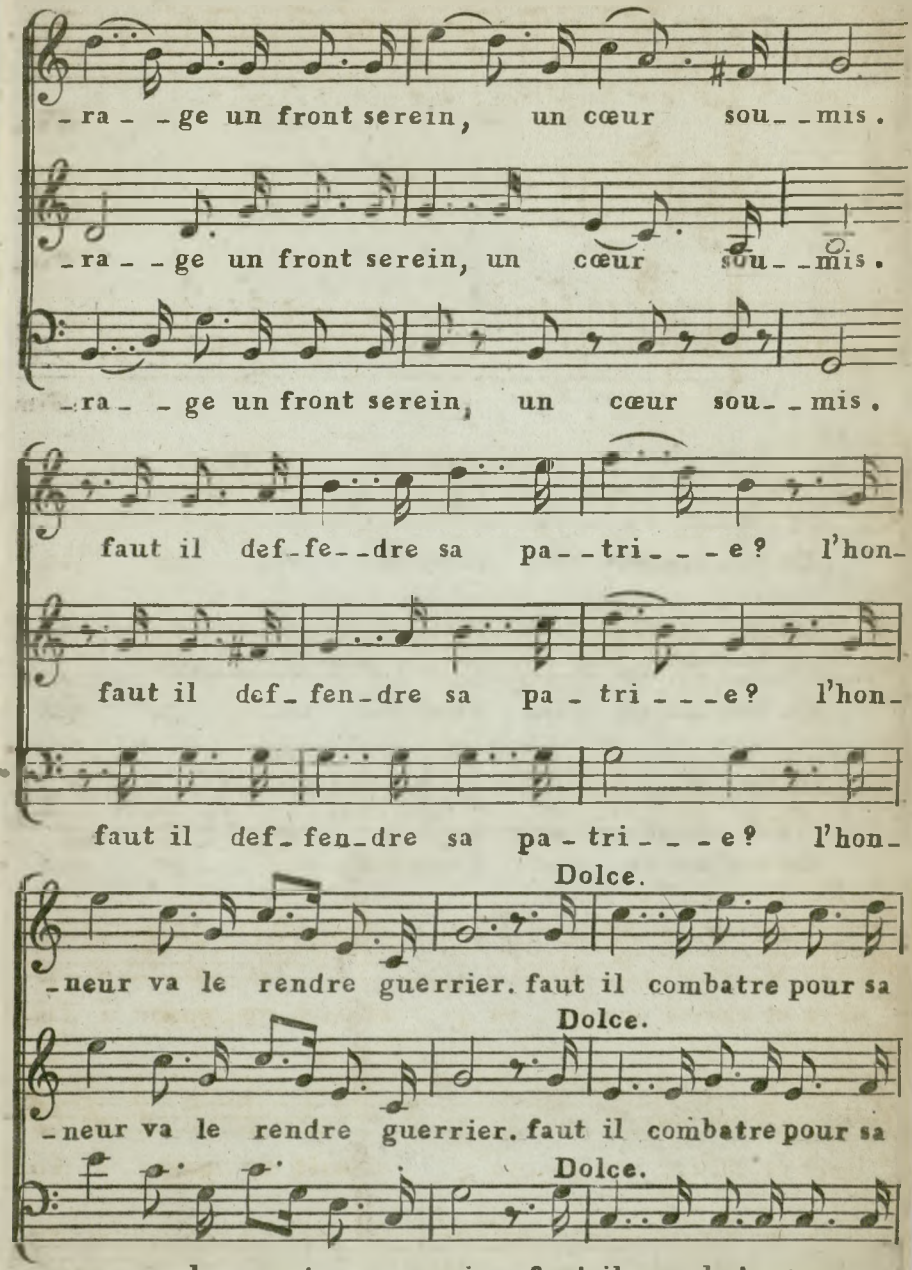


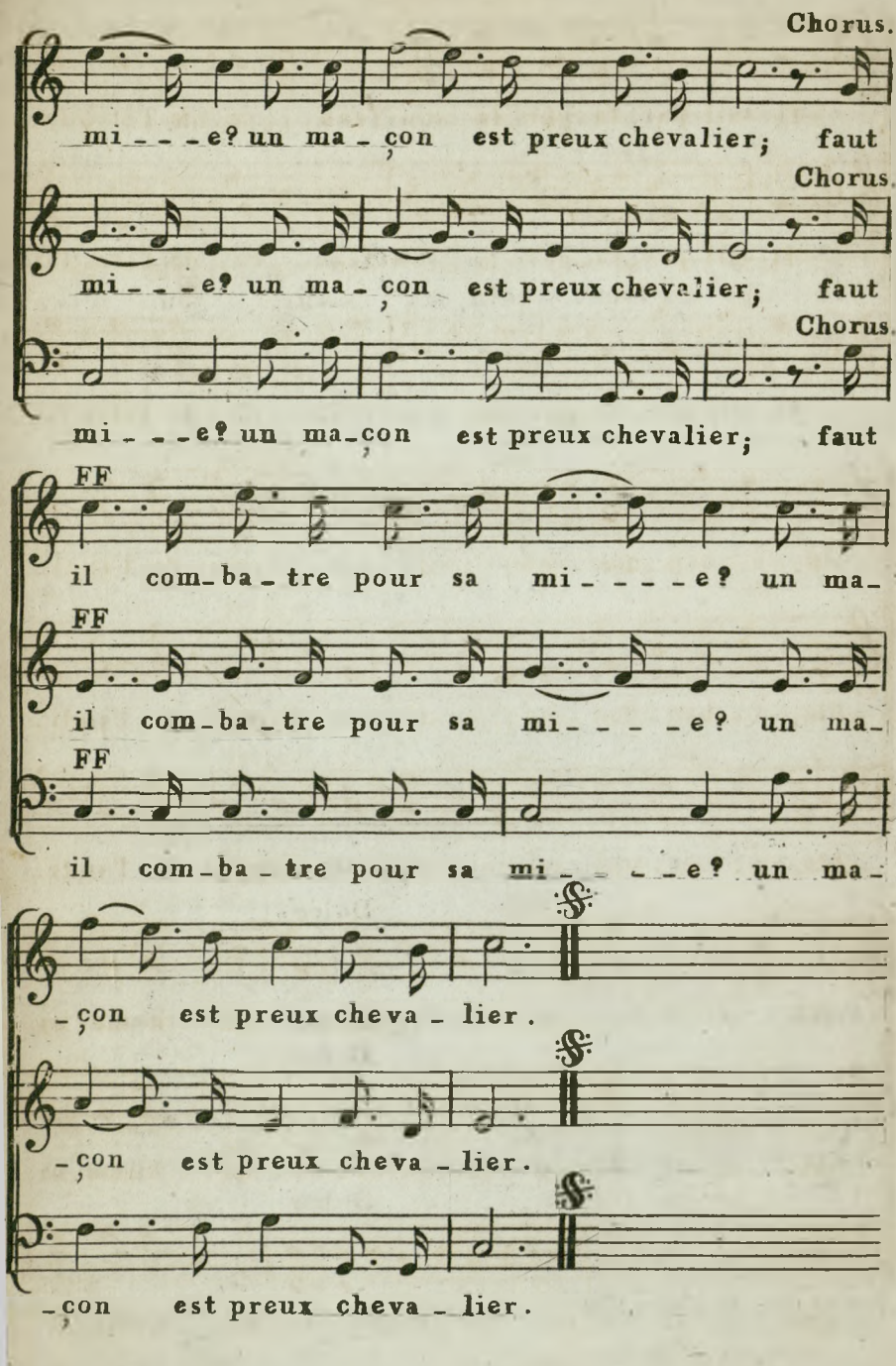
a jerusalem.

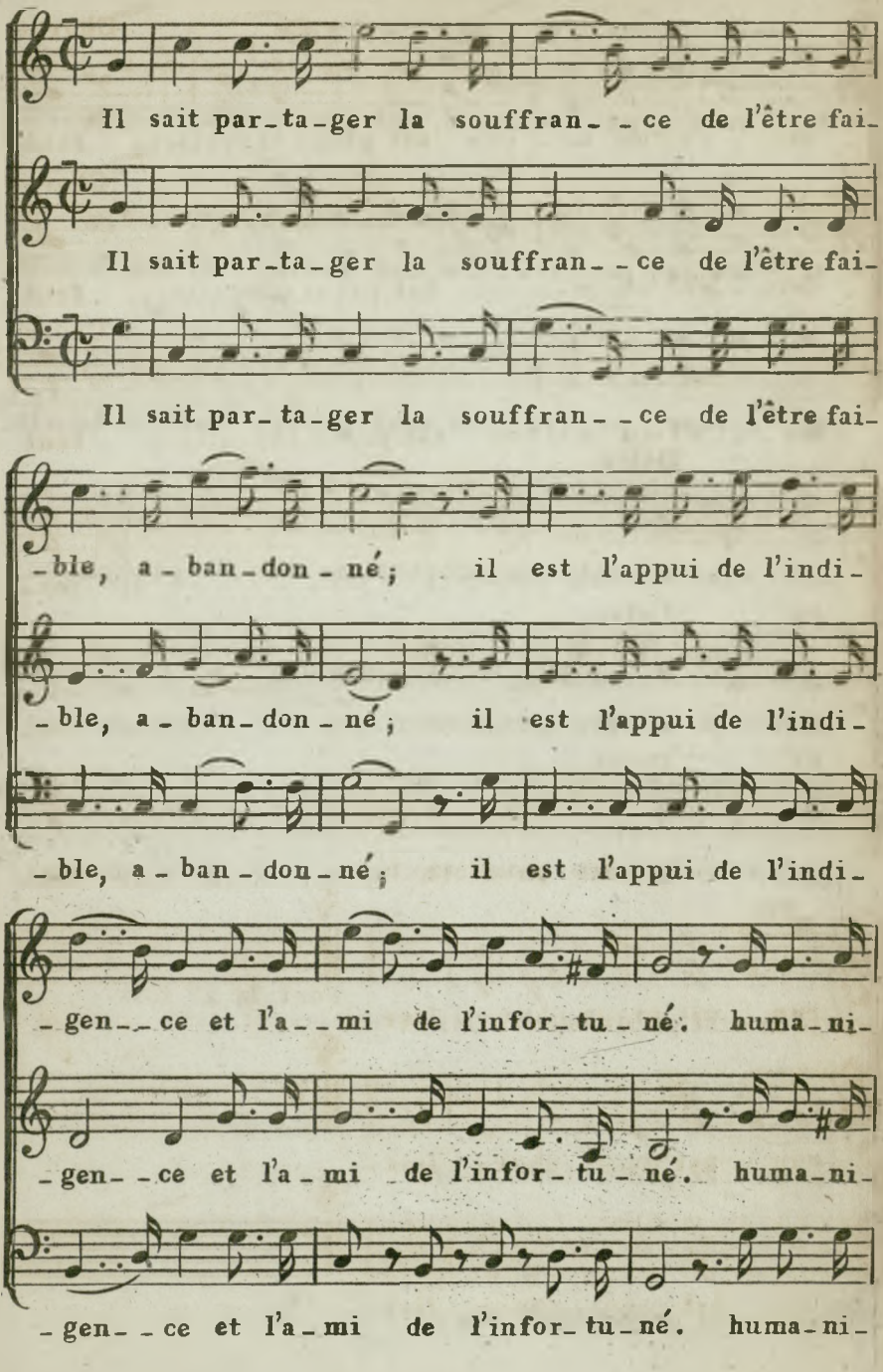
Maestoso.

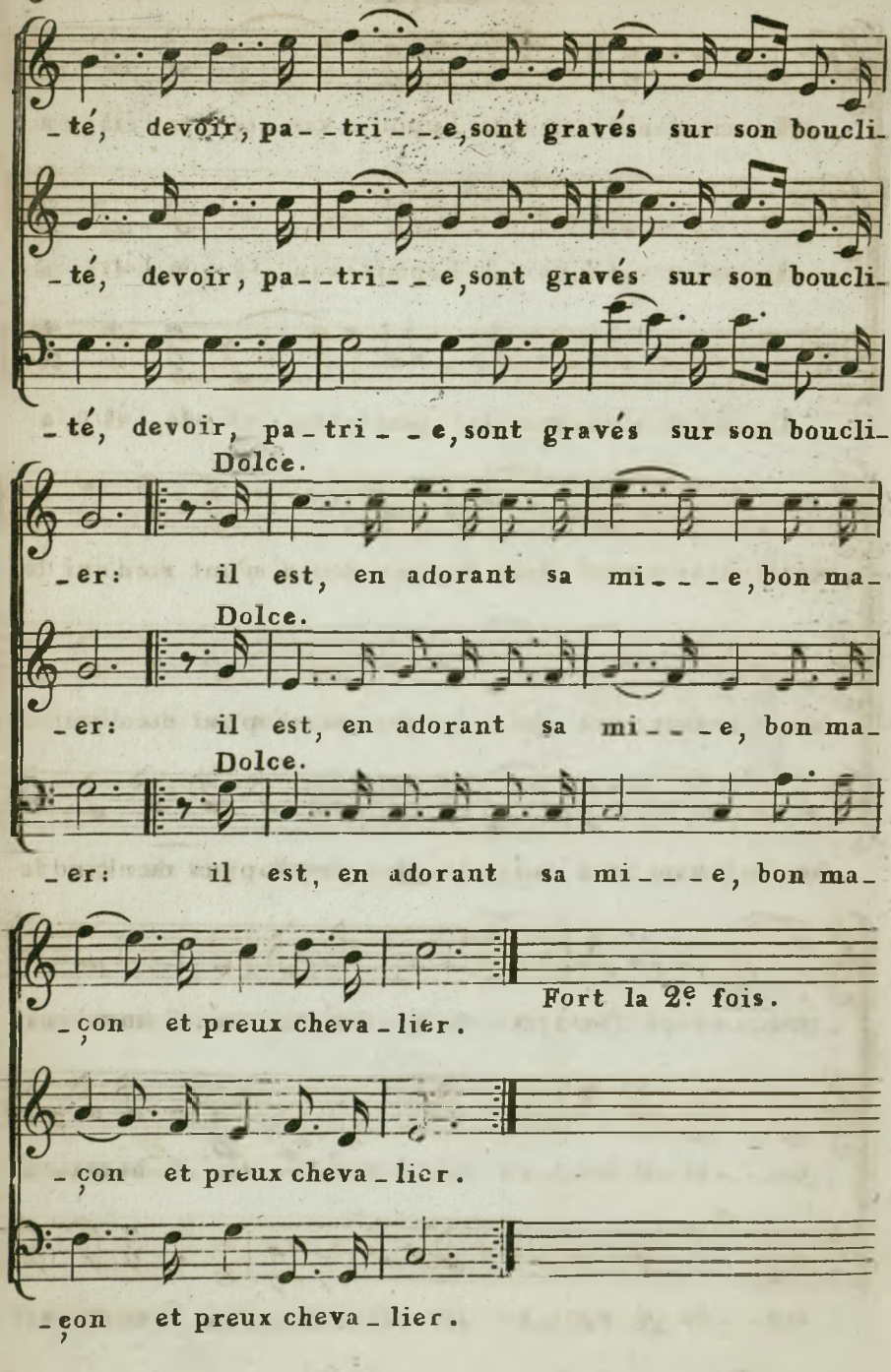

Clarinetti
1º
2º
Fin.
Corno.
Fin.
Fagotto.
Fin.

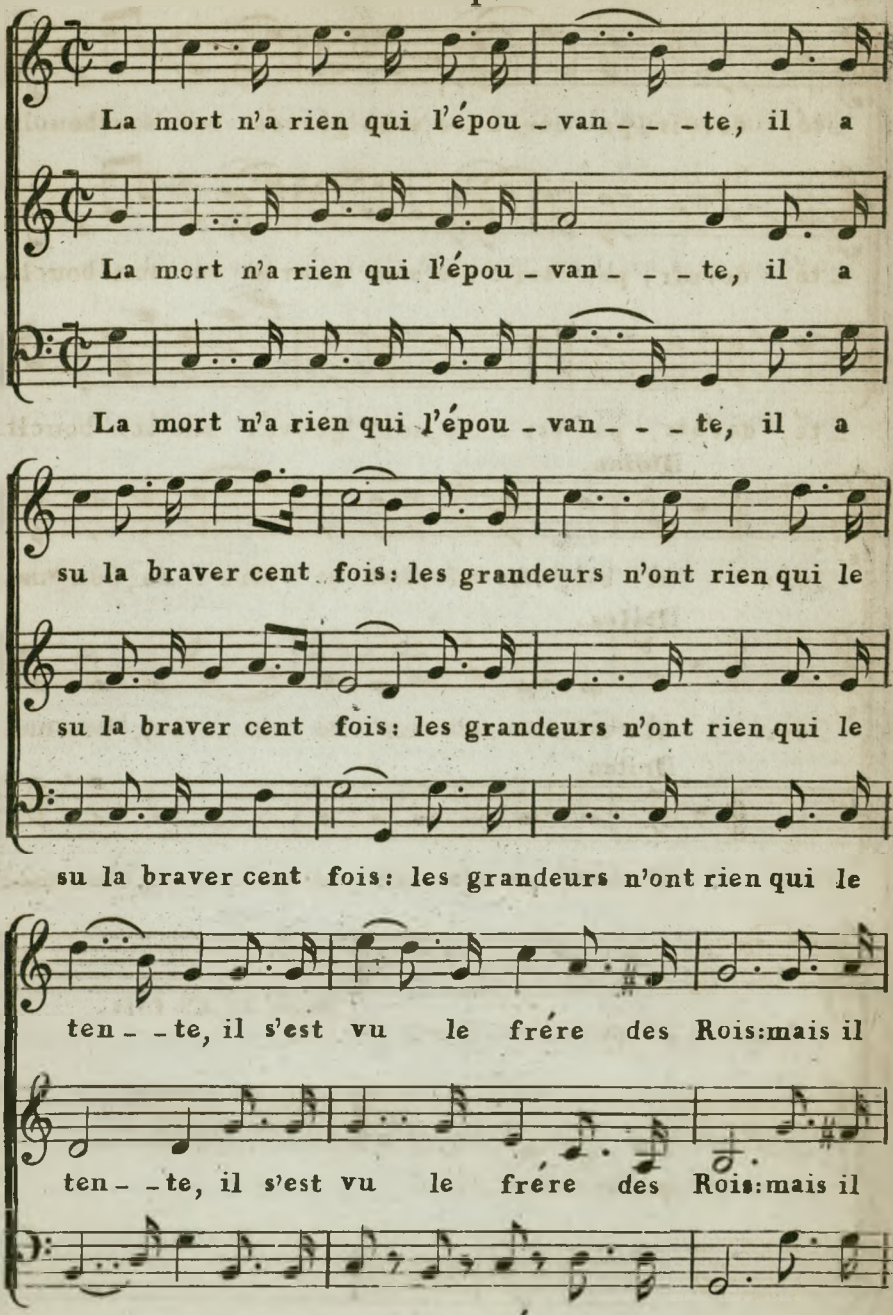

Un bon maçon c'est l'homme sa - - - ge qui
Un bon maçon c'est l'homme sa - - - ge qui
Un bon maçon c'est l'homme sa - - - ge qui
sert et chérit son pa - ys ; et sait op - poser à l'o -
sert et chérit son pa - ys ; et sait op - poser à l'o -
sert et chérit son pa - ys ; et sait op - poser à l'o -

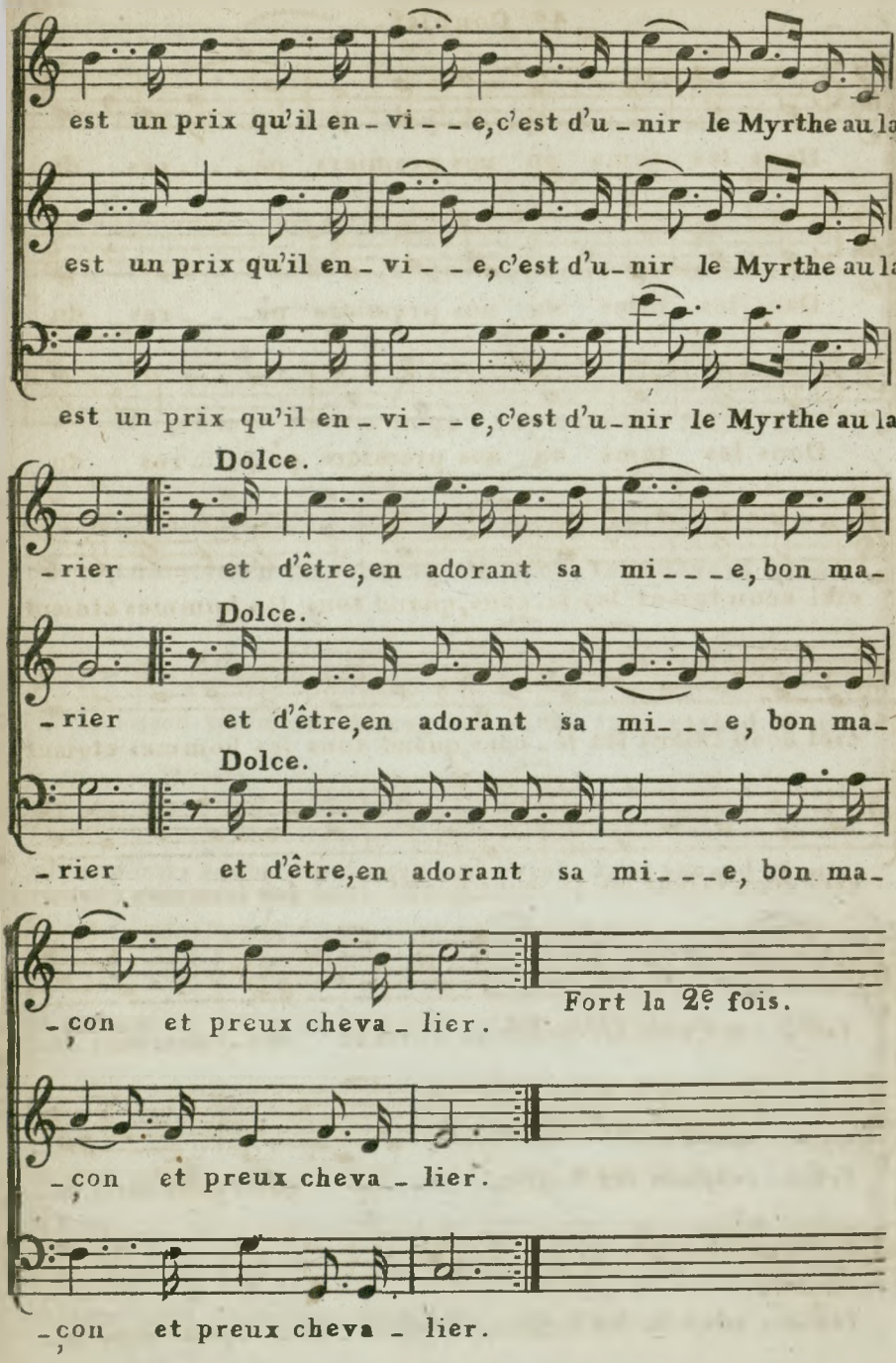

-ra- -ge un front serein, un cœur sou- -mis.
-ra- -ge un front serein, un cœur sou- -mis.
-ra- -ge un front serein, un cœur sou- -mis.
faut il def-fe--dre sa pa--tri---e? l'hon-
faut il def-fen-dre sa pa-tri---e? l'hon-
faut il def-fen-dre sa pa-tri---e? l'hon-
Dolce.
-neur va le rendre guerrier. faut il combatre pour sa
Dolce.
-neur va le rendre guerrier. faut il combatre pour sa
Dolce.
-neur va le rendre guerrier. faut il combatre pour sa


Chorus.
mi - - - e? un ma - con est preux chevalier; faut
Chorus.
mi - - - e? un ma - con est preux chevalier; faut
Chorus.
mi - - - e? un ma - con est preux chevalier; faut
FF
il com - ba - tre pour sa mi - - - - e? un ma -
FF
il com - ba - tre pour sa mi - - - - e? un ma -
FF
il com - ba - tre pour sa mi - - - - e? un ma -
- con est preux cheva - lier.
- con est preux cheva - lier.
- con est preux cheva - lier.

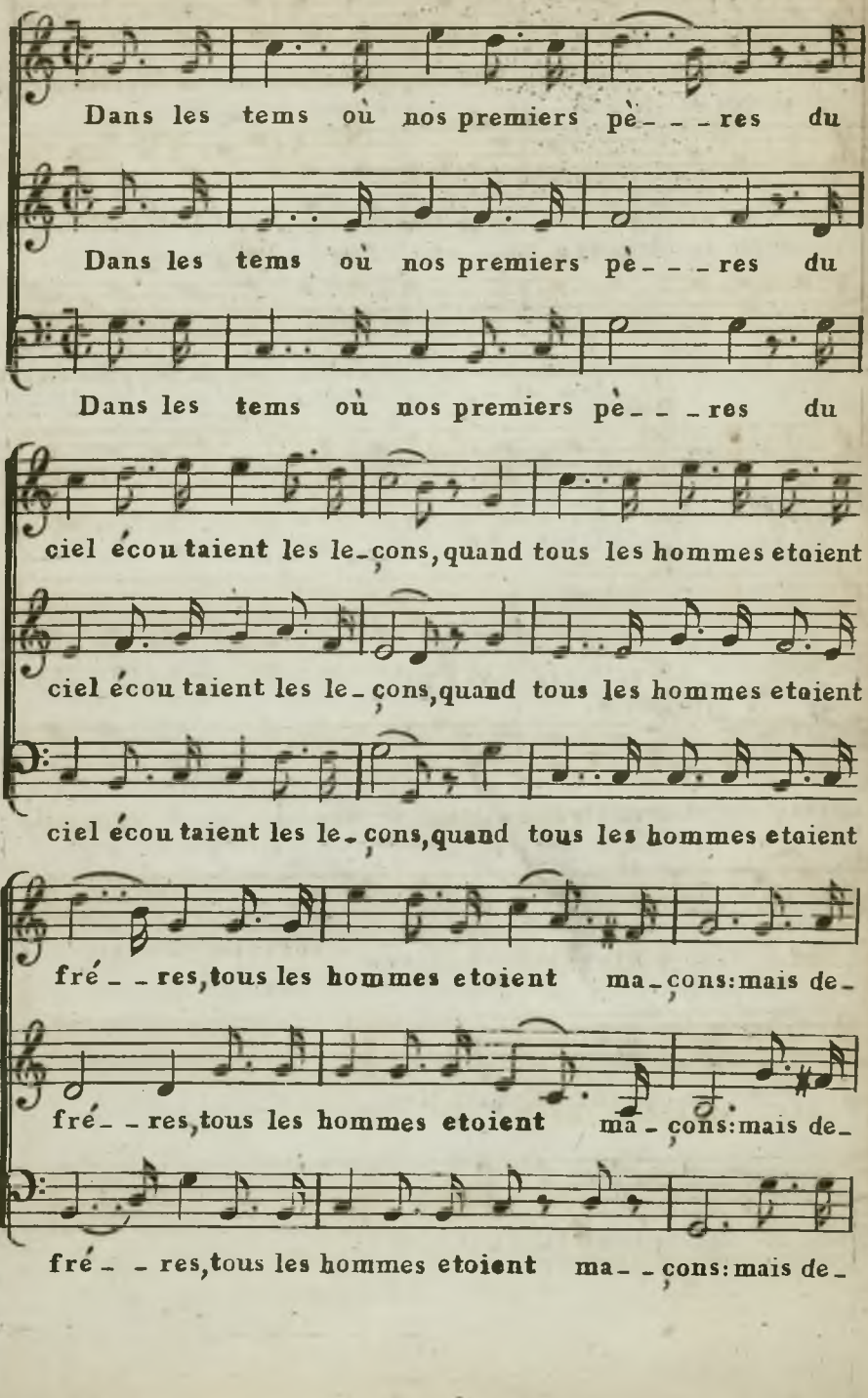

Il sait par_ta_ger la souffran_ _ce de l'être fai_
Il sait par_ta_ger la souffran_ _ce de l'être fai_
Il sait par_ta_ger la souffran_ _ce de l'être fai_
_ble, a_ban_don_né; il est l'appui de l'indi_
_ble, a_ban_don_né; il est l'appui de l'indi_
_ble, a_ban_don_né; il est l'appui de l'indi_
gen _ce et l'a_ _mi de l'infor_tu_né. huma_ni_
gen _ce et l'a_mi de l'infor_tu_né. huma_ni_
gen _ce et l'a_mi de l'infor_tu_né. huma_ni_

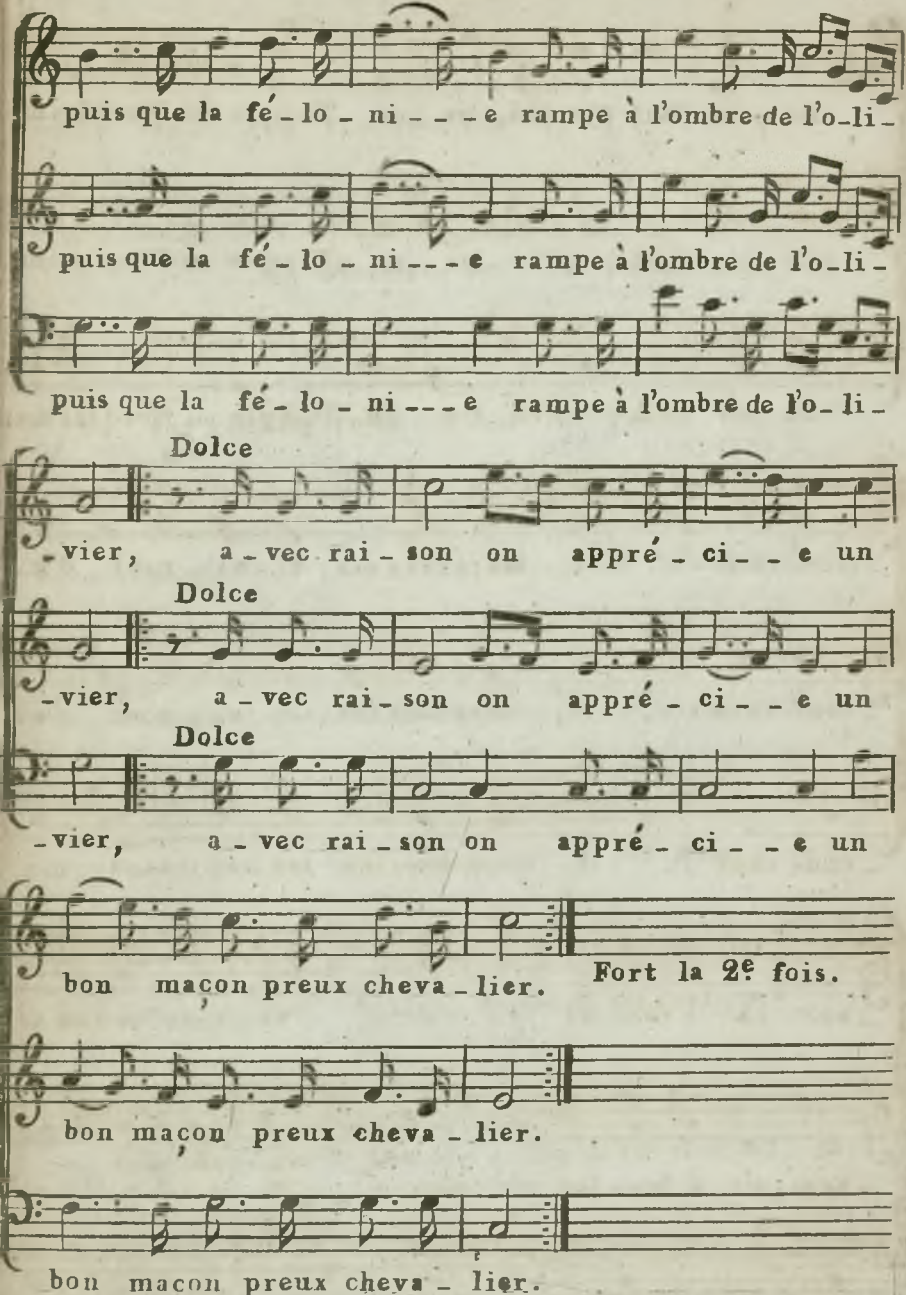

té, devoir, pa _tri_ _ _e, sont gravés sur son boucli_
té, devoir, pa _tri_ _ _e, sont gravés sur son boucli_
té, devoir, pa tri_ _ _e, sont gravés sur son boucli_
Dolce.
er: il est, en adorant sa mi _ _ _e, bon ma_
Dolce.
er: il est, en adorant sa mi _ _ _e, bon ma_
Dolce.
er: il est, en adorant sa mi _ _ _e, bon ma_
Fort la 2e fois.
_con et preux cheva_lier.
_con et preux cheva_lier.
_con et preux cheva_lier.


La mort n'a rien qui l'épou - van - - - te, il a
La mort n'a rien qui l'épou - van - - - te, il a
La mort n'a rien qui l'épou - van - - - te, il a
su la braver cent fois: les grandeurs n'ont rien qui le
su la braver cent fois: les grandeurs n'ont rien qui le
su la braver cent fois: les grandeurs n'ont rien qui le
ten - - te, il s'est vu le frére des Rois: mais il
ten - - te, il s'est vu le frére des Rois: mais il
ten - - te il, s'est vu le fré - re des Rois: mais il

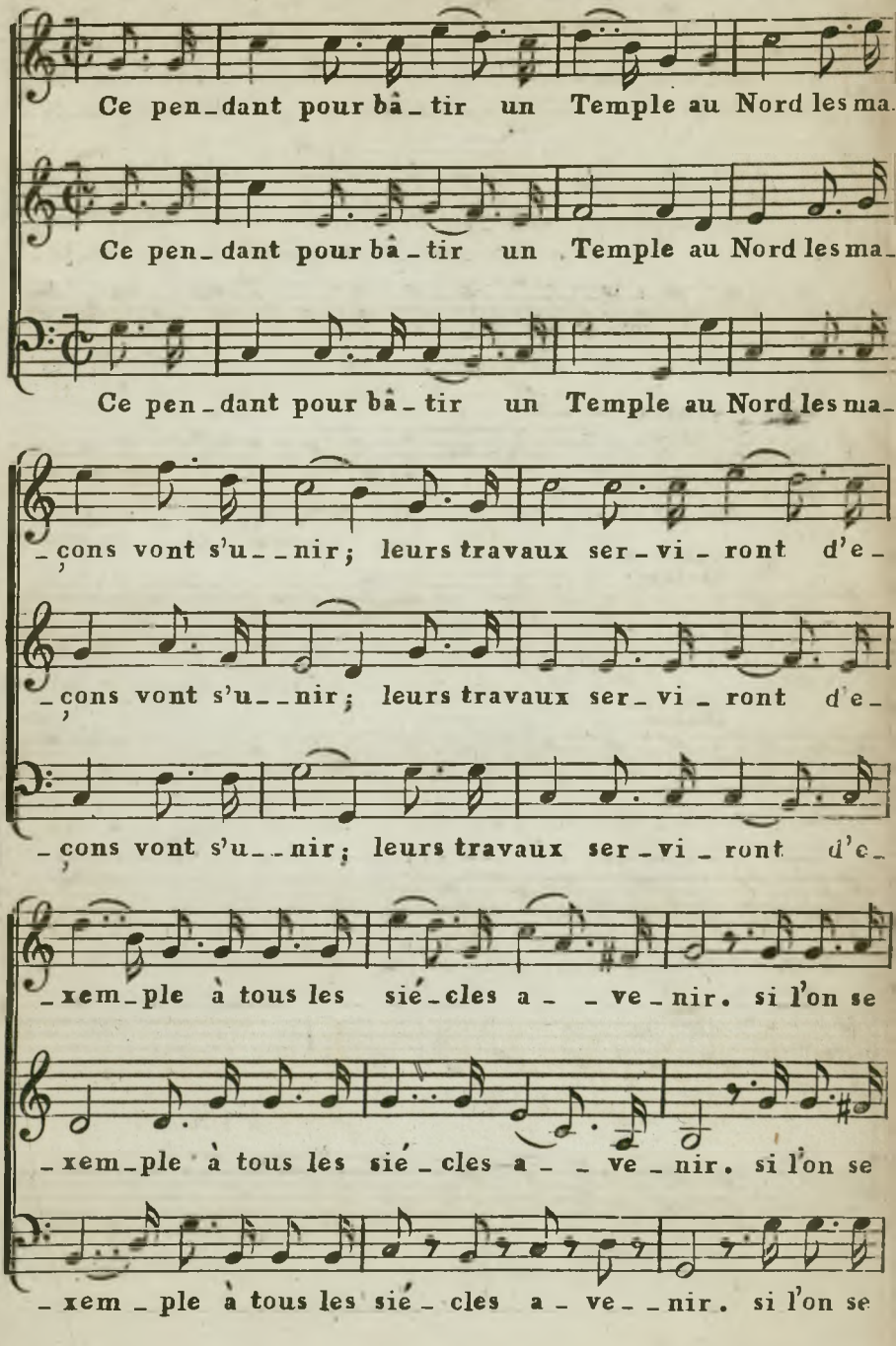

est un prix qu'il en - vi - - e, c'est d'u - nir le Myrthe au lau-
est un prix qu'il en - vi - - e, c'est d'u - nir le Myrthe au lau-
est un prix qu'il en - vi - - e, c'est d'u - nir le Myrthe au lau-
Dolce.
- rier et d'être, en adorant sa mi - - - e, bon ma-
Dolce.
- rier et d'être, en adorant sa mi - - - e, bon ma-
Dolce.
- rier et d'être, en adorant sa mi - - - e, bon ma-
Fort la 2e fois.
- con et preux cheva - lier.
- con et preux cheva - lier.
- con et preux cheva - lier.

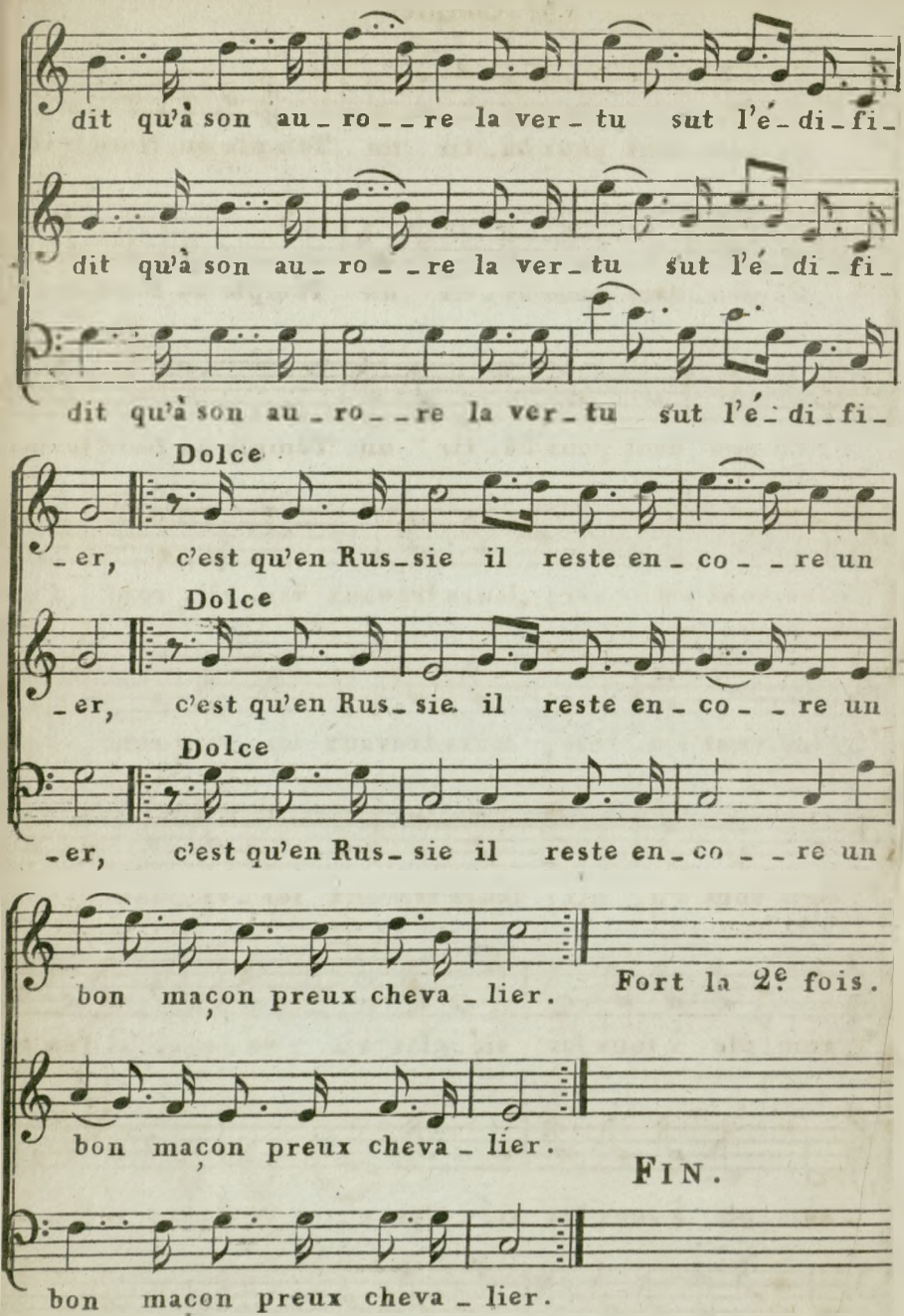
4e Couplet.


Dans les tems où nos premiers pè_ _ _res du
Dans les tems où nos premiers pè_ _ _res du
Dans les tems où nos premiers pè_ _ _res du
ciel écou taient les le_çons, quand tous les hommes etaient
ciel écou taient les le_çons, quand tous les hommes etaient
ciel écou taient les le_çons, quand tous les hommes etaient
fré_ _res, tous les hommes etoient ma_çons: mais de_
fré_ _res, tous les hommes etoient ma_çons: mais de_
fré_ _res, tous les hommes etoient ma_ _çons: mais de_

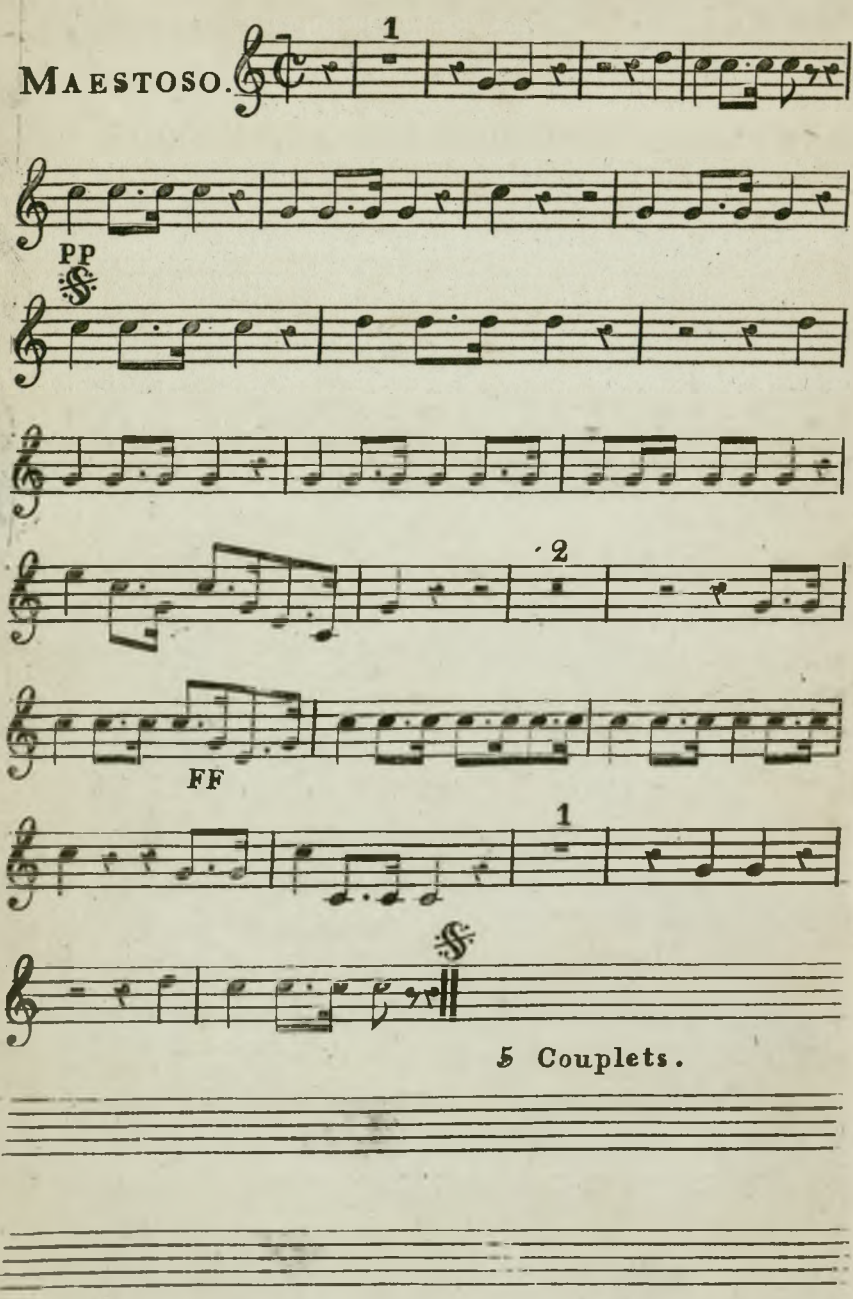

puis que la fé_lo_ni___e rampe à l'ombre de l'o_li_
puis que la fé_lo_ni___e rampe à l'ombre de l'o_li_
puis que la fé_lo_ni___e rampe à l'ombre de l'o_li_
Dolce
_vier, a_vec rai_son on appré_ci__e un
Dolce
_vier, a_vec rai_son on appré_ci__e un
Dolce
_vier, a_vec rai_son on appré_ci__e un
bon maçon preux cheva_lier.
Fort la 2e fois.
bon maçon preux cheva_lier.
bon maçon preux cheva_lier.

5e Couplet.

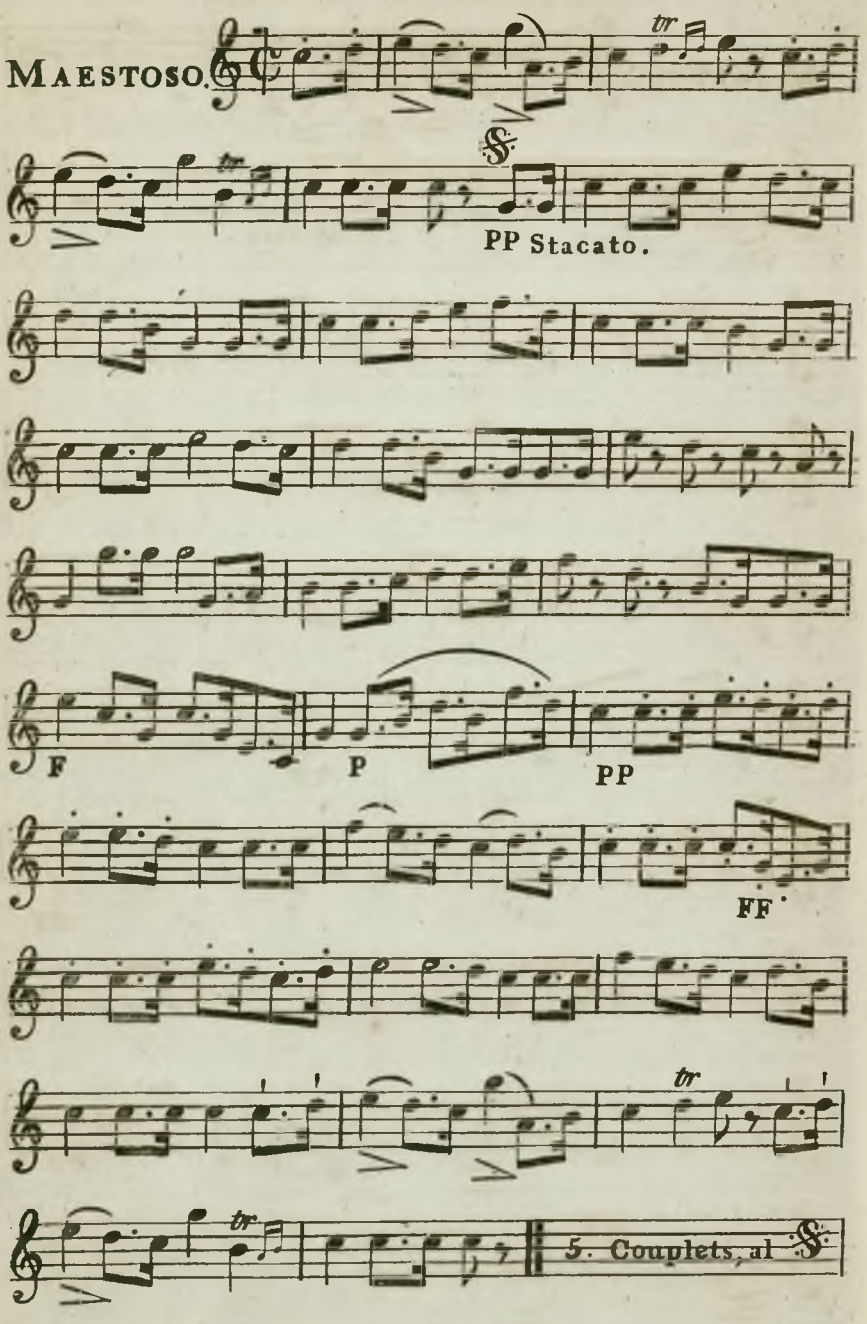

Ce pen_dant pour bâ_tir un Temple au Nord les ma_
Ce pen_dant pour bâ_tir un Temple au Nord les ma_
Ce pen_dant pour bâ_tir un Temple au Nord les ma_
_cons vont s'u__nir; leurs travaux ser_vi_ront d'e_
_cons vont s'u__nir; leurs travaux ser_vi_ront d'e_
_cons vont s'u__nir; leurs travaux ser_vi_ront d'e_
_xem_ple à tous les sié_cles a__ve_nir. si l'on se
_xem_ple à tous les sié_cles a__ve_nir. si l'on se
_xem_ple à tous les sié_cles a_ve__nir. si l'on se


dit qu'à son au_ro__re la ver_tu sut l'é_di_fi_
dit qu'à son au_ro__re la ver_tu sut l'é_di_fi_
dit qu'à son au_ro__re la ver_tu sut l'é_di_fi_
Dolce
_er, c'est qu'en Rus_sie il reste en_co__re un
Dolce
_er, c'est qu'en Rus_sie il reste en_co__re un
Dolce
_er, c'est qu'en Rus_sie il reste en_co__re un
bon maçon preux cheva_lier.
Fort la 2e fois.
bon maçon preux cheva_lier.
FIN.
bon maçon preux cheva_lier.

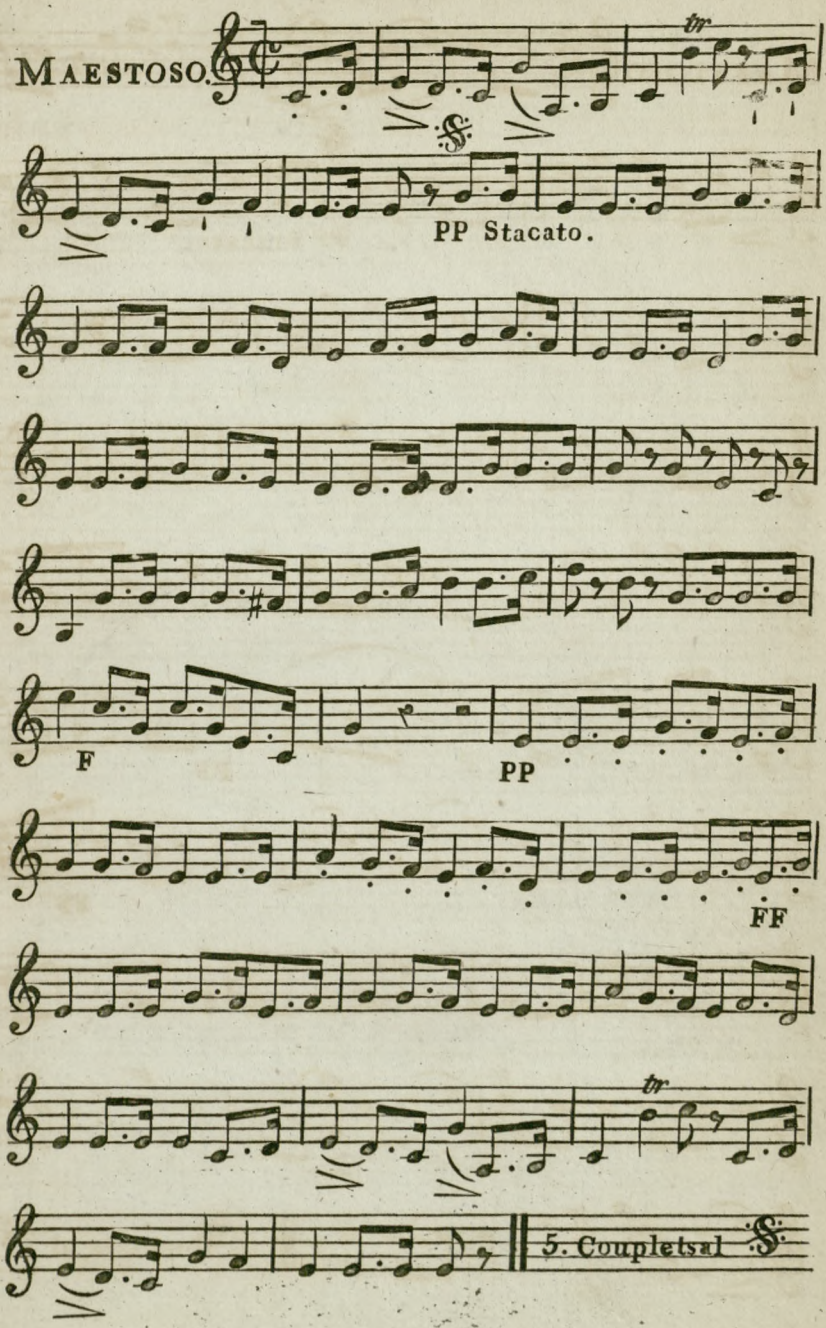
Corno solo.



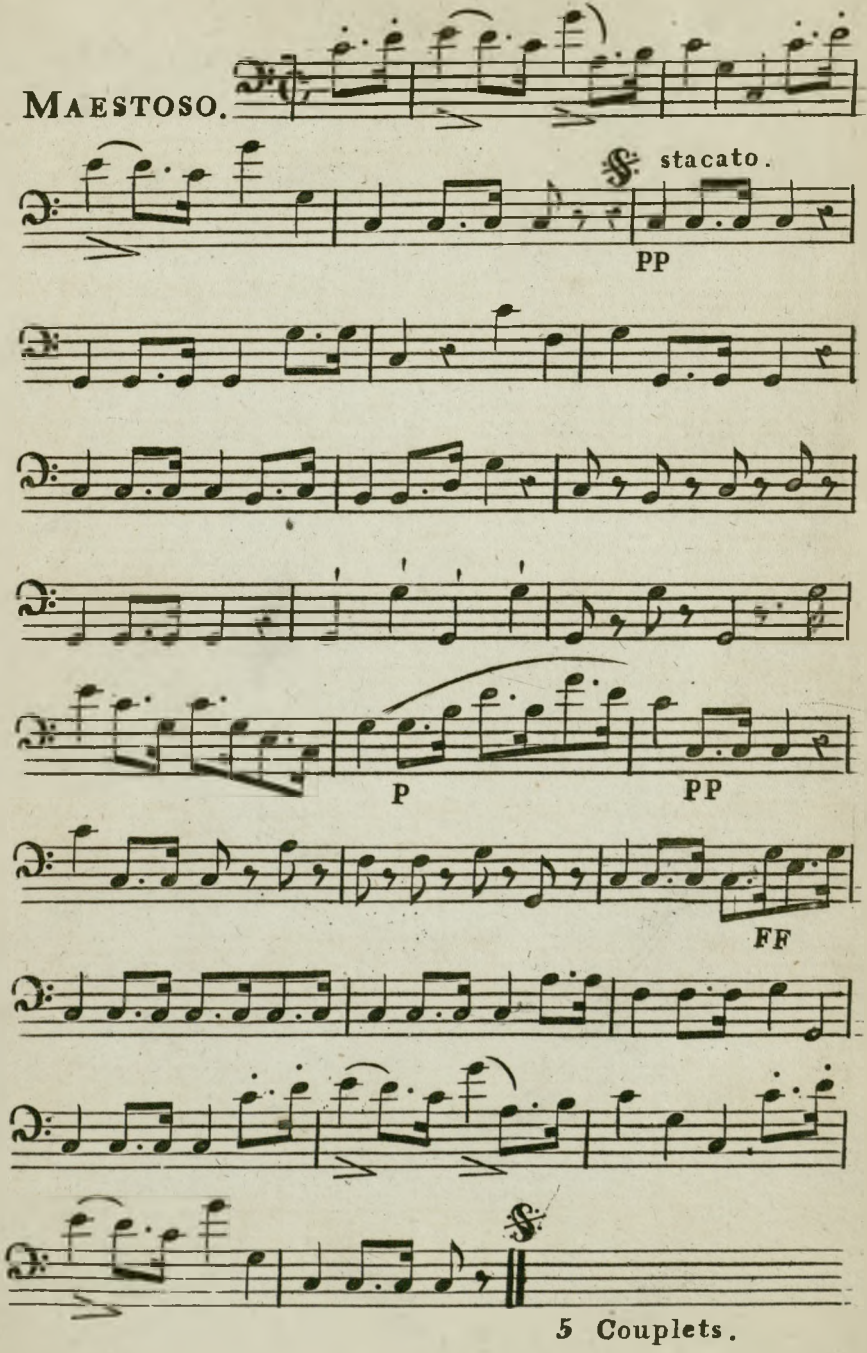
Clarinetto 1mo.



Clarinetto 2do



Fagotto solo.



L'AI D'ESPERANCE

ROMANCE

avec accompagnement de Piano

Paroles
du Chevalier L. de Messence

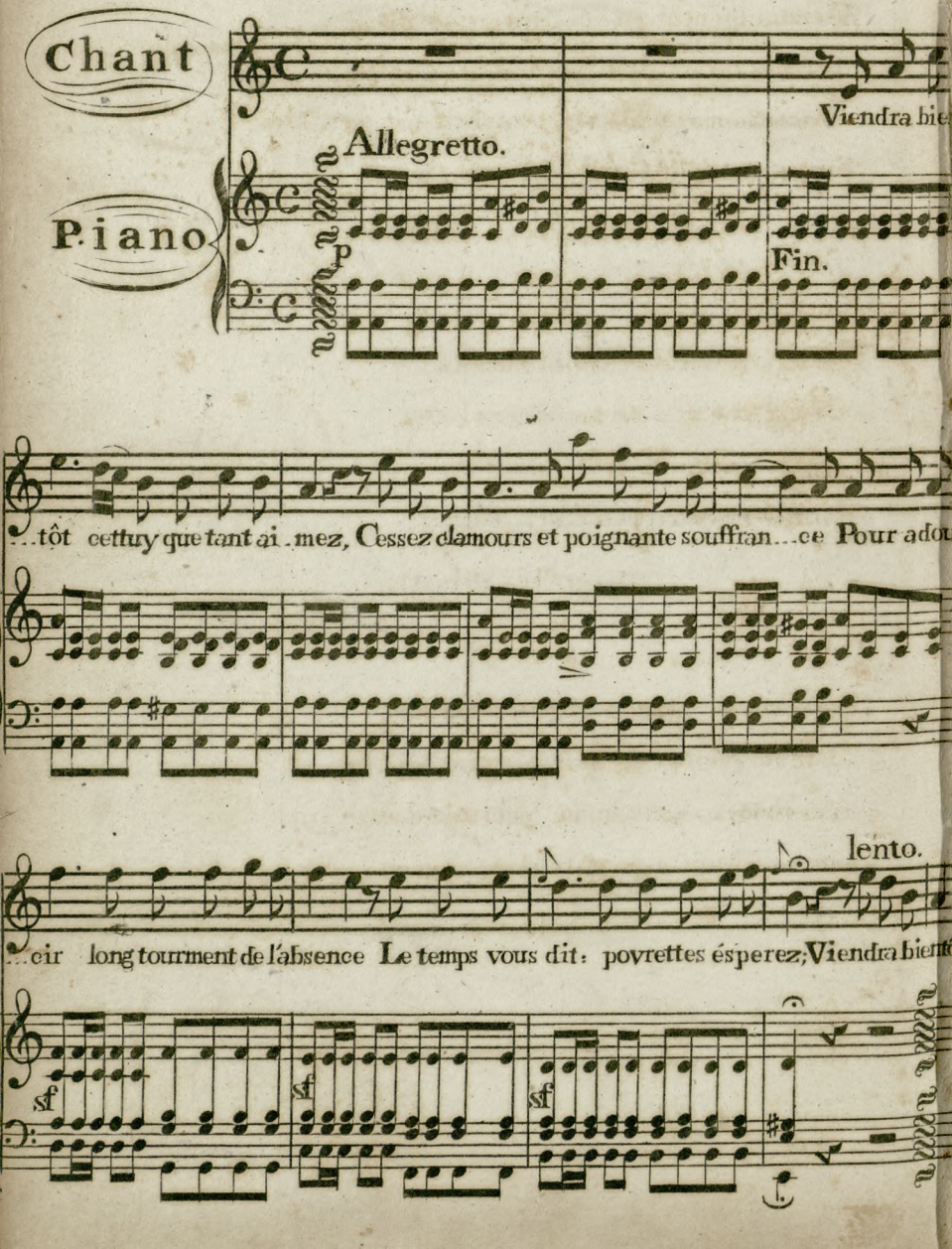
Musique
de Mr. Effimovitch.

Moscou
chez J. Peyront.

gravé par C. F. Schildbach & Co.

Viendra bientot

L'ai du XVeme Siecle



2.

Viendra bientôt fier de lauriers nouveaux
Preulx qu'est parti pour voler a la gloire,
Aux champs d'honneur conduit par la victoire,
Sur sa rondelle il gravera ces mots:

Viendrai bientôt.

3.

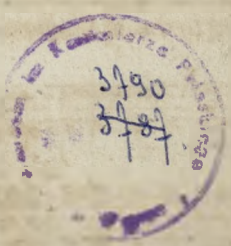
Viendra bientôt le galant damoisel,
Voici venir la seyzon d'amourette,
Plus n'ouïrai la gente bachelette
Plaintivement repeter sous l'ormel;

Viendra bientôt.

4.

Refrein cheri veux te chanter toujour,
Par toi reviens au beau temps de ma vie,
Au rendez-vous quand guettois doulce amye
Lors repettois le cuer brulant d'amour;

Viendra bientôt.


3790
3787